4e Année N° 1 Janvier - Mars 1949

Etudes Germaniques

Allemagne - Autriche - Suisse Pays scandinaves et néerlandais

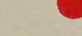
Revue trimestrielle de la Société des Etudes Germaniques

PUBLIÉE PAR

J.-F. ANGELLOZ
Professeur de Littérature Allemande
à l'Université de Caen

et

Fernand MOSSÉ
Directeur d'Études
à l'École pratique des Hautes Études



SOMMAIRE

A LYON, RUE VICTOR-LAGRANGE
A PARIS, 10, RUE DE L'ÉPERON, VI•

IAC

Publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique.

SOCIÉTÉ DES ÉTUDES GERMANIQUES

France et Union Française	le N° **150 fr.**	Abonnement	**500 fr.**
Etranger	le N° **175 fr.**	—	**650 fr.**

Années écoulées : France, **600** fr. - Etranger, **700** fr.

(Le N° 1 de 1946 est épuisé).

Les membres de la Société sont priés de verser leur cotisation (France, **400** fr. - Membres à vie, **350** fr. - Etranger, **650** fr.) au compte postal des EDITIONS IAC, LYON.

Adresser les abonnements aux

ÉDITIONS IAC, 58, rue Victor-Lagrange, à LYON

Chèque Postal : Lyon 232-03

Abonnements et cotisations partent du 1er Janvier

RÉDACTION

Adresser tout ce qui concerne la rédaction :

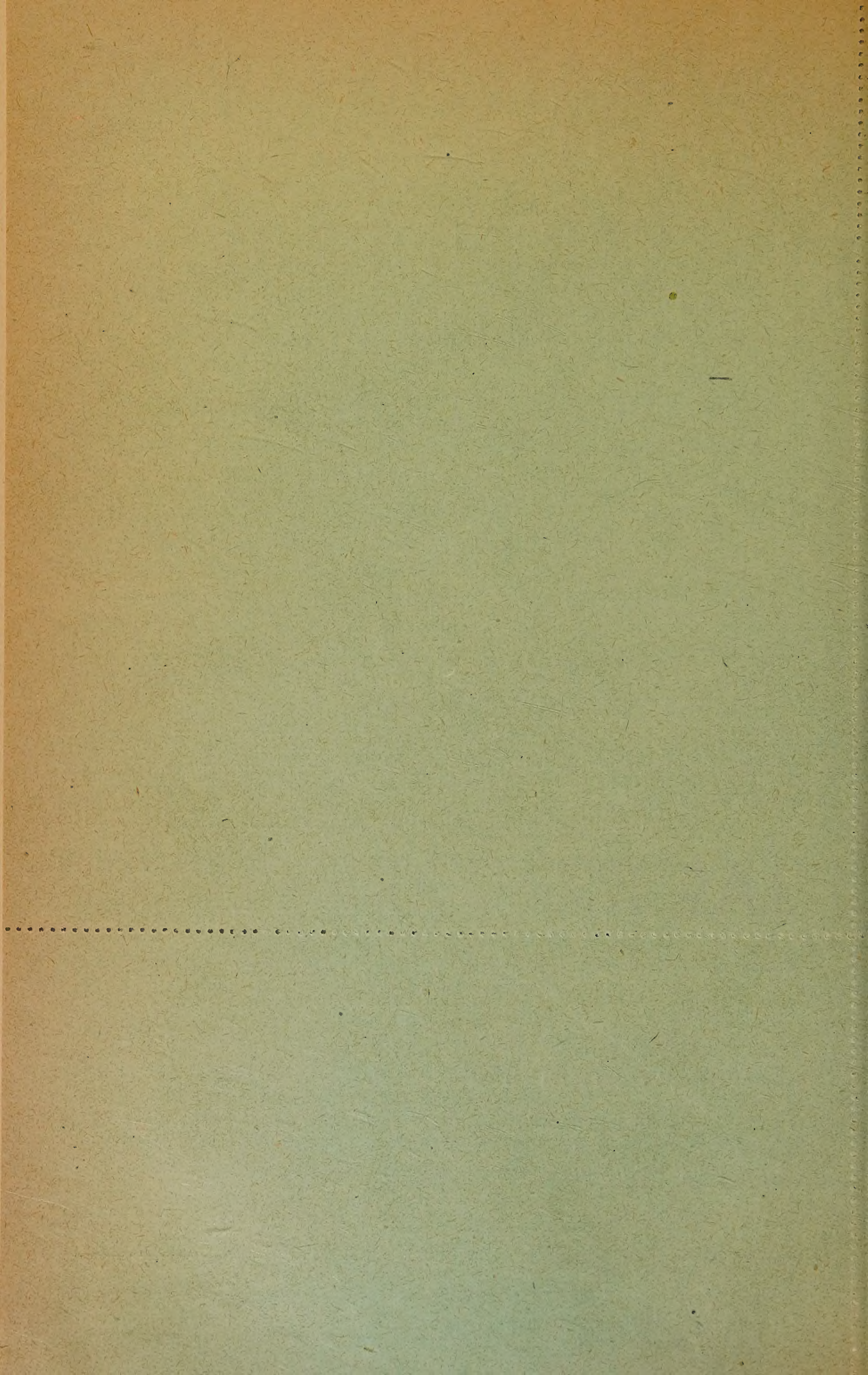
Pour l'Allemagne, l'Autriche et la Suisse à J.-F. ANGELLOZ, 4, rue Paillet, Paris Ve.

Pour les Pays scandinaves et néerlandais, pour la linguistique et la philologie à Fernand MOSSÉ, 1, rue Monticelli, Paris XIVe.

Pour la bibliothèque, s'adresser à P. ISLER, 11 *bis*, rue de Navarre, Paris Ve.

Pour les demandes de prêt à Madame PFLÉGER, 5, rue de l'Ecole-de-Médecine, Paris Ve.

Pour tout ce qui concerne l'expédition de la revue aux adhérents, s'adresser à IAC, 58, Victor-Lagrange, Lyon.



Etudes Germaniques

4e Année Janvier-Mars 1949 Numéro 1

QU'EST-CE QUE LA MINNE ?

CONTRIBUTION A L'ETUDE DE LA TERMINOLOGIE ET DE LA MENTALITE COURTOISES

Pendant plus d'un siècle et demi la notion de Minne, escortée d'une suite d'appellations compliquées et confuses, a dominé toute la littérature et la pensée du Moyen âge allemand. Une analyse de ce terme intraduisible et une définition de sa véritable nature sont donc d'importance pour l'histoire de la civilisation, de la psychologie et de la langue.

Il convient de noter d'abord que le mot apparaît en quelque sorte avant l'idée. Minne, de la famille de μένος *mens* et *memini,* signifie étymologiquement « souvenir ». En vha, il désigne à la fois l'amour et la concupiscence; Kürenberg et Dietmar l'emploient chacun quatre fois. Mais ce n'est que vers 1180, non pas seulement depuis Hausen comme on l'admet en général, mais avec certaines chansons « récentes » de Dietmar II et de Meinloh (MF. 39,11; 12,1; 13,14 et 14,1) que s'effectue le passage de la lyrique austro-bavaroise à la conception courtoise, que vont imposer Morungen et Reinmar.

A l'exemple des ouvrages ou débats qui, comme le *Concile de Remiremont* ou le *Traité* d'André le Chapelain, s'efforcent d'établir une théorie de l'art d'aimer ou une casuistique galante, nombreux sont les poètes qui tentent une explication de la Minne : Hartmann dans le *Büchlein,* Wolfram dans *Titurel* et dans *Parzival,* Gottfried dans *Tristan.* Dans le Minnesang même, des chansons entières sont consacrées par Hausen, Walther, Kristan de Hamle, Lichtenstein ou Hawart à ce problème : *waȝ ist minne ?*

Elle frappe en effet par son caractère étrange, sa nature inconcevable et ses effets contradictoires. Son pouvoir est tyrannique et s'exprime par l'abondance de termes comme *gewalt, gewaltic* ou *twingen;* elle accorde des félicités, mais surtout des tourments, que traduit toute une gamme de vocables et d'images. Conformé-

ment à l'idée platonicienne, elle pénètre dans le cœur par les yeux et ravit tous les sens. Elle est reine, guerrière, meurtrière, voleuse, magicienne. Non seulement elle peut tuer le corps, mais elle lui survit et triomphe même de la mort. Elle est implacable et cruelle et pourtant son essence a quelque chose de divin.

Alors que l'amour terrestre est une passion, la Minne est une vertu qui s'apparente à la *caritas*, à l'*amor spiritualis*. Il est remarquable que son nom peut désigner à la fois l'amour divin et l'amour profane. Théoriquement, elle est de nature transcendantale. De là ses affinités au moins formelles avec la religion.

Les Minnesänger, pour « adorer » leur dame, détournent le vocabulaire de la dévotion et font de la Minne une sorte de religion poétique. Aimer n'est pas un péché, puisque c'est Dieu qui donna à la dame tant de perfections et qu'en inspirant leur amour il est en partie responsable : *zwiu schuof er si sō rehte wol getān ? sust hat er schuld ein teil*. Un mot d'Otto de Brandebourg résume la partie négative du problème des rapports entre religion et Minne : *minne ist aller sünden vrī*.

Mais la théorie connaît des aspects positifs. Non seulement ils répètent que l'élue est un chef-d'œuvre du Créateur, qu'elle est un ange, un ciel ou un paradis, mais ils affirment que l'amant coupable est « maudit comme un païen » et qu'inversement la Minne amène la rédemption, absout de toutes les fautes. Ils n'hésitent pas à faire appel à Dieu, réclamant son intervention pour être exaucés, lui demandant vengeance ou accusant auprès de lui la dame de sa dureté, qui est méfait et péché véritable *(missetāt, sünde)*, susceptible de provoquer le courroux divin. De même qu'Isolde s'en remet à la « courtoisie de Dieu » et qu'Hartmann conçoit un Dieu courtois, der hövesche got, Hiltbolt de Schwangau déçu cède à Dieu sa part d'amour, en souhaitant qu'il soit plus favorisé que lui-même ; pour Lichtenstein le service de sa dame est un commandement divin et il ne trouve nullement choquant de la chanter au cours d'un pèlerinage. Bien plus, la dame prend certains attributs de la divinité. En Provence, Gaucelm Faidit et Raimon Vidal affirment que quiconque la voit croit contempler Dieu et Guiraut Riquier donne à la Vierge le même nom qu'à sa dame ; aussi Jeanroy évoque-t-il justement « l'attitude du dévôt en extase devant la Madone ». En Allemagne, s'il arrive chez Botenlauben que l'amant soit « *zuo gotte erkorn* », c'est également la dame qui, le plus souvent, est assimilée à Dieu, voire estimée supérieure aux joies célestes. Walther la préfère au Ciel, Wachsmut de Mühlhausen (comme Raimon de Toulouse, Daude de Pradas et Arnaut de Mareuil) à Dieu et aux félicités divines ; Schwangau croit la Minne plus forte que le Seigneur. A l'exemple de Guillem de Cabestanh, Morungen

reconnaît que si sa foi religieuse était aussi ferme que sa dévotion profane, il entrerait vivant au Paradis ; et Hausen pense que son âme serait sauvée si Dieu l'avait éprouvé autant que sa dame.

La Minne est donc conforme à la loi divine, Dieu et le monde sont conciliés. *Gotes hulde und mīner frouwen minne* réalisent l'idéal de « got und der werlde wol gevallen ». Idéalisée, Frau Welt voit modifié le rigorisme de ses contempteurs : « honorez Dieu et les dames », prescrit Hartmann dans *Iwein*. Elevée à la hauteur d'un culte, d'un mythe, la Minne, qui est « partout sauf en Enfer » et ne peut encourir la colère du Ciel, ne se dissocie pas de la foi, rivalise avec elle dans les chansons de Croisade et devient elle-même une liturgie possédant ses formules et son rituel. *Qui non diligit non novït Deum*, posait négativement l'Evangéliste ; le Minnesang est plus catégorique : ne pas révérer la Minne, c'est s'attirer la vindicte suprême. *Swer minne ist vīent, dem ist got gram.*

Inutile d'insister sur ce qu'une telle conception peut avoir de répréhensible ou de sacrilège et renfermer « d'impiété radicale ». Constatons seulement qu'elle revêt une apparence mystique qui a pu faire penser au *Cantique des Cantiques*. Charles Oulmont note excellemment qu'à la tendresse d'accent des mystiques « on croirait presque qu'ils célèbrent des amours humaines, tandis qu'au contraire les poètes profanes, pour célébrer celles qu'ils aiment, se souviennent du paradis et semblent emprunter aux mystiques leurs pensées et leurs expressions mêmes ; si bien que ces deux concerts, entendus à quelque distance, se distinguent à peine et paraissent exécutés par les mêmes artistes ». Mais l'état d'esprit du Minnesänger évoque plus exactement l'illuminisme. Indifférent aux choses de la terre, il est parfois comme hypnotisé ou transporté par un principe surnaturel et passe par tous les degrés de la contemplation jusqu'à l'extase. Wilmanns, soulignant ces éléments irrationnels, a parlé de caractère visionnaire.

C'est dire que la Minne échappe au jugement et aux normes de la morale usuelle. Le droit d'amour passe avant le droit moral ou se situe au delà, et *Tristan* en est l'illustration classique. La Minne n'a notamment rien à voir avec le mariage. André le Chapelain distingue entre l'attachement des époux *(maritalis affectus)* et la dilection véritable des amants *(coamantium vera dilectio)* : ce sont des sentiments de nature différente. Il ne peut être établi de comparaison entre des mondes qui n'ont « ni ressemblance ni rapport », sauf une relation de hiérarchie et de degré. C'est par un véritable contresens qu'on a voulu réduire le Minnesang à une poésie de l'adultère. Certes, la discordance s'impose à nous ; mais elle n'existe que dans notre esprit. Les milieux courtois ne

trouvaient la convention ni immorale ni absurde et n'avaient pas conscience d'une contradiction. Car enfin des religieux ont chanté la Minne sans que nul ne s'en formalisât; d'autres poètes, comme Walther de Klingen, Lichtenstein, Venceslas de Bohême, Conrad de Wurzbourg ou Hadlaub, étaient mariés et pères de famille. En fait, le Minnesang est indifférent à l'égard du mariage. Celui-ci n'a d'ailleurs pas le prestige dont l'avenir le dotera; ou plutôt c'est ici seulement que l'épouse, qui n'a guère dans la pratique que des devoirs, acquiert des droits souverains et devient toute-puissante. Les romans arthuriens eux-mêmes sont à cet égard bien décevants : Guenièvre préfère Lancelot à son époux, Fénice s'enfuit avec Cligès, Iseut trompe le roi Marc, et l'attachement conjugal de Willehalm et de Parzival, en Allemagne aussi, est exceptionnel. Jamais le Minnesänger n'aspire à épouser la dame de ses pensées. Objectera-t-on qu'elle est mariée ? Mais, phénomène à nos yeux inconcevable, son adorateur *veut* justement qu'il en soit ainsi ! Il *faut* qu'il aime « en haut lieu », que le but soit inaccessible : suzeraine, inexorable, mariée, ces trois conditions se tiennent et sont indispensables à l'amour « élevé ». Aussi le bonheur conjugal n'est-il effleuré que dans une aube de Wolfram, qui marque l'adieu du poète à la Minne. Même dans la complainte funèbre de Reinmar, l'amour des époux est peint sous les traits de la divinité classique, et c'est dans les formes traditionnelles que Venceslas II chante son épouse. Minne et mariage sont si peu incompatibles que Lichtenstein n'éprouve aucun inconvénient à concilier les extravagances accomplies en l'honneur de sa dame et l'affection qu'il porte à sa chère épouse, *der vil lieben konen mīn*. C'est sans le moindre embarras qu'il mentionne le bonheur qu'il goûte auprès de cette dernière : « Rien ne pouvait m'être plus agréable, bien que j'eusse comme dame, souveraine de ma vie, une autre femme ».

Ceci suffirait à prouver qu'il n'est pas possible d'identifier la dame avec une simple maîtresse, et ce n'est pas au Minnesänger véritable, mais à l'adepte de l'amour « bas » qu'il convient d'appliquer le Spruch de Spervogel : « Celui qui a une bonne épouse et cherche une autre femme est pareil au porc qui délaisse la fontaine limpide pour se vautrer dans une mare fangeuse ». Mais rien ne le démontre mieux que l'absence à peu près complète du thème de la jalousie dans ce lyrisme. N'est-ce pas à nouveau un trait surprenant ? La jalousie féminine des débuts austro-bavarois devient extrêmement rare à partir de Morungen; quant à celle du poète, à laquelle on s'attendrait, elle ne s'exerce que contre l'entourage des importuns, des surveillants ou des gêneurs. Mais le rival naturel d'un « amant », c'est-à-dire en premier lieu le mari, n'apparaît jamais. La sérénité du Minnesänger est parfaite à son endroit. Dans

tout le Minnesang il n'est mentionné que dans une seule pièce, de Wernher de Hohenberg, qui demande à Dieu de le lui faire supplanter et d'être « mis à sa place ». Le motif du mari, qu'on trouve dans le *Conte du cœur,* de Conrad de Wurzbourg, n'intervient donc même pas au déclin du lyrisme.

C'est que toute jalousie est ici inconcevable : de part et d'autre elle serait l'indice d'un naturel vulgaire, d'un esprit ignorant des nobles usages. Le Minnesang n'a rien du caractère anti-matrimonial du baroque au XVII[e] siècle. Indifférent envers le mari, il n'éprouve nullement le besoin de se venger de lui, en composant par exemple des sons d'amour ou des chansons de mal-mariée. Le ressentiment lui est étranger. C'est au plus si Morungen laisse percer quelque amertume, si Reinmar envie le succès d'un brillant causeur, ou si Walther extériorise çà et là son dépit. Ce sont là reproches d'ordre général. Nulle invective ne s'adresse à un rival, rien ne décèle la moindre trace d'une jalousie de nature sentimentale.

La conclusion s'impose : la Minne à l'état pur ne saurait se confondre avec l'amour. C'est à tort que nous avons employé ce mot pour la désigner. Il doit être entendu que nous n'y aurons plus recours que faute d'un équivalent approprié. Nous touchons ici au centre du problème, vaguement soupçonné par Goldast, senti par Langenbucher et Neumann, abordé plus récemment, en 1939, par Mihail Isbasescu.

A l'origine du lyrisme, les divers vocables qui désignent la passion sont *friuntschaft, vröide, minne, liep* ou *liebe. Friuntschaft* s'applique à la liaison passagère ou frivole (nous dirions : le flirt) ; *vröide* prend rapidement un tout autre sens, celui du provençal *joi,* avant de revêtir sa valeur actuelle. Le débat se circonscrit donc entre *minne* et *liebe.* Essayons de retracer en bref l'évolution, fort compliquée, de ces deux termes.

Le développement de *liebe* s'effectue en quelque sorte de bas en haut. Il a primitivement le sens de joie et le conserve longtemps avant d'être supplanté par *Freude,* comme le montrent clairement les antithèses *liebe-wē* ou *liep, liebe-leit.* Ainsi chez Walther : *ir liep muoȝ iemer sīn mīn herzeleit.* La situation respective des deux vocables ressort nettement d'un vers de Bernger de Horheim : *mir ist von minne sō liebe geschehen,* et des survivances de ce sens ancien se retrouveront chez Lichtenstein, Venceslas de Bohême et jusqu'à Hadlaub.

Cependant, *liebe* prend avec Rugge et Horheim la signification d'amour non exaucé, donc douloureux : *mir ist von liebe vil leide geschehen.* Chez Wolfram il est amour comblé, mais contrarié par des obstacles : *ir beider liebe doch vil sorgen truoc.* Il devient l'équivalent de la grâce chez Walther et Reinmar de Brennenberg *(schœne*

āne liebe daʒ īst der rehten minne vrī), synonyme d'amour sensuel chez Neifen.

Avec Winterstetten, puis Rubin, Limburg et Lichtenstein s'épure la notion de liebe, amorcée déjà chez Morungen 132,23. C'est le passage à la limite. Des expressions comme *herzeliebe* chez Neidhart, Sachsendorf, Tannhäuser et Venceslas, *stætiu liebe* chez Neidhart et Lichtenstein, *rehtiu liebe* chez Singenberg, Teufen, Neifen ou Limburg, *wāriu liebe* chez Conrad de Kilchberg sont alors destinées à éviter toute équivoque au détriment de la liebe désormais ennoblie. Elle passe au sens d'enjouement, amour sain, et ravit enfin à minne la dignité qu'elle lui disputait depuis la fin du XIIe siècle : *wāriu liebe ist minne ein überguldé* chez Kilchberg et, plus clairement encore chez Hamle : *diu liebe hāt die minne überwegen*.

L'évolution de *minne* est plus complexe : la courbe comporte une ascension triomphale, suivie d'une chute profonde.

Pour Kürenberg et Dietmar, le terme désigne simplement l'amour. Il acquiert avec Morungen sa nuance particulière d'amour-deuil, mais de bonne heure aussi exprime l'union charnelle : *minne vinden*, chez Veldeke, signifie « s'accoupler ». L'apogée du Minnesang cependant le situe infiniment au-dessus des désirs terrestres et conçoit la *Minne* comme aspiration noble ou divine, dégagée en principe des préoccupations sensuelles, qui constituent sa négation *(unminne)*. Aussi peut-elle exprimer le sentiment religieux chez Hartmann et chez Walther : l'amour divin est «la Minne véritable», c'est-à-dire impérissable.

Avec Walther s'opère la transition. La Minne quitte les régions inhumaines, devient amour naturel, partagé et bienfaisant : *minne ist minne, tuot si wol; tuot si wē, so enheiʒet si niht rehte minne.* Ici déjà, elle est en réalité détrônée par une passion conciliant bonheur physique et joie morale. Employé par Wolfram pour l'amour conjugal, mais aussi pour l'instinct inférieur, le terme franchit la limite et traduit l'amour sensuel chez Hamle, Neidhart, Neifen, Scharpfenberg et Lichtenstein. Pour distinguer la divinité classique, ce dernier a maintenant besoin de préciser : *stætiu minne* eût naguère constitué un pléonasme. Elle tombe au rang d'amour vénal chez Buochein, der tugendhafte Schreiber et Steinmar. Enfin, pour la génération blasée postérieure à 1250, minne n'est plus que cliché, verbalisme (*mundes minne* chez Wernher de Teufen). C'est le sens bas qui l'emportera définitivement. Boppe appliquera comme Veldeke le noble vocable aux animaux ; la poésie paysanne, puis le Schwank licencieux l'adopteront avec toute la terminologie courtoise, et vers 1500 il sera considéré comme inconvenant.

En résumé, les deux notions suivent une marche inverse : la

liebe se hausse jusqu'à la Minne qui, de son côté, se dégrade et retombe au stade de l'instinct. Dans ce chassé-croisé, il est un moment, marqué par Lichtenstein, soit vers 1250, où elles se rejoignent et se confondent : *liebe, minne ist al ein, liebe muoȝ mir minne sīn.* Les deux mots ont alors besoin d'une épithète pour éviter la confusion. En fait, nous voyons parfois les copistes mêmes hésiter ou se contredire chez Neidhart dans le choix entre les deux leçons possibles.

Mais entre 1190 et 1225 il n'en est nullement ainsi chez les adeptes de la théorie pure. Ils distinguent nettement les deux domaines : liebe est la passion élémentaire sans subtilités ni incertitudes, sentiment exempt de sentimentalité, inspiré surtout par l'attrait physique, instinct réel et vivant sans doute, attachement sincère et partagé, mais où les sens ont leur place. La Minne par contre est un idéal spirituel, sa source unique réside dans l'âme. Elle est suscitée par la vertu, couronnement de la beauté, par la noblesse morale. Hohenburg prise médiocrement beauté sans « bonté », c'est-à-dire sans valeur féminine, et Rugge déclare que peu importe le teint imparfait de celle dont l'âme est haute.

La Minne est ainsi le concept essentiel, le résumé de la religion courtoise. Univers de perfection supérieur au monde réel, mythe esthétique, moral et social, elle semble une transposition du mot de *Tasso,* appliqué à la dame :

Wir scheinen den Mann zu lieben, und wir lieben nur
Mit ihm das Höchste, das wir lieben können.

Son esprit est tout proche de celui qui anime Goethe encore dans l'*Elégie de Marienbad :*

Ein Streben
Sich einem Höheren, Reinern, Unbekannten
Aus Dankbarkeit freiwillig hinzugeben...
Wir heissen's : fromm sein ! Solcher seligen Höhe
Fühl' ich mich teilhaft, wenn ich vor ihr stehe.

Elle traduit dans le domaine profane un élan semblable à celui qui a projeté vers le ciel la flèche des cathédrales, une ferveur mystique libérée de la contrainte du cloître. En ce sens, elle n'est pas seulement convention, mais vérité psychologique générale et impérieux besoin humain : l'idéalisme juvénile survivant à l'adolescence et érigé en système permanent.

Naturellement, cette fuite dans l'absolu se heurte bientôt aux réalités. Les incompatibilités et contradictions que l'on rencontre à chaque pas dans les détails sont à la base même du système et résident, plus généralement, dans l'homme, infini dans ses vœux, mais borné dans sa nature. La Minne ne peut demeurer immaté-

rielle et abstraite et se concrétise en la dame, la femme. D'où l'impossibilité pratique de sauvegarder le dogme inaltéré, et les diverses nuances qui vont du spiritualisme de Reinmar au naturalisme des décadents, suivant les résultats du conflit incessant dans lequel le Minnesänger se débat entre la volonté et l'instinct, le spirituel et le sensuel, la dame-idée et la femme-créature. Aussi la Minne n'existe-t-elle guère qu'à l'état de principe : comme tout idéal, elle ne saurait être atteinte. Rudolf de Fenis se compare au grimpeur qui, juché sur un arbre, reste entre ciel et terre, sans plus pouvoir monter et sans oser descendre. La plupart des épigones vont quitter les cimes et reprendre contact avec le sol. Peu à peu, la théorie fait place aux exigences concrètes : elle suppose d'abord l'union parfaite des cœurs, puis suggère la fusion intime des personnes. Le plan est alors tout différent. La Minne perd son caractère éthéré et sublime et change de valeur.

Déjà vague et froid chez Walther dans les chansons du premier genre, le concept s'alourdit de plus en plus d'éléments sensuels. La femme, reine ou déesse, est vue sous un jour plus humain et devient la bien-aimée. Les personnifications toujours plus fréquentes de la Minne depuis Hausen, Fenis, Johannsdorf, Rugge, Gutenburg et Walther, les discussions sur sa nature masculine ou féminine, montrent qu'elle s'estompe et devient une convention de bon ton. Elle cesse d'être lorsqu'elle annexe un domaine inconciliablement opposé, celui de l'amour bas ou communal, la niedere minne. Cet élargissement peut représenter à nos yeux un enrichissement poétique : à l'égard de la doctrine, il constitue une trahison et les contemporains mêmes de Walther ne s'y trompèrent point. La révolution walthérienne devait scandaliser les purs, soulever leurs protestations (voir W. 49,31-32), car elle supprimait la transcendance de la dame. Paradoxalement, on peut affirmer que la décadence du Minnesang commence avec le plus grand de ses poètes.

Alors que la Minne ignore ou honnit la passion brutale, qu'elle réserve au rustre, l'amour bas s'épanouit surtout chez les successeurs de Walther. Certes, la Minne est rarement exempte de toute contamination réaliste : mais là n'est pas l'essentiel. Elle peut être ou non « platonique », son importance n'est pas d'ordre physiologique. Peu importe au vrai Minnesänger de ne pas être payé de retour. Sa dame est une entité indépendante de la chair et de la beauté même, qui n'est que son apparence sensible; jusqu'à Walther 57,29 elle ne connaît pas les contingences de l'âge. L'octroi d'une faveur suprême est donc psychologiquement comme socialement impensable. Reinmar, Hohenberg, der tugendhafte Schreiber expriment nettement leur indifférence à ce sujet, Hiltbolt de Schwangau est même joyeux de ne connaître qu'inclémence. Le

point capital est le facteur éducatif et moral. L'opposition extérieure entre Minne et amour bas est sans doute d'ordre social et se ramène à l'antithèse seigneur-vilain ; mais elle est avant tout d'ordre éthique : sentiment ennoblissant et instinct avilissant. C'est la base même de l'apologétique courtoise. C'est sous cet angle seulement que les définit Walther : « L'amour bas est celui qui amoindrit l'homme, l'incite a aspirer à une joie indigne. L'amour élevé est un stimulant qui hausse l'âme à une dignité supérieure ». Aussi peut-il, effaçant les frontières de classes, trouver celui-ci chez une simple bachelette. Celui qui se laisse séduire par l'amour bas, dit encore Lichtenstein, est inaccessible à la « joie » (au sens défini plus loin). La Minne, on le voit, ne peut être que la *hohe* Minne : *niedere minne* sont deux termes en contradiction.

Toute la théorie peut se réduire à trois affirmations : 1° la Minne n'est inspirée que par les « bonnes » dames *(edeliu, guotiu* ou *reiniu wīp) ;* les autres, exclues de l'éternel féminin, sont appelées *boesiu wīp* ou *unwīp* et n'exercent aucune action exaltante : *bōsiu wīp diu sol man fliehen, wan sine gebent niht hōhen muot ;* ce jugement de Morungen est sans appel ; 2° la Minne ne peut naître que dans un cœur noble : *si kam in valschez herze nie.* C'est en ce sens qu'il faut comprendre le prologue de *Tristan,* la dédicace aux « gentil cor » ; 3° la Minne rehausse l'âme et l'ennoblit encore davantage. Minne, vertu, noblesse, ces trois concepts sont indissolubles ; tout s'effondre si un des piliers vient à manquer : *minne ist aller tugende ein hort, āne minne ist nieman wert.* Tel est aussi chez les Provençaux l'effet du « ric amor », qui donne à Bernart de Ventadour « valeur et sens et cœur plus gai », qui rend Arnaut Daniel meilleur et plus pur ; telle est l'action de la caritas, « omnis boni origo et causa ». Educatrice de l'homme, source de la courtoisie et de la mesure, trésor de tous biens, la Minne fait « valoir davantage » (tiuret). Elle incite aux pensers de noblesse, à la magnanimité et aux belles actions, lave de toute faute, fustige la passion et la violence. Elle augmente le potentiel moral, accroît la dignité. Elle inspire le mépris de toute fausseté, de toute bassesse et de tout méfait, dissipe pesance et souci. Aussi, même non exaucé (āne danc, si lōne mir, si lōne niht), voire dédaigné, à l'insu de sa dame ou malgré son courroux, l'amant est-il enrichi et transfiguré. Il rougit de toute action mauvaise, se rend par le culte d'une seule digne de toutes, se comporte joyeusement « de son mieux » et doit en définitive à la Minne tout ce qu'il pense, dit ou fait de grand, de bien et de généreux. La conception dépasse donc celle d'*Iphigénie :* « Ein edler Mann wird durch ein gutes Wort der Frauen weit geführt », puisque l'adepte parfait n'a besoin que de son « idée ».

Cette sorte de transport et d'exhaussement de soi est désigné

sous le nom de *hōher muot* ou de *fröide*. Ces deux mots sont parmi les plus compliqués, les plus variables et les plus chargés de sens du vocabulaire du temps. Ici encore, nous tenterons de préciser, autant que faire se peut.

Hōher muot semble le plus ancien, puisqu'on le rencontre chez Kürenberg, ainsi que chez les anonymes 3,13 et 4,14. Peut-êt. e *fröide* doit-il sa naissance, dans cette acception, au provençal *joi*, auquel il correspond littéralement, et l'expression première a-t-elle été conservée afin d'éviter une confusion entre l'exaltation supérieure et l'allégresse vulgaire, la joie au sens commun, d'abord rendue par *liebe*, mais assez vite traduite par ce même *fröide*. C'est même ce dernier sens qu'il gardera dans la langue. Quoi qu'il en soit, bien que le premier terme soit de nature plus sublime, tous deux marquent les dons les plus précieux de la Minne et se trouvent souvent associés, parfois synonymes et confondus. Ce sont des nuances d'un même sentiment, si bien que l'un peut cependant aller sans l'autre. Ils sont d'une part joie de vivre et suprême félicité humaine, d'autre part résolution généreuse et virile, élévation de la pensée, du sentiment et de la volonté, bref, ce que le siècle possède de plus achevé : *waȝ wil dus mē, welt, von mir, wan hōhen muot ?*

De là la fréquence des expressions qui se rapportent à la hauteur ou à l'envol vers les sommets *(hō, hōhe, hōchgemüete, stīgen, sich heben, ūf swingen, sweben, fliegen, springen)* et des images par lesquelles le Minnesänger suggère comment, sous cet empire, son âme devient pure ou souveraine, élevée comme le soleil ou les nuages, prend son essor et plane au-dessus du commun à l'égal de l'aigle ou du faucon. Sans ce facteur, au contraire, il se sent « lourd comme plomb ».

L'évolution du *hōher muot* est parallèle à celle de la Minne, c'est-à-dire à l'histoire du Minnesang tout entier. Apparu vers 1160 dans le vocabulaire, un peu plus tard dans le lyrisme, il subsiste jusqu'au milieu du xve siècle. C'est Veldeke qui lui donne dans l'épopée son sens noble, mais c'est Rugge qui lui confère sa valeur éthique. Il devient ainsi un privilège aristocratique. Au début, il est produit par l'amour secret, le souvenir d'une déclaration d'amour, la faveur ou le retour de l'être aimé, parfois aussi par l'estime qu'éveille la vertu, puis par la venue de l'été : ainsi chez Kürenberg, Dietmar II, Meinloh, Ratisbonne et Rugge. L'époque classique le place au sommet de sa hiérarchie et voit en lui la forme la plus haute du besoin de pureté morale, l'aspiration de tout l'être à la perfection.

Puis, parallèlement à la décadence générale, il se vulgarise jusque dans ses causes. Il trouve sa source non seulement dans le retour de la belle saison ou la danse, mais, franchissant la limite

avec Lichtenstein, qui lui consacre une chanson entière, dans des biens matériels : bonne nourriture et beaux vêtements, chasse et tournois, finalement dans le vin et les beuveries.

Les divers contenus du terme suivent naturellement cette évolution : ils partent du physique et y aboutissent. Fierté, mâle assurance ou fureur guerrière dans l'épopée populaire, il devient exubérance, a des affinités avec l'orgueil, voire avec la superbe. A l'apogée, il est l'antipode de la pusillanimité (swacher muot) et détruit l'effet du deuil, dont il est « le vrai seigneur ». Enfin, à partir de Neidhart, il perd sa spiritualité et traduit la force élémentaire de l'élan vital. La notion se matérialise et s'avilit complètement, exprime l'arrogance, la présomption bruyante, la jactance ou la suffisance risible, la fanfaronnade, la force brutale du rustre. On quitte donc à nouveau les hauteurs métaphysiques pour la déchéance vulgaire. Comme les autres thèmes, celui-ci deviendra objet de parodie : Henri de Sax attribue poétiquement le *hōher muot* aux oiseaux transportés par le printemps ; le Marner l'accordera à un renard et à un âne.

Quant à la « joie », elle est avec lui dans des rapports analogues à ceux de *lætitia* et *gaudium*. Elle s'oppose comme lui à *sorge* et *kumber*, mais elle peut paradoxalement avoir sa source dans le souci supérieur du poète, dont le tourment est révélateur de dépassement de soi. Le second *Büchlein* déclare que « quiconque est inaccessible à la pesance n'a jamais éprouvé la joie véritable ». Mais bien entendu, elle naît avant tout de la Minne. Les ennemis de cette dernière ne sont-ils pas *die vröudelōsen ?* Marque de noblesse, elle va donc de pair avec la « distinction », dans tous les sens qui s'attachent à ce terme *(werdekeit)*, s'identifie à *ēre*. Mais s'appliquant également au plaisir du commun ou même à la jouissance physique, elle se situe dans l'ensemble sur un plan moral moins élevé. Le contenu du terme n'est d'ailleurs pas toujours aisé à déterminer : souvent on hésite entre la signification idéaliste et le sens moderne, ou le choix ne repose que sur des présomptions. C'est sans doute un sens intermédiaire, mais voisin de sa valeur actuelle, qu'implique le passage suivant de Walther : « Plus d'un croit en me voyant que mon cœur plane dans l'allégresse : je ne connais point la haute joie ».

La joie du Minnesänger en effet peut être feinte. Le poète se doit de « dissimuler sa douleur » *(sīn leit verhelen)*. Il « se dupe lui-même par égard pour autrui » (*durch die liute* chez Walther, *dur der werlte liebe* chez Teschler) : c'est le « mensonge louable », qu'illustre typiquement la chanson 113,1 de Bernger de Horheim. Le Minnesänger a le devoir de créer la joie et de la répandre autour de lui ; réelle ou factice, celle-ci s'adresse au monde. Reinmar,

Walther et Neidhart soulignent qu'ils ont « accru la joie universelle ». Aussi la décadence de la joie sera-t-elle depuis Rugge un des plus grands sujets de lamentation.

Ce terme, en tout cas, ne doit pas nous faire illusion : cette poésie n'est pas la « gaie science ». Pour le Minnesänger, les chants désespérés sont les chants les plus beaux ; le deuil est de tradition et les auteurs « heureux », comme Veldeke ou Rugge, représentent l'exception. Il se complaît dans une morne délectation *(trūren mit gedanken)*, dans les états de torpeur et les sentiments atténués, dans les aspirations et les désirs vagues, les chagrins mesurés et les douleurs décentes. Il chérit ce noble tourment, l'entretient et au besoin le crée. Son bonheur, c'est d'être éternellement malheureux et de le redire sans cesse. Renouveler sa plainte *(die alten nōt mit sange niuwen)* est son meilleur remède, et tous les Minnesänger pourraient chanter le vers de Neidhart : *Swaȝ ich nu gesinge, daȝ sint klageliet.* L'essentiel est de supporter sereinement, en dédaignant la douleur vulgaire qui pousse des cris importuns. *Leit mit zühten getragen, in rehten māȝen klagen,* voilà la règle d'or. C'est en dominant son tourment, en le refrénant par la mesure, que le poète accroît sa noblesse et s'approche du sublime.

Quoi qu'on puisse penser de son caractère, souvent conventionnel, et même si on lui dénie toute vérité profonde, la Minne constitue ainsi un très grand phénomène, à la fois littéraire, social et moral. Elle a joué le rôle de ferment : elle enrichit le vocabulaire sentimental et c'est la complexité de ses expériences intimes, l'acuité de ses investigations, ses arguties même, qui ont en grande partie permis l'analyse fouillée du *Tristan*. Les romans courtois ne sont que la transposition de sa conception lyrique sur le mode héroïque. La poésie, l'art et la musique lui doivent une impulsion féconde et une part de leurs conquêtes.

Mais surtout elle dresse un idéal. Sans exclure le sentiment religieux, elle émancipe partiellement l'homme de la sujétion divine et prélude de loin à l'humanisme. Propageant en Allemagne des qualités venues de France, son code de bienséance, de mesure et de respect de la femme, elle a contribué à l'élaboration de la courtoisie moderne.

Elle symbolise l'éternel envol, la tendance profonde de l'homme à se soustraire aux vicissitudes temporelles et au déterminisme pour accéder à l'immuable. Elle représente l'oasis du rêve dans le désert d'un monde encore barbare, l'annonce de la civilisation et du progrès humain. Nous dirons qu'elle marque une étape considérable dans l'histoire de l'idéalisme.

Faculté des Lettres de Lille. André MORET.

STRINDBERG ET LE THÉATRE NATURALISTE ALLEMAND (*)

IV. — LE MEURTRE PSYCHIQUE

Strindberg a suivi avec un intérêt passionné les efforts accomplis par quelques penseurs et médecins français pour arracher la psychologie aux caprices de l'introspection et à l'arbitraire des doctrines métaphysiques et pour l'asseoir sur de solides fondements scientifiques : désormais cette discipline scientifique positive s'appuiera sur l'observation et l'expérimentation. Strindberg a lu les travaux de Charcot, de Bernheim, le psychiatre de Nancy, de Th. Ribot et d'autres chercheurs moins illustres. Il estime que la littérature doit tenir compte des progrès qu'enregistre quotidiennement la science psychologique, il loue Edgar Poe et Maupassant d'avoir pressenti, et Paul Bourget d'avoir illustré les découvertes de la psychologie moderne. Si, vers 1888, Strindberg considère Zola comme dépassé, c'est parce que Zola n'aperçoit le déterminisme scientifique que sous son aspect mécanique et physiologique, il ne pense qu'aux lois de l'hérédité, il en est resté à Darwin, il est pris dans les rets d'un matérialisme désuet, simpliste et grossier. Certes, Strindberg ne renie pas sa foi en la science — en cela il reste tout proche des naturalistes — mais, selon lui, le littérateur ne peut plus ignorer désormais les dernières conquêtes de la science, il est capital et indispensable, en particulier s'il est auteur dramatique, qu'il connaisse tout ce que les savants nous ont révélé sur les maladies de la mémoire, de la volonté et de la personnalité, sur les rapports qui unissent les phénomènes psychologiques et leur substrat physiologique, de lire les communications relatant leurs expériences de magnétisme et leurs observations cliniques sur divers cas d'hypnotisme et d'hallucination [1].

(*) Voir *Etudes Germaniques*, II (1947) 201-11, 334-48, III (1948) 383-396.

1. Voir la correspondance de Ola Hansson et de Strindberg avant le départ de ce dernier pour l'Allemagne, en particulier la lettre du 30 décembre 1888, citée par A. Jolivet, *Le théâtre de Strindberg*, p. 195 et aussi *August Strindbergs och Ola Hanssons brevväxling*, 1888-92, Stockholm 1938, pp. 10, 25, 42, 49 et 92.

Strindberg ne s'est d'ailleurs pas contenté d'admirer les recherches des savants, il s'est efforcé de noter les observations qu'il avait faites lui-même et de rapporter les expériences qu'il avait instituées. Quelques articles qu'il a consacrés à ces curieuses recherches et publiés dans diverses revues suédoises et allemandes ont été recueillis par son éditeur sous le titre *Vivisections* [1]. Il est nécessaire de les lire pour bien saisir un aspect essentiel de son théâtre. Strindberg pense que la suggestion joue un rôle beaucoup plus important dans la vie sociale qu'on ne l'a admis jusqu'à présent. Charcot tenait pour démontré que seuls les hystériques hypnotisés étaient accessibles à la suggestion. Bernheim, par contre, déclare que tout individu qui peut être mis en état d'hypnose subira les effets de la suggestion. Strindberg l'approuve, bien plus, il cite à l'appui de cette proposition quelques cas qu'il a lui-même observés et y joint un commentaire qui en généralise la portée et en modifie quelque peu le sens : « Parmi ceux-ci [les sujets accessibles à la suggestion], il compte le petit peuple, les individus dociles, les vieux militaires, les artisans, en un mot tous ceux dont le cerveau est demeuré à un niveau inférieur de développement ou qui sont habitués à se soumettre à la volonté d'autrui. Sans être spécialiste, je crois avoir découvert que la suggestion n'est que le combat du cerveau le plus fort et sa victoire sur le cerveau le plus faible et que ce procédé est adopté inconsciemment dans la vie quotidienne [2]. » Si le combat entre les cerveaux demeure toujours invisible, cette forme de lutte n'est ni moins sévère, ni moins épuisante que toute autre pour les adversaires. Celui qui s'y livre sent par moments la fatigue l'envahir et pourtant il ne peut abandonner la lutte, car il faut vaincre, si on ne veut pas sombrer soi-même ; il faut briser son adversaire, sinon l'on risque d'être soi-même brisé, vidé de sa substance, anéanti. Tous les moyens sont bons pour triompher de son ennemi, on ridiculise ses opinions, on ruine sa foi religieuse ou sa confiance en soi-même, on sème le doute sous toutes ses formes dans cette conscience, jusqu'à ce qu'elle se désintègre, on détruit systématiquement le crédit dont jouit l'adversaire au sein de la société, si bien que celui-ci finit par renoncer à son droit de vivre, se laisse terrasser par la maladie sans offrir aucune

1. L'éditeur suédois de Strindberg, John Landquist, n'a d'ailleurs pas inventé ce titre que Strindberg lui-même avait suggéré dans une lettre. Les *Vivisections* se trouvent au tome XXIII de la grande édition suédoise. Schering a placé ces essais (mi-nouvelles, mi-dissertations scientifiques) dans la série *Romans et nouvelles* de son édition sous le titre *Blumenmalereien und Tierstücke.* Cette traduction a paru seulement en 1905. Notons pourtant que l'article *Meurtre psychique* (qui porte comme sous-titre : *A propos de Rosmersholm)*, a paru pour la première fois en allemand dans *Das Magazin*, en 1891, sous le titre *Seelenmord* Jg. 60, s. 776. *Le Combat des cerveaux* (en suédois, *Hjärnornas kamp)* a été publié dans la revue suédoise *Ny jord* en 1888 et dans le recueil *Tryck och otryckt* du vivant de l'auteur. Il est probable que les écrivains allemands ont eu connaissance très tôt du contenu de ces écrits par l'entremise de Ola Hansson qui s'intéressait vivement aux études psychologiques de son ami et qui avait orienté ses propres recherches dans la même direction que Strindberg.

2. Ed. Landquist, XXIII, pp. 123 et s.

résistance, ou encore se précipite dans une mort semi-volontaire pour abréger son propre supplice : ainsi le « combat des cerveaux » s'achève normalement par ce que Strindberg appelle un « meurtre psychique » (själamord en suédois, Seelenmord en allemand). Ces crimes que la police ne parvient pas à déceler se commettent plus souvent qu'on ne serait tenté de le croire, affirme Strindberg. Ceux qui s'en rendent coupables, ce sont les parents qui veulent étouffer telle ou telle tendance chez leurs enfants, les enfants qui salissent le nom de leurs parents et les torturent à mort, à seule fin de leur extorquer de l'argent, les époux qui luttent l'un contre l'autre pour pouvoir disposer de la bourse du ménage, des enfants, des domestiques [1]. Dans ce duel, le vaincu, c'est, bien entendu, celui qui subit la suggestion ; le vainqueur, celui qui la produit. Un esprit clairvoyant pourrait, dès le début de la lutte, désigner le futur vainqueur et la victime marquée par le destin, car cette dernière, pour rester accessible aux radiations psychiques de son adversaire, doit souffrir de quelque tare ou se trouver de quelque manière, physiquement ou socialement, placée dans un état d'infériorité par rapport à celui-ci. En adoptant une semblable théorie, Strindberg croit demeurer sur le terrain solide du déterminisme et les exigences de son esprit rationaliste se trouvent apparemment satisfaites [2].

Les trois grands drames naturalistes de Strindberg se présentent comme des duels, des « combats des cerveaux ». Tous trois se terminent par un « meurtre psychique ». Le schéma du « combat des cerveaux » est particulièrement visible dans un drame comme le *Père :* l'enjeu du combat, c'est l'éducation de la fille, les deux adversaires sont caractérisés de telle sorte que nous pouvons prévoir l'issue de la joute : si le Capitaine jouit d'une intelligence très déliée et l'applique à de savantes recherches, nous sentons que le mécanisme de son cerveau, peut-être même à cause de sa finesse, pèche par une extrême fragilité ; la maladie vénérienne dont le Capitaine a jadis été atteint ne le prédispose-t-elle pas à la folie ? La routine de la vie militaire l'a habitué à une obéissance quasi-mécanique et a fini par émousser la pointe de son sens critique. Laura use de sa puissance psychique avec une absence totale de scrupules. L'arme du crime, c'est ici le doute. Et le meurtre psychique s'accomplit sous sa forme la plus parfaite, exactement comme Laura l'avait souhaité. Le Capitaine meurt apparemment de maladie, il ne s'est pas suicidé. Ainsi la voie est libre pour Laura qui élèvera sa fille à sa guise. Et la rente viagère pourra

1. *Ibid.*, pp. 193 et ss. — Sur le *Combat des cerveaux* et le *Meurtre psychique*, cf. JOLIVET, *op. cit.*, pp. 145 et ss.

2. Strindberg est enclin à cette époque à diviser l'humanité en deux catégories d'individus, les « grands » et les « petits » *De stora, De små*, titres de deux nouvelles du recueil *Vivisektioner.* La victoire doit appartenir aux premiers dans toutes les luttes psychiques. A cette époque, Strindberg éprouve une vive sympathie intellectuelle pour Nietzsche, cf. JOLIVET, *op. cit.*, p. 146.

être touchée, selon les clauses du contrat, puisque le conjoint est mort de sa mort naturelle.

Chez *Mademoiselle Julie*, on peut déceler, dès les premières scènes, les tares qui contribueront à provoquer sa mort. Strindberg s'est chargé d'expliquer sa défaite. Elle se suicide sans doute, mais cet acte lui est suggéré par son amant, le valet de chambre Jean qui n'a pas trouvé d'autre voie de salut pour sortir de l'étrange situation où il s'est lui-même placé. Plus fruste peut-être, mais plus robuste aussi et plus sain, ce Figaro moderne appartient en fait à la classe des « grands », tandis que Mademoiselle Julie, aristocrate dégénérée, ne peut rassembler en elle-même les forces qui lui permettraient de résister.

Les trois scènes des *Créanciers* se déroulent toutes trois sous le signe de la suggestion. Adolf, l'être le plus faible physiquement et mentalement, subit les suggestions de Tekla, puis celles de Paul. Celui-ci exerce sur son ami une si forte influence qu'il arrive à bouleverser deux fois de suite les convictions d'Adolf, l'amenant d'abord à renoncer à la peinture en faveur de la sculpture, puis à le dégoûter complètement de ce dernier art. Enfin Paul, par esprit de vengeance, oblige Adolf à assister à une scène si pénible pour lui qu'il succombe à cette épreuve et meurt d'une attaque d'apoplexie. Le dénouement des *Créanciers* nous présente donc une forme particulièrement raffinée du meurtre psychique [1].

1. Strindberg a tenté de trouver dans l'histoire des littératures des antécédents qu'il puisse invoquer en faveur de sa nouvelle conception du drame. Il estime, par exemple, que nul ne saurait comprendre *Rosmersholm*, s'il ne cherche à l'expliquer par sa propre théorie du *Combat des cerveaux* et du *Meurtre psychique*. Et il donne comme sous-titre à son article *Meurtre psychique* « A propos de Rosmersholm » (article paru, on s'en souvient, en allemand dans *Das Magazin*, en 1891). On a d'autre part remarqué depuis longtemps que le *Voiturier Henschel* rappelait un peu, par la disposition générale de l'intrigue, le drame d'Ibsen. Hauptmann n'a-t-il pas lu aussi l'article de Strindberg et ne pense-t-il pas aussi par instants au *Combat des cerveaux* ? Si les contours du drame allemand étaient plus nets, il serait possible de répondre à cette question. Mais comment meurt la première femme du voiturier ? Hauptmann laisse subsister le doute sur cette question capitale. Henschel et Hanne l'ont-ils réellement empoisonnée comme l'insinue plus tard Hauff, l'ancien commis de Henschel ? Ou bien Hanne se débarrasse-t-elle de sa rivale en usant simplement de moyens psychiques, en distillant dans sa conscience des poisons tels que le doute, l'écœurement, l'inquiétude ou la révolte ? Car Frau Henschel meurt sans savoir si Henschel est réellement l'amant de Hanne et le spectateur ne l'apprend lui-même qu'au cinquième acte, de la bouche de Henschel *(Ges. Werke*, éd. 1913, T. III, p. 440). Dans le premier cas, on aurait simplement affaire à un crime banal, dans le second, on serait en présence d'un « meurtre psychique ». Tout dépend de l'interprétation que l'on donne de la phrase de Frau Henschel : « Malade, moi ? Qui m'a rendu malade ? C'est vous deux, cette femme et toi ! ». *(Ibid.*, p. 386). Frau Henschel veut-elle dire par là qu'elle soupçonne les deux amants de l'avoir empoisonnée, ou bien qu'elle est rongée par un mal moral et qu'on a tué en elle la joie et le courage de vivre ? Certains passages du premier acte *(ibid.*, pp. 385-7), nous font pencher pour la seconde hypothèse. Si on l'admet, il faut en même temps reconnaître que Hauptmann essaie de reconstituer le déroulement d'un véritable « meurtre psychique ».

De même Henschel meurt d'un malaise mental, psychique, pour parler comme Strindberg. S'agit-il d'un remords ? Se considère-t-il comme complice d'un double crime, celui de sa femme et celui de sa petite fille Gustl ? (Comment est morte Gustl ? Assassinée par Hanne, ou seulement victime de la négligence de cette femme frivole et insensible ?). Ou bien Henschel n'est-il pas tué par le souvenir de la promesse qu'il a faite à sa femme mourante de ne pas épouser Hanne par la suite et par la menace qu'a

Strindberg aimait, on s'en souvient, à écraser sous le poids de son mépris les naturalistes allemands, ces photographes qui copient servilement tous les détails de la vie quotidienne, se font un scrupule d'apporter la moindre retouche à leur copie et respectent jusqu'au grain de poussière que le hasard a collé sur la lentille de l'appareil. Personne n'aurait pu se sentir davantage visé par ces railleries que Arno Holz et Johannes Schlaf, les fondateurs du « naturalisme conséquent ». Il n'est, pour bien mesurer la distance qui les sépare de Strindberg, que de parcourir la *Famille Selicke*, après avoir relu les *Créanciers* ou tel autre drame en un acte, *La plus forte* par exemple. D'un côté, la reproduction méticuleuse à l'excès de la banale réalité, de l'autre la volonté de ne faire paraître que l'essentiel, de réduire le drame à ses lignes principales, de le rendre aussi dur, aussi tendu, aussi concentré que possible [1].

Cependant Johannes Schlaf a écrit, trois ans après *La Famille Selicke*, un drame, *Maître Œlze* (1892) qui tranche sur la plupart des pièces allemandes contemporaines par son âpreté, sa grandeur et sa sobriété. Il mérite presque d'être placé à côté des chefs-d'œuvre de Strindberg. Et, parmi les écrivains allemands de cette époque, aucun n'a pénétré aussi profondément dans la pensée de Strindberg, ni su découvrir comme lui le secret de sa puissance et de son originalité. Dans *Maître Œlze*, Schlaf n'a pas, malgré tout, renié complètement le « naturalisme conséquent », ses personnages parlent dialecte, en bon naturaliste, Schlaf multiplie dans leurs répliques les points de suspension, et s'efforce de rendre perceptibles leur rudesse et leur manque de culture. Il s'attache à montrer l'influence de leur état de santé sur leur manière de penser, de sentir et de s'exprimer : le physiologique tient encore une place considérable dans son œuvre comme dans les romans de Zola et les premiers drames de Hauptmann. La lente agonie du phtisique Œlze, au dernier acte, est décrite avec une précision et un réalisme qui rendent la lecture et surtout la représentation de la pièce extrêmement pénibles. Schlaf n'a pas non plus supprimé telle ou telle scène, tel ou tel personnage épisodique dont la présence ne paraît pas indispensable ni même simplement utile [2].

Pourtant l'action est simple et le nombre des protagonistes se réduit

laissé peser sur lui Frau Henschel : s'il ne tenait pas sa promesse, Gustl ne tarderait pas à la rejoindre dans l'autre monde. Il n'a pas tenu sa promesse, Gustl est morte. Henschel est en proie à une terreur superstitieuse et il se précipite dans la mort. N'y a-t-il pas, là aussi, comme une forme particulièrement raffinée de « meurtre psychique » ? Et Henschel, vaincu dans cet étrange « combat des cerveaux », ne doit-il pas être considéré comme la victime d'une vengeance posthume ?

1. Cf. Jolivet, *op. cit.*, pp. 141-3.

2. Pourquoi Schlaf s'amuse-t-il, par exemple, à dessiner cette scène — joli tableau de genre, d'ailleurs — au cours de laquelle les enfants vont chercher des poires placées sur une étagère, et font maladroitement tomber quelques-uns des fruits sur les genoux de la grand'mère endormie ? (Début du 2e acte). La présence de Weidenhausen et de Patschke dans la pièce ne se justifient guère non plus.

à deux, comme dans un duel ou une expérience de suggestion. L'un des deux personnages tient le rôle du magnétiseur, tandis que l'autre figure le sujet. Nous nous retrouvons dans le cadre que Strindberg choisit habituellement pour ses drames, cependant Strindberg désigne d'habitude, pour servir de victime, un être non pas tout à fait consentant mais en tout cas faible et bien vite disposé à accepter toutes les suggestions, tandis que l'aspirant-bourreau appartient à la classe des hommes forts, ceux que Strindberg appelle les « grands ». L'originalité de Schlaf consiste dans le choix des deux adversaires dont les chances demeurent longtemps égales, ce qui rend la lutte passionnante et son issue jusqu'au bout incertaine.

L'enjeu du combat, c'est ici la possession d'un héritage. La mère de Franz Œlze, le maître-charpentier, a épousé en secondes noces le père de la femme qui tiendra le rôle de magnétiseur, Pauline. Usant de manœuvres suspectes, la mère de Maître Œlze a extorqué à son mari un testament par lequel celui-ci déshéritait ses enfants du premier lit. Puis le père est mort, sans que rien ait pu faire prévoir une fin si brusque. Certains indices permettent de supposer que Franz et sa mère ont provoqué la mort de cet homme. Pourtant aucune preuve n'a pu être apportée, aucun aveu n'est jamais sorti de la bouche des criminels supposés. Franz est en mauvais termes avec ses voisins, mais on le redoute dans le pays et personne n'a osé parler. Cependant Pauline n'a jamais perdu l'espoir d'établir que la mort de son père n'était pas due à des causes naturelles. Si elle parvient à ses fins, elle fera casser le testament inique, elle s'assurera une solide aisance qu'elle partagera avec ses enfants (elle ne songe guère à son mari, un ivrogne qui ne lui inspire aucune tendresse). Le crime est déjà ancien, peut-être même y a-t-il prescription, Maître Œlze n'est tourmenté par rien qui ressemble à la crainte ou au remords. Jusqu'ici il s'est toujours tu, il n'y a pas de raison pour qu'il ne continue pas à se taire. C'est un être dur, ironique, qui ne croit ni à Dieu ni à diable et que n'embarrassent guère les scrupules. Toutefois chez lui une volonté de fer commande à un corps délabré. Franz Œlze est phtisique depuis ses jeunes années et son mal a beaucoup empiré au moment où débute l'action. Pauline compte mettre à profit cette faiblesse croissante pour arracher à Franz un aveu.

Elle vient donc s'établir dans la maison de Maître Œlze, la maison de son père qu'elle considère toujours comme la sienne, bien que le propriétaire légal soit l'usurpateur Œlze [1], elle est fermement décidée à ne plus la quitter tant qu'elle n'aura pas contraint le charpentier à avouer. C'est là le but essentiel qu'elle se propose, auquel elle subordonne tout [2]

1. Cf. Johannes Schlaf, *Meister Œlze*, Drama in drei Aufzügen (Leipzig, 1892, in-12, 63 p.), p. 11.

2. Quand la voisine lui demande pourquoi elle ne quitte pas une maison où elle est si mal accueillie, elle se contente de répondre : « ich hawwe noch so meine Absicht. » *ibid.*, p. 26.

en vue duquel elle emploie tous les moyens, avec l'entêtement farouche d'une terrienne et la volonté passionnée d'une mère qui ne recule devant rien quand il s'agit de défendre le bien de ses enfants. Peut-être projette-t-elle aussi secrètement de causer la mort de son ennemi, elle souhaite, en tout cas, d'assister à son agonie [1]. On raconte à Pauline les rêves effrayants qui tourmentent chaque nuit la vieille mère de Franz, elle en tire immédiatement quelques renseignements qui lui serviront bientôt. Voici que s'ouvre la première phase de la guerre entre Œlze et Pauline : ce ne sont d'abord que des escarmouches, une prise de contact entre les forces psychiques ennemies. Pauline multiplie les allusions désobligeantes ou perfides, elle se conduit sans cesse comme si elle savait tout [2]. Mais Maître Œlze n'est pas un adversaire dont on puisse venir si facilement à bout. Quelquefois il se risque à contre-attaquer, ses ripostes sont d'ailleurs faibles : il rappelle par exemple à Pauline les vices dont est affligé son mari. Celle-ci hausse les épaules et ramène inlassablement la conversation sur le même sujet : son père est mort empoisonné par Franz et par la vieille femme qui somnole au fond de la pièce. Maître Œlze réussit toujours à se dégager, il ricane, il feint l'indifférence, il échappe à Pauline qui pourtant concentre sur lui toute la puissance de son rayonnement psychique. Elle le fixe au fond des yeux comme un magnétiseur, mais il ne bronche pas [3]. Elle s'efforce aussi de saper les forces morales de son ennemi en lui faisant constater sa propre misère physiologique, et même en l'exagérant au besoin [4]. Mais Pauline n'obtient aucun succès notable, si la fatigue psychique vient encore s'ajouter à l'affaiblissement causé par la maladie [5], la volonté de Maître Œlze reste intacte, Franz s'obstine à ricaner, il garde le silence, quand, inlassable, Pauline évoque sans cesse à nouveau le souvenir de l'ancien crime.

Le soir qui tombe, le vent qui souffle en tempête créant autour de la maison l'atmosphère favorable, Pauline entreprend de soumettre Œlze à une épreuve qu'elle espère décisive. Sans bien s'en rendre compte, elle institue une véritable expérience de suggestion. Son sujet est peut-être devenu plus docile, parce qu'il vient de boire quelques verres de vin à l'auberge, lui qui, d'habitude, s'abstient de toute liqueur forte.

Cette séance de suggestion [6] se déroule en trois temps. Il faut d'abord mettre le sujet dans une ambiance propice. C'est un sceptique, il nie

1. *Ibid.*, p. 24.
2. *Ibid.*, pp. 31-32.
3. Voir par exemple l'indication des jeux de scène : « sie fixieren sich », p. 32, « ihn ruhig fixierend », p. 36.
4. *Ibid.*, p. 38 : l'horrible conversation à propos de la maladie de Franz.
5. Cf. m. p. « Na nu — stille » (bekomm teinen starken langhaltenden Hustanfall) « von — dem Quatsch — nicht mehr... ».
6. Elle appelle d'ailleurs cette sorte de séance « ein richtiger Gespensterabend », *ibid.*, p. 65.

l'existence du surnaturel sous toutes ses formes. Mais un bon magnétiseur fait croire tout ce qu'il veut à son sujet : dans les *Créanciers*, Paul obligeait Adolf d'abord à abandonner la peinture pour la sculpture, puis il ruinait la foi d'Adolf en lui rendant sensible la vanité de la sculpture et il laissait sa malheureuse victime interdite et pantelante. De même Pauline use de ses dons psychiques pour arracher à Œlze son arme la plus puissante, ce scepticisme qui triomphe de toutes les inquiétudes et de tous les scrupules. Elle raconte plusieurs histoires effrayantes qu'elles n'a d'ailleurs pas choisies au hasard. Avec force détails, elle rappelle dans quelles circonstances un pressentiment est venu lui annoncer la mort de son père [1]. Puis elle narre l'aventure d'un riche propriétaire de Gera qui avait été tué et dépouillé par des voleurs, or sa femme avait, elle aussi, été avertie par un pressentiment analogue à celui qui a troublé Pauline : l'allusion est transparente. Franz Œlze interrompt tous ces récits par quelques remarques ironiques. Ses forces psychiques ne sont pas encore entamées.

Un incendie éclate dans le village. Pauline met à profit la circonstance pour ébranler par de nouveaux chocs les nerfs de Œlze. On se demande si le feu n'a pas été mis par une main criminelle et un certain Nordhausen est soupçonné de ce forfait. Pauline se déclare capable de dire s'il est ou non responsable du crime dont on l'accuse. Elle met en équilibre une Bible sur le goulot d'une bouteille, elle s'éloigne en prononçant d'étranges formules, puis elle nomme le coupable présumé et la Bible tombe, sans que Pauline se soit approchée de la bouteille et du livre. Cette fois encore Œlze ricane. Mais Pauline recommence, sans mot dire, son expérience. Tout le monde devine sans doute quel nom elle va prononcer et à quel crime elle pense. A nouveau la Bible tombe. Pauline elle-même contient mal son émotion. Rese, la femme de Œlze, pousse un cri d'effroi. Franz déclare tout net qu'il trouve ces manigances stupides. Mais, ainsi que le fait cruellement remarquer Pauline, il est devenu pâle comme la mort [2].

Rese souhaiterait que son mari aille se coucher. Mais Pauline ne veut pas laisser échapper si vite sa victime. Œlze se targue encore de rester sceptique, elle le met au défi de partir dans la nuit et d'aller jusqu'au coin de la cour où jadis lui est apparu, peu de temps après l'assassinat qu'elle ignorait encore, le spectre de son père. Rese, inquiète de voir son mari s'en aller dans la nuit et affronter la tempête, veut s'opposer à cette nouvelle fantaisie de Pauline. Celle-ci ne cède pourtant pas et Œlze est trop fier pour hésiter plus longtemps, il sort. Un grand cri se fait entendre, Œlze revient, brisé par une violente hémorragie. L'expé-

1. Maître Œlze raille encore : « Cette fois tu as trouvé le vrai sujet de conversation », proclame-t-il ironiquement, *ibid.*, p. 65 en bas.
2. *Ibid.*, p. 73.

rience de Pauline a-t-elle réussi ? Non, car Œlze n'a pas parlé. Mais si le « combat des cerveaux » n'est pas encore terminé, le « meurtre psychique » est, pour ainsi dire déjà accompli. Maître Œlze entre presque immédiatement en agonie.

Cette agonie se prolonge pendant tout le dernier acte, interminable et atroce, car le malheureux Franz se débat non seulement contre les forces de la mort, mais encore contre sa conscience qui, en cette heure dernière s'éveille — le remords par moments semble le saisir [1] — et contre l'âpre curiosité de Pauline qui veut profiter de sa faiblesse croissante pour lui arracher son secret. Elle a réussi à écarter Rese de son chevet et elle reste seule avec sa victime [2]. Elle use de toutes les ressources de son imagination pour provoquer un aveu : il s'inquiète de voir une forme blanche qui bouge, près de la fenêtre. Elle lui fait croire que c'est à nouveau le fantôme de son père qui lui rend visite [3]. Mais l'effroi de Franz n'est que de courte durée. Un peu plus tard, dans son délire, il parle du poison qui tache ses mains [4]. A plusieurs reprises, Pauline peut espérer qu'il va avouer. Le délire le saisit, il ne contrôle plus ses paroles : il reconnaît avoir rencontré dans la cour le fantôme du père, mais il n'a pas la force de répéter les paroles que le spectre a prononcées [5]. Un moment, alors que Pauline le conjure de réparer l'injustice qu'il a commise, il s'approche d'elle, comme pour lui faire une confidence. Mais Pauline ouvre de si grands yeux que le malade se reprend avant d'avoir rien dit [6]. Quand ses forces l'abandonnent, il risque de parler, dès qu'il recouvre un peu de lucidité, sa volonté reprend le dessus, il se rappelle que Pauline est son ennemie, il lui crie au visage : « C'est toi qui m'as brisé [7] ». Il craint d'en avoir trop dit. Il retrouve son ironie sur laquelle Pauline n'a aucune prise.

Jusqu'au bout Pauline lutte pour essayer de réduire cette volonté. Et le moribond, finalement, triomphe, puisqu'il meurt avec son secret. Aussi longtemps qu'il s'obstine à vivre et à garder le silence, Pauline

1. Il veut que Pauline ne quitte pas son chevet (p. 80). Par instants, il lui crie sa haine, il déclare que, s'il en avait la force, il lui donnerait bien un coup de couteau, mais dès qu'il la voit s'éloigner, il la rappelle (pp. 87 et 90-1). On sent qu'il voudrait lui dire quelque chose, lui proposer une réparation, mais la pensée de son fils le paralyse, ou bien son avidité ? Pourquoi s'obstine-t-il par ailleurs à vouloir que son fils devienne pasteur ? La présence d'un homme de Dieu dans sa famille l'aiderait peut-être à obtenir sa grâce devant Dieu ? Un moment même, il demande pardon à Dieu, mais il refuse de recevoir le pasteur (pp. 88 et s.). Pauline fait d'ailleurs appel à ses sentiments religieux (bas de la p. 87).

2. *Ibid.*, p. 79.

3. *Ibid.*, pp. 92 et s.

4. *Ibid.*, p. 87. — L'idée du poison l'obsède jusque dans ses derniers instants. Il refuse l'eau qu'on lui offre, par crainte d'être empoisonné p. 98.

5. *Ibid.*, p. 86.

6. *Ibid.*, p. 89.

7. « Du... hast... mich... kaputtgemacht ». (p. 87).

reste figée dans l'attitude d'une observatrice impitoyable, elle ne quitte pas des yeux le moribond. Quand il expire, elle laisse tomber la tête et cache son visage contre son bras étendu [1]. Pleure-t-elle ou bien tombe-t-elle à son tour épuisée par la longue lutte qu'elle vient de mener ?

Ce drame n'a pas obtenu sur les scènes allemandes le succès qu'il méritait, il a été joué très rarement et, à chaque représentation, il a soulevé un violent tumulte. Les critiques ne se sont pas mis d'accord non plus sur la valeur de l'œuvre. Les controverses dont *Maître Œlze* ont fait l'objet ne doivent pas nous surprendre, tout d'abord le réalisme de certaines scènes devait provoquer des réactions brutales chez les ennemis du laid et du trivial dans l'art : ici le « naturalisme conséquent » de Schlaf et Holz se manifeste avec une franchise et une violence indiscrètes. Mais ce qui donne à l'œuvre son caractère particulier et lui confère une valeur et une originalité presque uniques dans la littérature allemande de ce temps, cet effort pour représenter un conflit psychique, pour porter à la scène un « combat des cerveaux » n'a pas non plus été apprécié, ni même compris par l'ensemble de la critique allemande. Pourtant deux des meilleurs écrivains contemporains ont reconnu que *Maître Œlze* se distinguait nettement de la plupart des drames naturalistes. Selon Dehmel, par-delà l'agonie d'un phtisique que Schlaf décrit avec une répugnante minutie, l'esprit cherche et découvre «un combat psychique pour l'affirmation de soi-même» qui donne à la mort de cet homme une valeur positive et une signification presque sublime. Dehmel est surtout frappé par la grandeur de Œlze, il ne trouve aucun éloge pour la ténacité ou l'ingéniosité de Pauline. Il salue le triomphe du charpentier qui défend « une conception du monde qu'il s'est formée lui-même contre la douleur physique du moment et contre les tourments d'une conscience naturellement portée à l'angoisse morale. » [2]. Et aux yeux de Paul Ernst, *Maître Œlze* demeure l'œuvre la plus importante qu'ait produite en Allemagne l'école naturaliste [3].

Ainsi la grandeur de cette œuvre, unique dans l'histoire du naturalisme allemand, a été aperçue par quelques esprits courageux et clairvoyants. Schlaf attribuait à son *Maître Œlze* une signification métaphysique, il y voyait comme un témoignage religieux. *Maître Œlze* n'est pas, en effet, un drame naturaliste comme les autres. C'est la création d'un écrivain naturaliste qui tend à transcender le naturalisme. Nous sommes loin de la *Famille Selicke* ou encore d'*Avant le lever du soleil*, loin du darwinisme orthodoxe et du zolaïsme naïf. Un souffle nouveau est passé

1. Cf. le dernier jeu de scène, p. 98.

2. Cité par Soergel, *Dichtung und Dichter der Zeit*, 3e édition, non mod. 1916, p. 632.

3. Voir *ibid.*, m. p., la citation de Paul Ernst. Lui aussi admirait le personnage de Maître Œlze dont il loue l'extraordinaire grandeur, l'indomptable énergie et la misanthropie suprêmement méprisante.

par là : c'est l'inspiration de Strindberg qui aurait pu aider les Allemands à s'évader de leur formule naturaliste artificielle, étriquée et mesquine. Seul parmi ses compatriotes, Johannes Schlaf a su reconnaître le courant profond qui traversait le drame de Strindberg, il n'a pas emprunté ici ou là tel détail caractéristique ou tel personnage pittoresque, il a saisi le fil conducteur et il est allé de l'avant, par ses propres moyens. Schlaf n'est donc pas un imitateur plus ou moins adroit de Strindberg, c'est un disciple original et indépendant qui, à son tour, a su donner au monde un âpre et solide chef-d'œuvre.

Les pièces dites « naturalistes » de Strindberg se distinguent, nous semble-t-il, de la production allemande contemporaine par trois traits essentiels : Strindberg apporte quelques thèmes nouveaux, il fonde son théâtre sur une conception inédite du drame et plus particulièrement sur les notions de « combat des cerveaux » et de « meurtre psychique », enfin il construit des pièces de plus en plus brèves, ramassées, tendues, il écarte tout ce qui ne lui apparaît pas comme indispensable à l'action, un nouveau style dramatique naît avec lui.

Les naturalistes allemands avaient donc beaucoup à apprendre de lui. Comment ont-ils su profiter de tous ces enseignements qui leur étaient proposés ? Ils n'ont modifié en rien leur propre style dramatique. Cette exigence de sobriété, de simplicité, cet effort vers la tension, la concentration leur sont restés tout à fait étrangers. Ils n'ont pas renoncé au rêve absurde de rendre toute la réalité, d'enregistrer, ainsi que ferait une machine, l'accessoire en même temps que l'essentiel, de capter le verbe humain, avec ses hésitations, ses bégaiements, ses aberrations dialectales et toutes les imperfections dont s'embarrasse la langue parlée. Même les pièces allemandes les plus originales et les plus vigoureuses sont, à cette époque, encombrées de hors-d'œuvre, de scènes épisodiques, de personnages parasites qui retardent le mouvement et affaiblissent l'effet du drame. Cette première leçon donnée par Strindberg a donc été complètement perdue.

Les thèmes nouveaux que l'on rencontre dans les drames naturalistes de Strindberg ainsi que dans ses romans et ses nouvelles antérieures à *Inferno* ont, au contraire, vivement frappé l'imagination de plusieurs auteurs dramatiques allemands, et non des moindres. Ce que l'on a emprunté à Strindberg, ce ne sont d'ailleurs pas tant des idées, des thèses que des situations et des personnages. Les hommes et les femmes créés par lui sont si vivants que, sortis de son théâtre, ils continuent à jouir de leur existence propre. D'emblée ils ont été admis dans le répertoire du théâtre international, ou tout au moins germanique, l'émancipée et la femme-vampire, le mâle efféminé qui sert de victime à la femelle impitoyable, le créancier qui vient présenter sa traite morale et qui, plus heureux que le juif de Shakespeare, sait se faire payer. Ces personnages sont

si riches de substance et de vie que les auteurs allemands ont réussi à les faire entrer dans des constructions dramatiques tout à fait étrangères à l'esprit de Strindberg. Max Halbe adresse un solennel avertissement à ses compatriotes qui veulent quitter leur province natale, il invite ceux d'entre eux qui se sont déjà établis dans la grande ville à reprendre le chemin de leur petit village. Or dans la pièce qui doit illustrer cette thèse, il emprunte à Strindberg des personnages, des situations, des effets dramatiques. S'il en avait été averti, Strindberg se fût peut-être choqué de cette étrange désinvolture. Et il ne se serait sans doute pas réjoui davantage, s'il avait lu la *Mère* ou même la *Fuite de Gabriel Schilling* (malgré la tenue littéraire de cette dernière œuvre que l'on ne saurait placer sur le même plan que le mélodrame burlesque de Hermann Bahr) : en effet le thème de la femme-vampire subit dans ces deux pièces de telles déformations qu'on ne le reconnaît plus guère qu'à des signes extérieurs, il rend un son tout différent de celui qui nous est familier, il a été infléchi de telle sorte que l'idée qui se dégage des deux drames allemands relève d'une philosophie plus banale et plus fade et que, par moments, les deux auteurs allemands frisent l'immoralité. Ainsi on a pu faire à Strindberg des emprunts importants, mais, malgré tout, partiels et dénués de signification profonde : tel personnage est arraché à son cadre naturel, telle situation est copiée plus ou moins adroitement, puis ils sont replacés dans un ensemble qui ne doit rien à l'inspiration de Strindberg : on démarque tel ou tel drame de Strindberg, sans chercher à saisir le sens profond de toute son œuvre. A vrai dire, presque toutes ces pièces allemandes où l'on rencontre des figures naguère créées par Strindberg, où l'on salue au passage telle situation que l'on connaît pour avoir lu ou vu jouer les *Créanciers* ou les *Camarades*, ne doivent, quoi qu'il en puisse paraître, rien ou presque rien à la philosophie de Strindberg. Ces médiocres larcins ne tirent sans doute pas à conséquence, ils ne contribuent guère à modifier le cours de la littérature dramatique allemande prise dans son ensemble. On peut sans doute en conclure que le théâtre naturaliste de Strindberg a exercé sur la production dramatique allemande une influence étendue plutôt que profonde.

Un seul écrivain dramatique semble pourtant avoir compris comment le naturalisme allemand pouvait se renouveler s'il savait mettre à profit les indications fournies par Strindberg, c'est Johannes Schlaf don le *Maître Œlze* occupe une place très particulière dans la littérature de cette époque. Mais *Maître Œlze* n'a guère été apprécié en son temps et cet exemple aussi a été perdu pour les Allemands. Schlaf avait bien vu que le drame ne pouvait subsister, si rien ne venait remplacer le frisson sacré, l'angoisse religieuse et l'intervention inquiétante du destin. Tout en acceptant la conception moderne du déterminisme et sans se départir (tout au moins en apparence) de l'attitude rationaliste qui convient

au naturalisme traditionnel, Strindberg avait réussi à créer cette angoisse sacrée, à faire frémir le spectateur devant le combat des cerveaux, à rendre troublante l'évocation d'un meurtre psychique et de sa lente préparation. Peu à peu il abandonnait ce que Ola Hansson appelle « l'explication périphérique » [1], des phénomènes mentaux pour ne cerner que le centre même de notre vie psychique, il continuait à parler du « cerveau », mais il s'approchait sans cesse de la vie de l'âme, son naturalisme et son matérialisme s'amenuisaient de plus en plus, et, même sans la crise d'*Inferno*, il aurait été amené à s'affranchir du naturalisme [2], à l'intérieur duquel il avait fini par se sentir mal à l'aise et comme prisonnier.

Le naturalisme allemand « cet enfant de vieux » [3] n'était pas promis à une longue existence. Hauptmann, Holz, Halbe et les quelques comparses qui gravitaient autour d'eux eurent vite fait d'épuiser les maigres ressources que leur offraient l'imitation de Zola et d'Ibsen et l'illustration des théories biologiques de Darwin et de Heckel. Il fallait sortir de l'impasse : Strindberg eût été un excellent guide, il connaissait et suivait les derniers développements de la littérature française et les eût rendus accessibles aux Allemands demeurés en retard — on remarquera que, assez souvent, Strindberg a servi d'intermédiaire entre la littérature française et la littérature allemande, il a su apporter aux écrivains allemands des idées et les éléments d'une doctrine esthétique qu'il avait empruntés aux Français et que les Allemands jusqu'alors semblaient ignorer ou ne parvenaient pas à s'assimiler [4] — il présentait surtout la

1. L'expression a été forgée par Ola Hansson dans *le Matérialisme et la littérature* (édition allemande 1891, édition suédoise, à laquelle nous nous référons Stockholm, 1892). A ses yeux, le naturalisme, c'est avant tout l'école littéraire qui cherche une explication à tous les phénomènes et qui explique les phénomènes mentaux par l'action du milieu (elle explique le psychique par le non-psychique), elle veut que les phénomènes psychiques soient déterminés du dehors plutôt que par leurs lois propres (pp. 16-18). C'est pourquoi, selon lui, le naturalisme n'est qu'une excroissance littéraire du matérialisme.

2. Il ne pensait plus du tout comme un naturaliste pendant son premier séjour à Berlin, les témoignages de Frida Uhl et de Schleich sont concordants et ne laissent subsister aucun doute à ce sujet.

3. Ola Hansson *(op. cit.*, p. 26). Le naturalisme fait son apparition tardivement sur les scènes allemandes, à une époque où la littérature naturaliste est en train de passer de mode un peu partout en Europe. Ola Hansson le déclare nettement sans chercher à ménager l'amour-propre de ses lecteurs allemands et Hermann Bahr, dans ses chroniques *die Uberwindung des Naturalismus*, parues en cette même année 1891, essaie de découvrir des idoles un peu moins généralement admirées que Zola, Ibsen et Darwin dont les enseignements sont devenus banals et dont le prestige commence à décroître. Les nouveaux dieux s'appelleront Bourget, Huysmans, Strindberg, Garborg. Que l'on ne s'attache plus au rendu des choses « visibles », mais que l'on peigne « l'intérieur des âmes », expression empruntée à Stendhal. Le sentiment doit détrôner la sensation, ce qui donne sa marque à ce nouvel âge de la littérature, ce sont « les nerfs » ce que Strindberg appelle le cerveau *(op. cit.* passim, spécialement pp. 65-72).

4. M. Jolivet a mis en lumière les nombreuses sources d'inspiration que Strindberg rencontra dans notre littérature, comme aussi dans les œuvres de nos médecins et de nos psychologues ou dans les écrits théoriques de certains esthéticiens (p. e. Louis Desprez, auteur d'un ouvrage intitulé *L'évolution naturaliste*, voir aussi l'influence des Goncourt, de Maupassant, de Dumas fils, de Jules Vallès, etc.). Ainsi, c'est assez souvent une matière fournie indirectement par la France que Strindberg offrait au

formule de son art si personnel qui eût pu les aider à résoudre leurs problèmes particuliers et à dégager, par un effort original, leur propre tendance.

Strindberg aurait peut-être fait beaucoup s'il avait pu agir personnellement, fournir lui-même, au cours de conversations familières, le commentaire d'une œuvre qui reste souvent lettre morte pour un public ignorant et même pour une élite encore mal avertie. Malheureusement, il était arrivé trop tard [1] en Allemagne et, il n'avait fait que passer. L'amour, puis la crise d'*Inferno* l'avaient entraîné plus loin, beaucoup plus loin...

Hautpmann et ses émules durent chercher d'autres formules, une autre issue. Ce fut le clinquant de la *Cloche engloutie* et toute la fausse poésie du néo-romantisme dramatique. Pendant quelques années, les drames naturalistes de Strindberg sombrèrent presque complètement dans l'oubli. Et, comme le fait orgueilleusement remarquer Strindberg lui-même [2], on ne joua pas beaucoup de bonnes pièces en Allemagne pendant ces années-là. Le théâtre allemand connaîtra plus tard un véritable renouveau, au temps de l'expressionnisme. Mais cette fois, le message de Strindberg aura été un peu mieux compris et, en tout cas, beaucoup plus largement répandu.

Faculté des Lettres de Nancy.

Maurice GRAVIER.

public allemand (cf. JOLIVET, *op. cit.*, passim et surtout pp. 112 et s. 123 et ss., 138, 157). Peut-être, en passant par ce puissant cerveau nordique, cette matière a-t-elle subi une empreinte germanique. Quoi qu'il en soit, une telle constatation prouve combien sont fragiles les théories racistes appliquées à l'histoire littéraire : et, sur ce point Ola Hansson n'est point à l'abri de tout reproche, lui qui rejette le naturalisme comme impur, parce qu'il le soupçonne d'être gaulois ou welche, tandis que Strindberg, vainqueur du naturalisme matérialiste, a droit à tous les éloges, parce que, paraît-il, son inspiration est purement germanique (*op. cit.*, pp. 8, 50, etc.).

1. Si l'on classe chronologiquement les œuvres allemandes que nous avons étudiées et rangées par thèmes dans les précédents chapitres, on constate que certains signes permettaient d'espérer une influence plus profonde de Strindberg en Allemagne : avant l'arrivée de Strindberg dans ce pays : *Ames solitaires* (1890), *La Mère* (1891), *Maître Œlze* (1892). Strindberg arrive en Allemagne au moment où la crise du naturalisme est déjà virtuellement ouverte. Son influence sur *Elga* (1893) œuvre de transition, est pourtant encore très nette. La saison du naturalisme est passée, cependant le sain réalisme n'est pas mort et l'influence de Strindberg peut encore être discernée dans certaines manifestations de ce regain de moisson naturaliste, sans nul doute dans *Terre maternelle* (1897) et peut-être, dans le *Voiturier Henschel* (1898). Enfin la *Fuite de Gabriel Schilling* (1906) s'inspire à la fois des drames naturalistes de Strindberg et de ses créations postérieures à *Inferno*, en tout cas de la *Danse de mort*, drame d'allure naturaliste, mais dans lequel se fait déjà sentir l'action des « Puissances ».

2. Cf. les *Lettres ouvertes aux membres du Théâtre Intime*, Ed. Landquist, T. L., p. 11.

CHARLES SEALSFIELD :
DAS KAJÜTENBUCH [1]

Cette communication a pour objet l'ouvrage, d'abord anonyme, intitulé : Das Kajütenbuch, « Le Livre du Salon des Passagers », que l'auteur, plus tard, signera du nom de Charles Sealsfield. De ce livre je retiendrai la première partie, celle qui, à l'époque fut la plus célèbre déjà : « Die Prärie am Jacinto ». C'est, par endroit, un petit chef-d'œuvre, indépendant de la suite de l'ouvrage, et dont il forme, à lui seul, environ la moitié (198 pages sur 413 dans l'édition Reklam.)

Cette nouvelle, dont l'action se situe dans la vaste Prairie du Texas, sur les bords du Jacinto, est, avec les autres récits : « La Guerre » et « Le Capitaine », qui en forment la suite, bien plus travaillée par l'auteur, plus achevée aussi, que le reste du livre.

Pourquoi parler aujourd'hui de ce Kajütenbuch, paru il y a plus de cent ans, exactement en 1841 ? Non point pour marquer un centenaire, passé sous silence comme tant d'autres ! Mais bien surtout, parce que notre Maître Charles Andler, nous recommanda, jadis, de tirer de l'oubli, un jour, cet ouvrage, digne, disait-il, d'être connu, commenté, traduit ! Il avait lui-même, dans un cours sur la littérature germano-américaine, étudié l'œuvre de Sealsfield et mentionné le Kajütenbuch [2].

Tout d'abord, qui était donc cet écrivain, Charles Sealsfield ? Il a fait couler tant d'encre et soulevé quantité de polémiques !

Or la réponse à cette question est donnée dans les *Mélanges*, offerts, en 1934, à notre Maître Henri Lichtenberger, qui lui aussi s'est intéressé à Sealsfield. Il figure, dans cet ouvrage, une intéressante étude de M. Robert sur un virulent pamphlet de Sealsfield contre Metternich et l'Autriche des Habsbourg, *Austria as it is*, paru sans nom d'auteur, en 1828, à Londres et qui, bien entendu, fut interdit en Autriche, comme dans la Confédération Germanique tout entière.

1. Communication faite à la Société des Etudes Germaniques, le 15 mars 1947.

2. Je remercie Mademoiselle Geneviève Bianquis, Professeur à la Faculté des Lettres de Dijon, la fidèle gardienne des papiers de notre Maître, d'avoir bien voulu me communiquer des notes se rapportant à ce cours ; je n'y ai trouvé que quelques indications, mais combien précieuses, puisqu'elles dénotent l'intérêt porté par Andler à Sealsfield.

Le 26 mai 1864 mourait solitaire, près de Soleure, en Suisse, un vieillard de 71 ans. Son nom, Charles Sealsfield, semblait depuis de longues années complètement oublié des lecteurs de langue allemande. L'ouverture du testament de ce reclus fit sensation en renouant un fil, que l'on croyait depuis longtemps rompu ! Et l'on se remémora de vieilles histoires : Sealsfield, en effet, instituait comme légataire une famille Postl de Moravie. Et les plumes et les langues d'aller leur train ! Sealsfield serait donc un fils de ces Postl, qui avaient eu six garçons et trois filles ? Dès lors on trouva l'origine du pseudonyme choisi par l'écrivain : il avait visiblement traduit le nom d'une petite propriété plantée de vignes et appartenant à son père ; Siegelfeld aurait ainsi donné « Sealsfield ».

On se souvint du père, Anton Postl, juge communal à Poppitz, petit village aux environs de Znaïm, en Moravie. L'aîné des enfants, qui nous occupe ici, Karl, devait disparaître dans des conditions mystérieuses, à l'âge de 30 ans. Il naquit, dans ce petit village, le 3 mars 1793. Sa mère, Juliane Rabl, s'accusa, jusqu'à sa mort, d'avoir causé la décision désespérée de son fils aîné ; elle l'aurait contraint à devenir prêtre, alors qu'il n'aurait pas eu la vocation ; là serait tout le drame !

Karl Postl passa pour un élève assez quelconque au Lycée des Jésuites de Znaïm. L'événement marquant pour lui semble avoir été les vacances forcées de deux mois, dues à la guerre et surtout l'entrée de Napoléon dans cette ville, à la tête de ses troupes, le 17 novembre 1805. Empreinte ineffaçable dans l'esprit de cet enfant de douze ans, et qui, peut-être expliquerait, en partie, les relations suivies qu'aura Sealsfield, plus tard, avec la famille de Napoléon exilée en Amérique et en Suisse.

En 1808, à Prague, Postl étudia la théologie et la philosophie chez les Chevaliers de la Croix Rouge *(Kreuzherren mit dem roten Kreuz)*. Ordonné prêtre, il devint ensuite secrétaire de cet Ordre de Chevaliers.

Il avait obéi à sa mère, mais sans éprouver une vocation solide. A Prague Postl fréquentait les milieux aristocratiques, y était bien vu, participait à des représentations d'amateurs, à des sauteries. S'est-il, dans ces salons, acquis les hautes protections qui lui permirent de réaliser, plus tard, ses projets de fuite ? En avril 1823 il obtint un congé pour aller se soigner à Karlsbad. En réalité on lui avait fait espérer une situation à la Cour, à Vienne ! Déçu et trop orgueilleux pour revenir à son couvent en fils repentant, il quitta l'Europe, à l'automne 1823, grâce aux moyens financiers que lui aurait fournis un banquier de Prague. Postl traversa la Suisse, la France et s'embarqua pour la Nouvelle-Orléans. L'on n'entendra plus parler de lui.

Par contre, des ouvrages littéraires vont surgir, coup sur coup ; tantôt anonymes, tel le fameux pamphlet en anglais, et aussi des livres de langue allemande, jusqu'en 1845, où les éditeurs se voyant trop aisément dépouillés, obligèrent Sealsfield à reconnaître officiellement la paternité des ouvrages sortis de sa plume !

Il ne conserva pas un premier pseudonyme « Sidons », dont il avait, en 1826, signé une lettre envoyée de Francfort à son éditeur Cotta.

Je n'ai pas le dessein de passer en revue ici la série des œuvres

complètes de Sealsfield. L'objet de cette courte étude étant l'essentiel du *Kajütenbuch*, qui appartient à un genre précis, à une formule alors toute nouvelle dans la littérature allemande de l'époque, il me faut mentionner cependant le premier ouvrage de cette lignée : *Tokeah or the white rose.* Ce livre, publié en anglais à Londres en 1828, ne parut en allemand qu'en 1833 sous le titre tendancieux : *Der Legitime und der Republikaner.* Ce qu'il faut souligner ici, ce n'est pas tant l'idéologie généreuse de ce roman, où la pitié, la révolte qu'éprouve Sealsfield se rapportent aux Indiens du Mexique en voie de disparition ; mais surtout ce qui est nouveau dans ce livre, le sublime, le pittoresque sauvage, parfois grandiose, du récit. Notant les moindres détails suggestifs du paysage, Sealsfield a su ouvrir les yeux de ses lecteurs sur ces régions. L'auteur a trouvé dans ces pays neufs, dans une nature tropicale et luxuriante, une veine d'inspiration inépuisable, grâce à son observation directe et minutieuse des hommes et des choses. Dans ce cadre il fera tout naturellement surgir, de leur sol même, des individualités puissantes, aux sentiments débordants de haine, d'ambition ou de fanatisme, tant religieux que politique ! Sealsfield était, en effet, devenu planteur en Pennsylvanie, dès 1825. Puis ayant perdu sa fortune, il fit ensuite bien des voyages en Europe pour devenir correspondant de journaux de Londres et de Paris, avant d'aller terminer son existence en Suisse près de Soleure, dans cette ferme, qu'il avait nommée simplement : « Sous les sapins ».

Malgré la nouveauté du cadre et de la nature dans son roman exotique, Sealsfield est hanté, dans le *Kajütenbuch*, comme dans la majorité de ses ouvrages, par la grande idée, qui l'a toujours préoccupé depuis son arrivée dans le Nouveau-Monde : « Comment naissent les Etats » ? En effet, les trois premières nouvelles de ce livre relatent la lutte du Texas contre le Mexique, qui l'avait annexé ; puis la libération du Texas, parvenu à conquérir son indépendance, grâce à une poignée d'hommes vraiment courageux et résolus. Or, le thème essentiel qui accompagne surtout la longue, première nouvelle c'est la Nature grandiose, la Prairie. Car ici, bien plus qu'un simple décor, cette Prairie elle-même est devenue le Personnage qui conditionne l'essentiel de l'action.

L'auteur emploie un procédé littéraire bien connu : un premier récit sert de cadre aux diverses nouvelles ; c'est une *Rahmenerzählung;* cela explique le titre plus général du livre, *Das Kajütenbuch.* Au début nous nous trouvons dans le salon d'un bateau, sur le Mississipi. Un certain nombre de hauts personnages américains, des officiers pour la plupart, s'y trouvent réunis au cours d'un voyage. Ils écoutent, et parfois interrompent de leurs exclamations, le récit que leur fait un jeune colonel du Texas, Edward Nathaniel Morse, qui prit part à la guerre contre le Mexique. Grâce aux faits qu'il rapporte, celui-ci démontre que, dans la lutte pour la libération d'un Etat, il faut avant tout, faire appel à des hommes décidés, dussent-ils parfois appartenir aux pires catégories sociales. Un juge, un alcade, en fait au jeune Morse une démonstration assez particulière. Il a naguère employé, entre autres, pour libérer le Texas du joug mexicain, un nommé Bob. Ce dernier avait déjà six assassinats sur la conscience. Or, après son dernier meurtre, harcelé par

le remords, il vient de lui-même réclamer le châtiment qu'il mérite. Il supplie l'alcade de le faire pendre à l'arbre même sous lequel il a enfoui sa dernière victime. Jugé par un jury fort pittoresque, Bob obtient sa condamnation malgré l'intervention du jeune Morse, à qui Bob récemment avait sauvé la vie. Suit une séance spectaculaire : l'assassin est pendu, pour être dépendu peu après en cachette, par l'alcade en personne. Cet homme, ce patriote, estime que la vie de Bob est utile pour la lutte décisive qui va s'engager.

La nouvelle suivante « La guerre » nous montrera en effet ce même Bob mourant en héros de la Libération, pendant la guerre contre le Mexique. Car ce *Kajütenbuch*, nous apprend la première Préface, celle de 1841, évoque pour nous le moment où fut fondé, sur le territoire mexicain, un nouvel Etat américain, le moment où Sealsfield voit, dit-il, « la race germanique, une fois de plus, se frayer une voie au dépens de la race latine, si mêlée ! »

L'auteur, au début de son livre, montre la toute-puissance au Mexique, de la Papauté et de la Curie Romaine, qui s'opposent à l'attribution de terres au Texas à tout immigrant non-catholique ; c'est précisément le cas du jeune Morse et de ses compagnons. Ces immigrants, affirme Morse, avaient été laissés dans l'ignorance de cette clause importante : pour s'emparer de leur argent, la Compagnie Foncière de New-York la leur avait cachée. Ils s'étaient donc embarqués et voici qu'ils abordent après une pénible traversée :

« Les côtes de Galvestonebay, où débouche le Rio de Brazos, n'offrent pas l'affreux aspect de celles de la Louisiane, car on ne les voit même pas... On n'aperçoit ni embouchure, ni terre ! Une île, tel un immense lézard aplati, cache la côte... Imaginez une plaine à perte de vue, s'étalant à plus de cent milles de distance. Couverte des herbes les plus fines et les plus délicates, elles n'offraient à l'œil ni éminence, ni dépression. Le plus faible souffle de la brise marine éventait ces herbes, qui se déroulaient, telle une verte houle que rien ne venait rompre : ni arbre ni maison, ni ferme !... Cependant derrière nous se dressait un blockhaus ; c'était à la fois la direction générale des Douanes et la résidence du Directeur des Douanes, celle de l'Intendant civil et militaire, et aussi la demeure du Commandant de la garnison. En même temps c'était la caserne de la garnison mexicaine, où habitait aussi le capitaine, leur chef. Puis c'était encore l'auberge, où se débitaient vin et rhum. L'aigle mexicain flottait protecteur au-dessus d'une enseigne portant : « Brandy, Whisky » et : « Ici on loge à pied et à cheval » !... Quant à la garnison, c'était une compagnie de douze petits nains aux jambes en fuseaux. A moi seul j'aurais pu tous les chasser à coups de cravache. Aucun d'eux n'était plus grand que nos gamins de douze ou quatorze ans et de loin pas aussi vigoureux. Tous, par contre, portaient d'affreuses barbes, taillées de toutes les manières : c'étaient des favoris, des royales, des moustaches à la Henri IV. Ils étaient aussi horriblement ridés. Accroupis autour d'une vieille planche, ils jouaient aux cartes avec tant d'ardeur, qu'ils prirent à peine le temps de nous examiner... Je n'ai de ma vie vu plus misérables soldats que ces nains desséchés ; ils ressemblaient bien davantage à des gnomes, à des lutins, transportés en ces lieux par quelque vieux magicien » !

Puis c'est une description de l'île, qui fait contraste :

« La nature grandiose autour de nous avait l'aspect d'un véritable temple : tout y était calme, solennel, majestueux ; les bois et les campagnes,

les prés et les herbes, si purs, si frais, qu'ils paraissaient, à l'instant même, sortis des mains du Créateur ! Nulle trace d'une main humaine sacrilège ; rien que le pur univers de Dieu, sans tache ! »

Et maintenant voici la ville :

« Brazorio, à environ trente milles en amont de l'estuaire du Rio Brazo, dans la baie était, à l'époque de notre arrivée, en 1832, une ville importante, pour le Texas, s'entend. Elle renfermait plus de trente maisons : trois d'entre elles étaient bâties en brique, trois autres avec des pans de maçonnerie, le reste c'étaient des blockhaus !... Un inconvénient, au printemps, à l'époque des grandes marées, la ville était complètement submergée. Les habitants cependant en prenaient aisément leur parti, grâce à l'inépuisable fécondité de leur sol ! »...

Or, malgré des titres de propriété, en réalité sans valeur, ces hardis pionniers américains décident de rester *quand même !* [1] afin de procurer à l'oncle Sam, disent-ils, quelques nouveaux membres dans sa famille, qui n'en comptait alors que vingt-quatre au lieu de vingt-six, peu après !

Il me faut négliger ici tous les détails pittoresques de la chasse au lasso des mustangs, de ces montures indispensables aux nouveaux arrivants, pour reproduire la première vision qu'eut Sealsfield de la Prairie :

« Au premier plan ondulait la Prairie infinie avec ses herbes et ses fleurs mouvantes jusqu'à un horizon sans fin ! A l'arrière-plan, altière et majestueuse se dressait une de ces forêts vierges du Texas, enlacée de toutes parts de vigne, grimpant à plus de cent pieds le long des arbres. Les rejets et surgeons couvraient le bouquet d'arbres tout entier. Or de tels bouquets d'arbres sont précisément l'un des traits les plus charmants dans ces paysages du Texas : ils sont variés à l'infini, grâce à la forme et à la splendeur de ces essences d'arbres. On peut séjourner des années dans ce pays et toujours leur trouver de nouvelles beautés !

Certains de ces bouquets sont circulaires, d'autres en parallélogrammes, en hexagones, en octogones, d'autres encore se déroulent comme des serpents ! L'art des jardins, le plus raffiné, désespérerait d'atteindre ces formes charmantes et si variées ! Le matin et le soir elles s'ourlent de légers voiles de brume ; et quand les premiers ou les derniers rayons du soleil frémissent à travers le feuillage, c'est un spectacle qui transporterait d'admiration l'âme la moins poétique. »

A présent le jeune homme est accueilli avec cordialité chez un colon M. Neal. Malgré les sages conseils que lui donne celui-ci, Morse se jette à cheval dans la Prairie, à la poursuite de son mustang, qui vient de s'échapper. Il s'égare et la vaste Prairie se referme sur lui, l'enveloppant, devenant elle-même un personnage de premier plan. Ce passage est devenu, avec raison, le plus célèbre de toute l'œuvre de Sealsfield :

« C'était vers la fin de mars. La journée était fraîche et claire comme une de nos journées de mai au Maryland. A présent un soleil d'or illuminait le ciel, mais la matinée avait été grise et brumeuse. Une fatalité nous avait fait arriver à la plantation, le jour précédent, en fin d'après-midi seulement. On s'était mis à table aussitôt ; puis nous avions passé à bavarder la soirée et la nuit. Je n'avais donc pas pu m'orienter sur l'emplacement exact de la maison »...

1. En français dans le texte.

Le voici égaré :

« Cependant je gardais confiance encore ; je ne pouvais guère me trouver qu'à dix ou quinze milles de la propriété de M. Neal ! Mais bientôt je fus en proie à l'inquiétude, car je venais encore de chevaucher toute une heure sans apercevoir la moindre trace d'un troupeau, ni d'une plantation !... Je m'arrêtai, prêtant l'oreille ; nul bruit, un profond silence à l'entour. Les oiseaux eux-mêmes se taisaient dans le bouquet d'arbres. La nature entière faisait la sieste et ce silence me serrait le cœur. A perte de vue, la houle d'un océan de plantes ondulant et palpitant... çà et là des bouquets d'arbres mais nulle trace d'une existence humaine... Enfin je crus avoir fait une découverte : ce bouquet voisin n'était-ce pas le même, que j'avais tant admiré le matin, alors que nous quittions la maison? Il se déroulait là tel un serpent s'apprêtant à bondir ! Or l'ayant remarqué à droite de la demeure, à environ six ou sept milles de la plantation, je ne pouvais donc pas me tromper en me dirigeant à présent vers la gauche ! Hardiment je me mis à trotter dans ce sens, une heure, puis deux, et ainsi plusieurs heures de suite, sans m'arrêter. Mais j'eus beau prêter l'oreille, je ne perçus rien, ni cri, ni coup de fusil, mais j'aperçus quelque chose qui me déplut fort. Quand le matin, nous nous étions mis en route, les herbes étaient nombreuses, les fleurs rares. Or, la Prairie que je parcourais à présent ressemblait à un jardin tout rempli de fleurs avec très peu de verdure ! C'était le tapis fleuri le plus bigarré, que j'aie jamais vu, rouge, jaune, violet, bleu ! Des milliers des plus splendides roses de la Prairie, des tubéreuses, des dahlias, des asters ! Nul jardin botanique au monde n'en saurait produire d'aussi belles, d'aussi luxuriantes espèces ! C'est à grand peine que mon mustang parvenait à se frayer un chemin dans cette profusion de fleurs ! Un moment je restai immobile, contemplant, surpris, cette extraordinaire splendeur produisant dans le lointain l'effet d'arcs-en-ciel superposés et ondulant au-dessus de la Prairie. Ce spectacle cependant ne me causait nulle joie, mais plutôt un sentiment mêlé de tourment et d'angoisse !... »

Puis voici l'adolescent, égaré en ces lieux, devenu le jouet d'un mirage :

« Une forme brillante, colossale venait à ma rencontre ; c'était une masse énorme, compacte ; une colline, un mont, du plus brillant, du plus pur argent !... Justement le soleil venait d'apparaître derrière un nuage ; alors ses rayons obliques jetèrent un vif éclat sur cet extraordinaire phénomène. Je m'arrêtai net, muet de surprise, fixant ce spectacle longtemps, sans me lasser !...

En été ou en automne, il serait moins dangereux de s'égarer de la sorte, puisque les arbres fournissent alors en abondance les fruits les plus délicieux et l'on ne risquerait pas de mourir de faim. Mais à ce moment-là le printemps venait à peine de naître. Je rencontrai bien partout des vignes, des pêchers et des pruniers ; on m'en avait vanté les fruits ! Plus tard, en effet, je devais les trouver exquis ! Mais alors la floraison s'achevait à peine. Je vis aussi filer du gibier devant moi ; hélas, je n'avais pas de fusil. J'allais donc mourir de faim dans cette contrée, la plus riche du monde ! J'étais égaré dans un pays cinq fois plus grand que la ville de New-York !...

Cependant la vue du coucher de soleil, au nord-ouest, derrière les bouquets d'arbres voilés de brume, me procura un merveilleux apaisement ! Quelque étrange que cela puisse paraître. Habitué dès mon enfance à une vie ordonnée, rangée, c'était pour moi une règle absolue de passer la nuit dans une habitation ou au moins sous un toit. Or cette habitude était si invétérée, qu'il me semblait inimaginable de devoir rester toute une nuit sans abri ! Cela tournait à l'idée fixe, l'abri, sûrement, devait être tout proche ! Et involontairement j'éperonnai mon mustang avec la certitude de voir apparaître, dans le crépuscule, la demeure de M. Neal, d'en voir

briller les lumières, d'entendre les aboiements des chiens, les mugissements du bétail, les rires des enfants ! Et soudain je crus vraiment la demeure devant moi, mon imagination me montrait les lumières dans le « parlour ». J'accélérai mon allure en approchant. Ce que j'avais pris pour la maison n'était qu'un bouquet d'arbres, et dans ce qui m'avait semblé être des lumières, je reconnus des « lampyres » ; ils brillaient à ma rencontre, telles de grosses boules, dans cette triste nuit ! A présent chaque bouquet d'arbres s'éclairait. De tous côtés une foule de petites flammes s'allumaient, perçaient les ténèbres qui envahissaient la Prairie. Bientôt elles furent si lumineuses, qu'il me semblait errer sur un véritable feu de Bengale !... Quelle chevauchée par cette chaude nuit de mars, au milieu de cette Prairie déserte à perte de vue ! Au-dessus de moi le firmament d'un bleu sombre, presque noir, où scintillaient des légions d'étoiles resplendissantes ; à mes pieds, un océan de lumière magique qu'irradiaient des millions de petits lampyres ! Quel univers nouveau pour moi ! Quel univers enchanté ! Je distinguais nettement chaque herbe, chaque fleur, chaque arbre, mais ceux-ci m'apparaissaient dans un éclairage magique, surnaturel... Tout parut se mettre en mouvement, s'organiser, comme pour une ronde ! Et l'univers tout entier des fleurs et des plantes se mit à danser soudain autour de moi ! Mais voici que me parvint un son prolongé, strident, sortant de cet océan de feu ! Fort troublé, j'arrêtai ma monture, portant mes regards autour de moi. Plus rien ! Je me remis en marche... Le même son à nouveau retentit ; c'était comme une plainte ; je m'arrêtai net, pour repartir encore, lorsque les cris plaintifs recommencèrent pour la troisième fois ! Ils provenaient d'un bouquet d'arbres ; c'était le Nocturne, chanté par une *whip-poor-will* (sorte d'engoulevent de Virginie)... Comme pour la troisième fois, elle lançait dans la nuit flamboyante son mélancolique *whip-poor-will*, voici que lui répondit une pétulante *katydit !*

Quels cris d'allégresse je poussai alors, car c'étaient les chanteurs nocturnes de mon cher Maryland que j'entendais là ! Et alors, je vis nettement devant moi ma chère maison paternelle, les cases des nègres, la plantation natale. J'entendais jusqu'au murmure du creek, qui passait en clapotant devant ces cases. J'éperonnai mon mustang, tant était forte cette illusion ! J'étais persuadé d'avoir devant moi la maison de mon père, car le bouquet d'arbres, d'où provenait le chant nocturne, avait sous son éclairage fantastique, beaucoup d'analogie avec la rangée d'arbres qui bordait ma demeure paternelle ! L'illusion fut si forte, qu'ayant chevauché pendant une demi-heure, je mis pied à terre pour appeler Charon-Tommy ; c'était le passeur. Le creek qui coulait dans notre plantation ne pouvait, en effet, être franchi à pied, que durant quelques mois d'été ; et c'était moi qui avais baptisé Charon-Tommy de ce nom classique ! J'eus beau appeler une fois, deux, trois fois, une quatrième, nul ne répondit à ma voix ! Enfin après tant de vains appels... je me réveillai ! Quel doux rêve, mais hélas ! quel douloureux réveil ! Je croyais sentir mon cerveau pivoter sur mes épaules ! or ce n'était ni la lassitude, ni la faim qui me causaient cette faiblesse, mais l'angoisse, la peur, les visions étranges ! Celles-ci me donnaient le vertige et le délire qui me faisaient vagabonder tel un somnambule !

Alors je me souvins de ce que j'avais vu faire à d'autres, durant les quatre semaines que je venais de passer dans ce pays : avec mon couteau de poche, que j'eus la chance de trouver sur moi, je creusai le sol noir de la Prairie, plaçant dans l'excavation le bout du lasso et tassant la terre pardessus. »

Au réveil, plein de ferveur et d'espoir, le jeune homme s'est mis à prier ; il découvre dans cette nature grandiose comme une révélation de la divinité :

« Dieu était si proche de moi dans cet univers de prés, de bouquets d'arbres, de fleurs ! Jamais auparavant il ne m'était apparu si grand ; je le voyais avec une telle netteté ! Je croyais saisir sa voix, qui résonnait à

mes oreilles ! Sa splendeur me pénétrait, emplissant mon âme d'une douce ivresse tenant de l'extase !...

Continuant sa chevauchée, Morse contemple l'étrange spectacle que lui offre une plante de la Prairie, la « mimosée » :

« Cette plante, pleine de charme, est d'une délicatesse de sensitive ; ...avant même que les sabots ou les jambes de mon mustang l'aient seulement effleurée, craintive elle se rétractait ; mais quand je fus à cinq pas de distance, je la vis se redresser palpitante, me jetant comme un regard rempli de peur, de confusion, de reproches, pour ensuite tressaillir à nouveau et se replier, comme prise de frayeur ! »

Mais ce fut bientôt la torture de la faim et de la soif :

« Mes entrailles me brûlaient comme charbons ardents ; des tiraillements, comme des scorpions me rongeaient ! Mon palais, ma langue se desséchaient, mes poumons se ratatinaient ; mes mains, mes pieds ne semblaient plus m'appartenir, mais être devenus des instruments de torture, étrangers à mon corps et qu'on lui aurait appliqués !... »

Ayant erré ainsi pendant une centaine d'heures, il s'aperçoit, plein d'épouvante, qu'il n'a fait que tourner en rond. Au bout de quatre jours enfin, une soudaine inspiration lui fait lâcher la bride de son cheval. Celui-ci, torturé par la soif comme son maître, poussé par l'instinct, court au Jacinto, s'y précipite, y entraînant son cavalier. Or ce dernier, sur le point de se noyer, devra la vie à un bien étrange personnage :

« Jamais je n'avais rencontré plus hideux visage ! Ses traits étaient les plus farouches, que j'eusse jamais vus ! Il roulait des yeux injectés de sang, pareils à des boules de feu. Dans toute son attitude se lisait une violente lutte intérieure. Il ne restait pas immobile trois secondes, filant en avant, puis en arrière ou de côté. Il me paraissait en proie à une inquiétude perpétuelle !... »

Le récit nous apprend que cet homme à demi fou est un assassin ! Il vient de tuer, pour le voler, un voyageur ; il l'a enterré, près de là, sous un grand chêne vénérable, connu dans la région sous le nom du « Patriarche », à cause de sa draperie de lichens, retombant de tous côtés, telles des barbes argentées. Ce Bob, assassin ramené sans cesse sur le lieu de son crime, hésite un instant : va-t-il supprimer ce gamin de vingt-deux ans, à demi-mort déjà ? Non, il se laissera apitoyer et va le mener dans un lieu fort inquiétant :

« Un homme affreux dans un misérable blockhaus ; une double cabane avec au milieu une espèce d'aire ; d'un côté c'était la cuisine, de l'autre la chambre. Celle-ci n'avait pas de fenêtres, mais des orifices bouchés avec du papier huilé. Le sol était foulé par les pas ; de l'herbe, haute d'un pied, poussait au bord. Dans un angle le lit, dans l'autre une sorte de comptoir. Et entre ces deux angles, tel un tigre prêt à bondir, s'avançait en tapinois l'aubergiste Johnny ; des cheveux rouges, de rouges yeux porcins, une bouche affreuse, effrayante, fendue d'une oreille à l'autre, un regard cynique dirigé vers le sol et qui, venimeux vous guettait. Son pas rampant rappelait le félin !... »

Sous l'effet de la boisson, Bob tient des propos révélant quel mauvais génie fut pour lui ce Johnny, tout dernièrement encore lors de cet assas-

sinat !... Poussé par le remords Bob entraîne le jeune Morse chez le juge, l'alcade, pour avouer son dernier crime et en recevoir le châtiment. Or l'alcade est aussi un personnage principal (comme la Prairie et le Patriarche) dans ce récit de Sealsfield. Le portrait que trace ici l'auteur évoquerait assez une gravure sur bois. Il campe devant nous un de ces juges américains, bien typiques de leur époque. C'est une gigantesque personnalité, jaillie en quelque sorte du sol natal :

« Au premier regard on s'apercevait, qu'il était originaire de l'Ouest de la Virginie ou du Tenessee. Ce n'est que là-bas que se développent de telles statures de géants antédiluviens ! Bien qu'assis, l'alcade dominait encore de toute sa taille le grand nègre posant sur la table assiettes et couverts. Ajoutez à cela la corpulence d'un véritable Hercule de la Virginie occidentale, au thorax énorme, aux robustes épaules ; son visage présentait de gros traits et des yeux gris perçants. Seul un être de cette sorte pouvait imposer par toute sa personne à de grossiers squatters... »

Or, malgré son physique robuste, ses manières trahissaient beaucoup de tact et le sentiment de sa propre valeur ; il était visible, qu'il avait pleinement conscience de représenter ici un « alcade » ! Et le langage tenu par cet homme correspond absolument à son physique. Il prononce des jugements absolus, passionnés, sur les événements historiques et sur les peuples ; il simplifie, réduit les faits en formules souvent imagées. Pour la libération de son pays, le Texas, cet homme-là va déclencher la révolte et la guerre contre le Mexique. Il lui faudra donc l'appui de tous les hommes résolus, appartenant à toutes les catégories sociales, même aux pires ; il s'exprime ainsi :

« Dans ce Texas, il nous faut moins actuellement des gens calmes et rangés, que des têtes chaudes, de ces têtes ayant la corde au cou et le courage chevillé au corps ! Voyez, par exemple, si les Normands conquérants avaient été d'honnêtes gens, bien calmes, eussent-ils successivement conquis la Normandie, l'Angleterre, la Sicile ?... Respectables et paisibles, ils seraient restés bien sagement chez eux en Norvège, avec leurs troupeaux de rennes, se nourrissant de leur pain fait d'écorce d'arbres... Tout au contraire c'étaient des gars désespérés, qui étouffaient entre leurs icebergs ; c'étaient des pirates aux poings et à la charpente solides, mais à la bourse plate !... »

L'alcade, en parlant ainsi, révèle une arrière-pensée : il est persuadé que l'assassin Bob peut se racheter en servant son pays, en se sacrifiant pour lui. Mais ce mauvais garçon, lui aussi un personnage typique dans ces régions du Nouveau-Monde, aux environs de 1835, exige d' « être pendu » ! Le jury, réuni par l'alcade, va donc lui donner satisfaction. On le mène vers l'arbre vénérable sous lequel repose sa dernière victime ; (il en a six autres sur la conscience). Voici le « Patriarche » :

« Certes c'était bien un patriarche, un vrai patriarche du monde végétal... Il me semblait ouïr les esprits d'un monde invisible, entendre leur léger murmure bruire dans cette forme gigantesque, qui n'avait absolument rien d'un arbre ! C'était un prodigieux amas de végétation ; son diamètre atteignait plusieurs centaines de pieds ; il s'élevait à environ cent trente pieds de hauteur. On n'en distinguait ni le tronc, ni les branches et les rameaux, pas même les feuilles ; ce n'était que des millions d'écailles

d'un blanc verdâtre avec d'innombrables barbes argentées, plus courtes dans le haut, plus longues dans le bas. Elles brillaient à notre rencontre, adoptant des formes si étranges et fantastiques, que vous les eussiez prises, au premier abord, pour des centaines, des milliers de têtes de patriarches, vous contemplant de leurs niches ! Et les barbes du bas, qui étaient beaucoup plus longues, atteignaient environ quarante pieds jusqu'au sol. C'était le « lichen d'Espagne » bien connu. Mais ici, au lieu d'un gris sale, il était gris d'argent, enveloppant si complètement le tronc, que plusieurs hommes durent mettre pied à terre pour écarter de force ces barbes de lichen, afin de nous livrer passage. Quand nous fûmes enfin sous ce dôme, il nous fallut un certain temps avant d'apercevoir l'intérieur, tant nous étions éblouis en parvenant dans cette pénombre. Les rayons du soleil, brisés par les lichens d'argent, les écailles, les feuilles et les barbes, y pénétraient verts, rouges, jaunes et bleus, comme à travers les vitraux colorés d'une cathédrale, répandant une douce pénombre comme dans une église !... »

Sur ses instances Bob va donc être pendu à l'une des grosses branches ; or, à peine est-il suspendu, le cou passé dans son lasso, qu'il fait un signe, il a encore une révélation à faire. On le détache de l'arbre et il apprend alors à l'alcade la fuite de Johnny, son complice. Par crainte du lynchage, Johnny a fui à San Antonio pour trahir la cause du Texas auprès des Mexicains... Voici Bob pendu à nouveau ; mais le juge presse, d'étrange manière, les hommes à se jeter à la poursuite du fuyard. Le lecteur devine aisément, que l'alcade va dépendre Bob devenu inconscient ; il l'obligera ensuite à servir le pays... En effet le récit : « La Guerre », faisant suite à : « La Prairie », montre Bob quatre ans plus tard ; il s'est réhabilité et meurt en héros de la libération du Texas ! D'ailleurs le jeune Morse, repassant à quelque temps de là près du Patriarche, retrouve avec stupeur un pendu, qui n'est point Bob, mais Johnny ! Morse, lui-même, enrôlé par l'alcade, deviendra un vaillant officier du Texas, et précisément le colonel du « Salon des Passagers », qui relate ce récit...

L'art du dialogue, dans ce « Salon », comme dans le reste de la nouvelle est remarquable. Il faudrait de trop longues citations pour rapporter toutes les conversations mouvementées, parfois dramatiques, qui jaillissent sous la plume de Sealsfield. Sa fougue, sa vigueur entraînent maintes imperfections, redites, négligences et surtout l'abus de termes étrangers, anglais, espagnols, voire français. Au lieu de lui en faire grief cependant, les critiques estimèrent que cela rehaussait la couleur locale et le réalisme.

Peu ou pas de personnages féminins dans l'œuvre de Sealsfield, ou ce ne sont que de pâles comparses. On rencontre dans la « Prairie » une mulâtresse avide, intéressée, la compagne de l'infâme Johnny.

Les hommes eux-mêmes, souvent si vigoureusement dessinés, tel l'Alcade, sont pour la plupart moins des individus, que des « types ». Tout au plus se distinguent-ils par leur profession, leur moralité. Mais ils sont, avant tout, les représentants du jeune peuple d'Amérique, qui inspire à Sealsfield tant de sympathie et d'admiration. Il n'a cessé de répéter : *Mein Held ist das ganze Volk.* (Mon héros, c'est le peuple tout entier.)

Dans la littérature de son époque Sealsfield fut un véritable pionnier ; il introduisit le genre, alors tout neuf, du « Roman exotique », né de l'ancien roman d'aventures.

Peut-on parler d'influences étrangères subies ? Sealsfield notait ses

nombreuses lectures ; retenons Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, surtout Fenimore Cooper et Washington Irving.

En 1909, parut, dans les numéros 3 et 4 de la *Revue Germanique*, un article de M. Bordier, qui faisait un intéressant rapprochement entre la célèbre chevauchée dans la « Prairie » et une affabulation analogue dans un livre d'Irving, *Astoria or Entreprise beyond the. Rocky Mountains* (1836). Cette rencontre cependant n'enlève rien à la valeur de Sealsfield, ni à son art si personnel du récit. Cet art, fondé sur une expérience directe de la nature, a jailli du double don que possédait l'auteur : un sens aigu de l'observation joint à un rare talent, qui lui permit d'évoquer aux yeux du lecteur, « ce que ses yeux avaient vu » ! Il rappelle Turner, le peintre impressionniste de l'époque, par la prédominance des effets de lumière et de couleur, nuancées et amorties selon les sujets traités.

Un thème important résonne dans toute l'œuvre de Sealsfield c'est l'évocation de cette « lassitude de l'Europe », qui le hante bien avant 1838, où parut le roman d'Ernst Willkomm ; cet ouvrage vulgarisa le terme : *europamüde* (las du Vieux-Monde). Or dès 1815, de nombreux émigrants s'étaient mis à quitter l'Allemagne. On a prétendu, que Sealsfield, grâce à ses descriptions enthousiastes, aurait contribué à accélérer cette émigration. En effet, un spécialiste des questions d'émigration, Friedrich Kapp, écrivait, en 1874, dans la *Historische Zeitschrift: Der Einfluss dieses bedeutenden Dichters* [*Sealsfield*] *auf seine Zeitgenossen ist viel tiefer gewesen, als man heutzutage weiss !*

Jamais ne se démentit l'enthousiasme de Sealsfield pour le Nouveau-Monde ; n'en est-il pas le symbole, ce petit oiseau « whip-poor-will », qu'il écoutait ravi, dans la Prairie ! Au contraire, un autre oiseau, symbolique, lui aussi, le rossignol, incarnait pour Lenau, déçu par son séjour en Amérique, la nostalgie du pays natal (1834).

De nombreux écrivains ont tenté de suivre Sealsfield dans la voie qu'il avait ouverte. Le moins médiocre d'entre eux, Friedrich Gerstäcker, bien que supérieur à son modèle par le style et une technique plus sûre, ne le vaut pas quant au fond ; témoin le moins mauvais des livres de Gerstäcker, ses *Pirates du Mississipi*.

Quant à Fenimore Cooper, ses ouvrages ne furent traduits en allemand, que grâce à la vogue de Sealsfield. (Entre 1834 et 1850.)

Mais quel pillage subit l'œuvre de Sealsfield du fait du long anonymat de son auteur ! Les plagiats du *Kajütenbuch*, surtout ceux de la « Prairie », furent nombreux. Une traduction anglaise, entre autres, fort « approximative » d'ailleurs, parut en 1843 et 1844 dans le *Blackwood's Edinburgh Magazine*. Or, c'est dans cette traduction, et non dans l'œuvre originale, que l'américain Mayne Reid puisa de larges extraits les arrangeant à sa guise, pour terminer son livre : *Wild Life*, paru à New-York, en 1856.

Enfin Xavier de Montépin fit aussi d'extraits, puisés à la même source, une piètre adaptation, publiée à Bruxelles, en 1859, sous le titre : *Les Aventures de William Whyte*. Tous ces plagiats émurent les éditeurs de Sealsfield. Mais n'était-ce pas une sorte d'hommage rendu à la « Prairie du Jacinto » et à son auteur ? De nos jours Sealsfield semble bien oublié.

Il mérite cependant d'occuper sa place dans la littérature universelle ! Ses livres, demeurés pendant dix ans anonymes en Allemagne, ont peut-être grâce à cela même, connu là-bas une telle vogue jusqu'à la Révolution de 1848. On entendait alors beaucoup parler, dans les milieux littéraires, de ce « Grand Inconnu » *(Der grosze Unbekannte).*

Paris, 1948.
Lycée Lamartine.

Adna LIÉVIN.

HEINE ET LA RÉVOLUTION DE 1848

Heine, chargé par la direction de la *Gazette d'Augsbourg* d'envoyer des articles sur la France, arrive à Paris le 3 mai 1831. Il est déjà précédé dans le monde littéraire parisien d'une réputation de grand poète et de publiciste. Le *Buch der Lieder* et les *Reisebilder* l'ont rendu célèbre. Au fond il est et il restera plus poète que publiciste ; il le sait. Ce n'est pas sans hésitations ni regrets qu'il accepte une situation qui met le publiciste au premier plan, peut-être au détriment du poète. Il est poète et poète essentiellement lyrique ; il en a toute l'émotion, toute la richesse, tout le souci de la perfection ; son ironie elle-même n'est que le résultat d'un sentiment qui se retourne contre lui-même, qui s'analyse, qui sonde ses blessures en les renouvelant. Mais ce lyrique est une des intelligences les plus claires de son temps, saisissant avec sûreté, exprimant avec acuité la réalité présente, en même temps soucieuse de l'avenir, constructive, n'ayant pas gardé de l'hégélianisme une pensée coordonnée, mais l'observation des contradictoires, avec parfois le désir de les concilier, sans jamais y parvenir. Les *Reisebilder* ont prouvé qu'il savait voir ; on attend qu'il dise par ses articles de revues ce qu'il voit à Paris.

Il y arrive au lendemain d'une crise politique qui a suscité dans l'Europe entière les plus grands espoirs. 1830 paraît être la suite de 1789 ; on attend beaucoup du nouveau roi ; tous les esprits sont en effervescence ; et cette effervescence durera de longues années dans ce Paris que Heine ne devait plus quitter que pour de courts voyages, où il mourra en 1856.

Heine de suite est conquis par Paris « qui n'est pas seulement la capitale de la France mais de tout le monde civilisé ». Il aura souvent la nostalgie de son pays d'origine ; il regrettera comme poète de ne plus entendre la langue dans laquelle se traduit superbement son lyrisme, mais il sent que c'est à Paris seulement qu'il peut résider. Tout son être a besoin de ce milieu où il vit, ainsi qu'il le dit lui-même, « comme un poisson dans l'eau ». Parisien dans l'âme, il est accueilli en ami par l'élite intellectuelle. On ne discerne pas de suite sa vraie valeur ; on est attiré surtout par son esprit ; on l'appelle à tort le « Voltaire allemand », mais on lui fait fête. La vie des boulevards, des salons, des théâtres, des musées devient la sienne, et le reportage lui impose de se tenir au courant de l'opinion publique par la fréquentation des directeurs de revues et

la lecture des journaux. Il connaîtra les plaisirs de la capitale ; il épousera une fille du peuple, de ce peuple parisien qui le séduit malgré ses goûts raffinés. Après des années d'activité, il sera immobilisé par la maladie qui le minera peu à peu. Mais toujours la même lucidité d'esprit dominera chez lui la déchéance physique. Le publiciste se taira ; le poète restera plus brillant, plus profond que jamais ; sa vraie nature apparaîtra pleinement jusqu'à la dernière heure.

Ce mélange d'émotions, de passions, d'observations, alliées à l'humour et à l'ironie a donné à sa poésie une forme personnelle qui, malgré ses adversaires, lui a fait une réputation toujours grandissante. Alors que son nom devait être ignoré en Allemagne, sous le national-socialisme, ses vers s'imposaient encore à la mémoire. Le publiciste a été plus discuté ; il l'est encore aujourd'hui. On a relevé, et ce n'était pas difficile, dans son œuvre en prose, bien des contradictions, tant au point de vue politique et social qu'au point de vue moral et religieux. Dans une nature telle que la sienne, si riche de pensées et de sentiments que renouvellent sans cesse une existence et une époque troublées, il est impossible que n'apparaisse pas une très grande variété d'opinions. C'est même ce qui fait un des attraits de son œuvre. Jules Legras,[1] Henri Lichtenberger[2], dans d'excellents ouvrages sur Heine, ont bien fait ressortir cette multiplicité d'aperçu et de jugements ; E. Vermeil[3], A. Spaeth,[4] dans des livres récents, en ont dégagé les idées politiques et sociales ; Mlle Bianquis[5] a présenté dernièrement en ses nuances cette figure chatoyante du poète et du prosateur. On comprend mieux qu'autrefois cette personnalité qui unit à des faiblesses très humaines tant de qualités d'artiste. Alors que notre pensée, en 1948, se reporte à cent années en arrière, cherchons ce qu'il advint d'une sensibilité si vive et d'une intelligence si aiguë dans le grand courant de 1848.

***

On peut dire que Heine est, par ses qualités et ses défauts, très représentatif de cette époque de fermentation ; il la reflète dans ses aspirations, ses illusions, ses déceptions, ses contradictions et ses craintes.

Ce poète, qui est à la fois le dernier des romantiques allemands et le créateur d'un lyrisme nouveau, arrive dans une France où domine encore la sentimentalité romantique. Au lendemain de 1830 il partage l'idéalisme politique qui marquera les premiers événements de 1848, celui d'un Lamartine historien des Girondins.

1. *Heine poète* (Calmann Lévy).
2. *Heine penseur* (Alcan).
3. *Henri Heine, Ses vues sur l'Allemagne et les révolutions européennes* (Editions sociales et internationales).
4. *Pour connaître la pensée de Heine* (E. Bordas).
5. *Heine, L'homme et l'œuvre* (Boivin).

Ce disciple très libre de Hegel, qui expose aux Français la philosophie allemande, trouve dans le Saint-Simonisme une doctrine qui répond à ses idées morales, politiques et religieuses et qui sera très agissante en 1848.

Cet habitué des salons parisiens et des restaurants des boulevards porte un intérêt très passionné et très sincère à l'homme du peuple dont il voit la misère. Il compose sur les *Tisserands de Silésie* une poésie justement célèbre ; il est l'ami de Karl Marx, qu'il rencontre souvent pendant son séjour à Paris ; il a connu Lassalle ; un de ses recueils de poésies, *Deutschland*, s'ouvre sur des vers que Bebel citera au Reichstag :

Es wächst hinieden Brot genug
Für alle Menschenkinder.

Ce sont ces humbles et ces déshérités avec lesquels Heine sympathise qui feront la révolution du 24 février.

D'autre part, cet ami du peuple, qui admire l'attitude des républicains aux funérailles de Lamarque, déclare que les Français sont trop raffinés, trop épris d'art et de luxe, pour être de véritables républicains.

C'est cette aristocratie bourgeoise, à laquelle Heine sait trop bien qu'il appartient, quoiqu'il la méprise, qui triomphera des masses populaires aux journées de juin.

Ce publiciste, qui a bien marqué dès ses premiers articles les errements de la monarchie de juillet, ne croit pas déchoir en acceptant une pension de Louis-Philippe. Ses amis s'en étonnaient. Il s'excuse parfois avec tant d'esprit qu'une conversation qu'il a eue à ce sujet avec Alexandre Weill mérite d'être citée ; elle est très significative :

Un jour, raconte Alexandre Weill, Heine se promenant avec moi, au sortir du Ministère des Affaires étrangères sur le boulevard, me dit en souriant : Il faut que j'attaque M. Guizot demain dans la *Gazette d'Augsbourg*, autrement il croirait que je me suis vendu. — Comment vendu, lui dis-je. Il vous paie donc pour être attaqué ? — Pas précisément. J'ai une pension du roi Louis-Philippe. Le roi sait l'allemand et me lit. Je suis un de ses amis. Mais ni Guizot, ni Molé, ni Thiers ne savent un mot d'allemand, et c'est un vrai plaisir pour le roi de me voir faire son éloge en égratignant ses ministres.

Beau métier que vous faites-là ! Et combien touchez-vous par an ? — Six mille francs. C'est pour rien, mais ajouta-t-il, je ne me suis pas vendu, je me suis rendu. Je n'écris pas une ligne contre mon sentiment et mon opinion. Je suis constitutionnel ; je ne suis précisément ni républicain, ni monarchiste. Je suis pour la liberté. Je crois qu'il n'y a de durable, comme gouvernement, qu'une république gouvernée par les monarchistes ou qu'une monarchie gouvernée par les républicains. C'est pourquoi M. Guizot me fait pitié. Il est plus royaliste que le roi. Le roi a des idées plus larges que lui.

Heine a toujours été porté à ironiser sur lui-même au moins autant que sur les autres. Mais ce qu'il déclare ici pour sa défense est exact ;

dans ces articles qu'il envoie à la *Gazette d'Augsbourg* « il n'écrit pas une ligne contre son sentiment et son opinion. » L'auteur d'une étude sur *Heine et la Monarchie de Juillet*, Margret A. Clarke, a cherché à montrer que Heine, s'inspirant des journaux de tous les partis, traitait des questions politiques selon ses propres intérêts ou suivant les mouvements de l'opinion publique ; elle a fait ressortir que, à l'égard de Louis-Philippe son avis avait varié sous des influences diverses, parfois venues d'Autriche. Que Heine ait eu souvenir, en écrivant, d'articles importants de la presse parisienne, cela prouve en lui un souci d'information et d'orientation qui ne peut nous surprendre. Qu'il ait moins souvent critiqué le gouvernement de Louis-Philippe dans *Lutezia* que dans les *Französische Zustände*, cela est vrai ; mais sa pensée politique présente de la continuité. Il disait dans la préface aux *Tagesbesrichte* qui font suite aux *Französische Zustände :* « On trouvera dans ces feuilles, comme dans tout le livre, beaucoup de contradictions ; elles ne concernent jamais les choses, mais les personnes. Sur les choses notre jugement doit être ferme ; sur les personnes il peut varier tous les jours. Ainsi sur le mauvais système dans lequel Louis-Philippe est enfoncé comme dans un bourbier, j'ai toujours exprimé la même opinion ; mais sur sa personne je n'ai pas toujours usé du même ton. Au début j'étais mal disposé pour lui, parce que je le tenais pour un aristocrate ; plus tard, lorsque je fus persuadé de sa pure conception bourgeoise, j'ai pu parler beaucoup mieux de lui. » La preuve de ce que Heine affirme ici, on la trouvera facilement si l'on se donne le plaisir de lire de près les articles toujours pleins d'intérêt et parfois d'une très grande portée qui composent les *Französische Zustände* et *Lutezia.*

Les *Französische Zustände* retracent la période qui va du 28 décembre 1831 au mois de septembre 1832. Quelles que soient, suivant les fluctuations d'un gouvernement hésitant, les corrections et les nuances que Heine a pu apporter dans ses appréciations politiques, la pensée dominante, celle qui apparaît le plus souvent est bien la suivante : « Louis-Philippe n'est en général ni aimé, ni haï. On considère son maintien comme nécessaire pour le bonheur de la France ; on n'est pas particulièrement enthousiaste de son gouvernement. » « Louis-Philippe cajole l'aristocratie qui le hait et offense le peuple qui est son meilleur ami. » « Il devrait appuyer le trône sur la confiance du peuple. Il devrait l'entourer d'institutions républicaines. » « Il a le tort d'être son premier ministre. » — Ce sont là des jugements qui font ressortir avec une clarté remarquable l'erreur du roi, celle qui amènera sa chute seize années plus tard.

Lutezia contient des pages écrites huit ans après. C'est dans l'intervalle que Heine avait reçu une pension de Louis-Philippe. On retrouve pourtant, dans ce nouveau recueil d'articles, des appréciations analogues

à celles qui viennent d'être citées ; à peine sont-elles adoucies dans la forme.

Les paroles sur lesquelles s'ouvre le premier article, celui du 28 février 1840, marquent déjà toute l'attention que Heine attache aux décisions de Louis-Philippe. « Plus l'on approche de la personne du roi et mieux on considère son action, plus l'on est désillusionné sur les motifs de ses actes, sur ses dessins secrets, sur sa volonté et son but. » Louis-Philippe a le tort, aux yeux de Heine, d'être plus que jamais son premier ministre. Il suffit de glaner dans *Lutezia* pour recueillir maintes fois les mêmes craintes et les mêmes avertissements. « Il est très caractéristique, écrit Heine, que, depuis quelque temps, le gouvernement français n'est plus appelé gouvernement constitutionnel, mais gouvernement d'Etat. » « Louis-Philippe s'appuie sur la Chambre et non sur le peuple. » « On reproche au roi de chercher activement sa réconciliation avec les légitimistes et de leur sacrifier les intérêts démocratiques. »

Heine s'en prend aussi d'ailleurs aux partis qui luttent contre la monarchie de Juillet et aux ministres qui la défendent sans comprendre les désirs et les besoins de la France.

Il raille les républicains qui, n'ayant entre eux aucune solidarité, aucune entente, n'ont que bien peu de chances de réussir, les légitimistes qui n'ont d'autre appui que l'Eglise, les Bonapartistes qui, s'ils l'emportent, ne peuvent avoir qu'un succès de courte durée, car « c'est un Bonapartisme sans Bonaparte. »

Des ministres les plus en vue, Thiers est le plus intelligent, « quoique, d'après ce que l'on dit, il le reconnaisse trop lui-même. » Il est l'homme du mouvement national et non de la Révolution, « bien qu'il se présente volontiers comme l'homme de la Révolution. » « Il se passionne pour Napoléon et la guerre, parce qu'il n'en est qu'à la fin de son histoire du Consulat et non pas à Waterloo. » « Il veut montrer ses propres talents militaires. »

Guizot est honnête et doctrinaire, un « maître d'école ». « On n'est pas arrivé à l'aimer, mais on n'a pas cessé de le respecter. » « Il ne fait rien ; c'est là le secret de son maintien comme ministre ; plus notre science est grande, plus il nous est difficile d'agir. Le savoir le plus étendu nous condamne à la plus étroite passivité. » Il est l'homme de la résistance, mais non de la réaction. « On l'aurait depuis longtemps congédié pour sa résistance vers en haut si l'on n'avait pas besoin de sa résistance vers en bas. »

Aux yeux de Heine, Guizot est par trop représentatif de ce gouvernement qui n'a d'autre programme que la paix et l'enrichissement de la bourgeoisie. En maintes pages il déplore que cette pensée de lucre gagne toute la population. Il ne s'agit plus de l'égalité des droits, mais de

l'égalité de la jouissance. Le communisme a la même conception : « Une seule patrie, la terre, mais une seule foi, le bonheur sur terre. »

Ces jugements sont recueillis çà et là, au milieu de reportages qui toujours sont attrayants et très souvent jettent une claire lumière sur la disposition des esprits sous la monarchie de Juillet. Heine peut se laisser entraîner dans ses jugements par sa verve même, bien qu'il veille de près à l'expression de sa pensée, mais il est bien vrai qu'il a, sous des apparences contradictoires, des vues très nettes et de véritables convictions. Il est sincère partisan de la monarchie constitutionnelle. Il reproche à Louis-Philippe de ne pas respecter la Constitution, de ne pas l'appliquer largement ; il ne désire pas sa chute, mais il estime que son régime menace ruine. L'aristocratie de richesse qui a succédé à l'aristocratie féodale et sur laquelle le roi s'appuie n'est pas décidée à le défendre.

***

Cette chute du régime que Heine prévoit et craint arrive brusquement le 24 février 1848. Louis-Philippe est descendu du trône aussi facilement qu'il y était monté, si bien que Heine peut écrire à cette date que les républicains ont escamoté le pouvoir comme Louis-Philippe l'avait escamoté en 1830. « C'est un vrai tour d'adresse au profit des miséreux ».

« Louis-Philippe, dit Heine, quitta le champ de bataille dans le premier trouble et ainsi nous vînmes en république, sans savoir comment cela arriva. » C'est à peu près dans les mêmes termes que Thiers annonçait cet événement à un ami dans une lettre du 4 mars 1848. « Nous venons d'assister à la plus étrange des révolutions. La France, grâce au plus brouillon des rois, est devenue républicaine sans le vouloir et sans le savoir. »

Voilà donc la France « condamnée à la République à perpétuité », déclare Heine dans un des derniers articles qu'il ait écrit. Il s'en console en voyant ceux qui forment le gouvernement : « Arago, Crémieux, Louis-Blanc, Marrast, Dupont de l'Eure, etc... Valeureux paladins de la paix, vrais chevaliers de l'Humanité, une table ronde dont la tête couronnée de lauriers est à considérer dans la personne de Lamartine. » « Le peuple, ce grand orphelin, a cette fois tiré de très bons numéros de l'urne de la fortune. »

Heine le croit peut-être véritablement dans ces journées de Février. Arrêté par la maladie, il n'avait pu assister à ces événements. « Quel malheur, écrivait-il de voir dans mon état de telles révolutions ! Je devrais être mort ou bien portant. » Il admirait la rapidité et aussi la foi ardente avec laquelle les barricades furent construites.

Mais son enthousiasme ne dura pas longtemps. Il écrit à Alfred Meissner dès le 22 mars : « Vous savez que je n'étais pas républicain et vous ne vous étonnerez pas que je ne le sois pas devenu. »

C'est de loin maintenant, qu'il suit les événements. « Depuis le beau mois de mai de l'année dernière, écrivait-il en janvier 1849, j'ai dû me mettre au lit ; et depuis lors je n'en suis pas sorti. »

Il n'en sortira plus. Il languira physiquement jusqu'à sa mort, mais en gardant toujours « sa pleine énergie intellectuelle », ainsi que l'écrivait Engels à Karl Marx, avec le sentiment douloureux « de voir dépérir morceau par morceau un si fameux gaillard (so einen famosen Kerl). »

Heine restera poète, aussi grand, plus grand peut-être encore qu'autrefois ; il ne sera plus publiciste, mais il exprimera sa pensée dans des lettres, des mémoires, des préfaces aux nouvelles éditions de ses œuvres[1]. Recueillons quelques-unes de ses impressions et réflexions sur les résultats de la révolution de 1848. Elles disent ses désillusions, qui correspondent à celles de ses contemporains, mais aussi ses pressentiments pour l'avenir ; elles sont parfois d'un visionnaire et d'un prophète.

***

Le 9 juillet 1948 il écrit à son éditeur de Hambourg, Campe : « Je ne vous dirai rien des événements du temps. C'est l'anarchie universelle, le tohu-bohu du monde, la folie de Dieu devenue visible. » Lamartine, lui, paraît un rhéteur brillant et creux, « un ambitieux lyrique, qui nous a toujours ennuyés en vers et en prose. »

Il se laisse prendre, comme la majorité de la nation, aux promesses de Louis Bonaparte et à ses premiers actes. Il voit en lui, désigné par le destin, l'héritier du Napoléon qu'il a tant admiré. Il écrit à Kolb le 21 avril 1851 : « tout comme Louis-Philippe, Louis Bonaparte est un miracle accompli au bénéfice de la France. »

Le besoin d'ordre, la peur du jacobinisme qui avaient triomphé avec Cavaignac au mois de juin 1848 peuvent inspirer ces pensées. Pourtant Heine garde son dédain pour cette bourgeoisie libérale qui se disait républicaine et s'inclinait devant Napoléon III. Le culte du louis d'or lui paraît simplement remplacé par celui du napoléon d'or. Ses sympathies ne cessent de se porter vers ces miséreux qui ont fait la révolution de février et qui se sont héroïquement défendus en juin ; il les estime et les craint, car il devine leur puissance grandissante. L'intérêt que Napoléon accorde au monde ouvrier n'est pas sans contribuer à l'opinion favorable avec laquelle Heine le juge parfois. Il écrivait à Stahr que « l'avenir appartenait aux communistes et que Napoléon était leur Saint Jean. »

C'est peut être le souvenir de ses conversations avec Karl Marx et Engels qui inspire ce qu'il écrivait sur ce que l'on a appelé « la gauche hégelienne » et sur l'influence qu'elle aurait dans le monde.

1. Ce qui nous manque pour le connaître mieux, ce sont ses premiers Mémoires, ses véritables Mémcires, ceux auxquels il attacha longtemps beaucoup d'importance, qu'il détruisit un jour en grande partie et dont il ne reste à peu près rien, car tant de personnes ont eu intérêt à les faire disparaître.

« Les chefs plus ou moins occultes des communistes allemands sont de grands logiciens, dont les plus forts sont sortis de l'école de Hegel, et ils sont sans nul doute les têtes les plus capables et les caractères les plus énergiques de l'Allemagne. Ces docteurs en révolution et leurs disciples impitoyablement déterminés sont les seuls hommes en Allemagne qui aient vie, et c'est à eux qu'appartient l'avenir. Tous les autres partis et leurs représentants tudesques sont morts, archimorts et bien enterrés sous la voûte de l'Eglise Saint-Paul à Francfort. Je n'exprime pas ici des vœux ni des regrets, je relate des faits et je dis la vérité. »

Heine s'exprimait ainsi dans les dernières années de sa vie. Vers la même époque, en 1851 et 1852, Karl Marx envoyait en Amérique à la *New York Daily Tribune* des articles sur la *Révolution et la Contre-Révolution en Allemagne*, où il portait sur les disciples de Hegel le même jugement que Heine.

« La philosophie allemande écrit Karl Marx, ce thermomètre le plus compliqué, en même temps que le plus sûr du développement de l'esprit allemand, s'est déclarée pour la classe moyenne le jour où, dans la *Philosophie du Droit*, Hegel a proclamé que la monarchie constitutionnelle est la forme finale et la plus parfaite du gouvernement. En d'autres termes, il proclamait l'accession prochaine au pouvoir politique des classes moyennes du pays. Après la mort de Hegel, son école ne s'arrêta pas là. La fraction la plus assurée de ses disciples, en même temps qu'elle soumettait toute croyance religieuse à la critique la plus rigoureuse et ébranlait jusque dans ses fondements le vieil édifice du christianisme, émettait les principes politiques les plus hardis qui eussent jamais frappé les oreilles allemandes, et s'efforçait de remettre en honneur la mémoire des héros de la première Révolution française. Si le langage philosophique abstrait dont s'enveloppaient les idées obscurcissait l'esprit de l'écrivain et du lecteur, il aveuglait en même temps les yeux du censeur, si bien que les « jeunes Hégéliens » jouissaient d'une liberté de la presse que ne connaissait aucune autre branche de la littérature » (traduction Molitor).

Heine n'avait certainement pas connaissance de ces articles de Karl Marx ; il ignorait aussi l'opuscule de Marx sur *le 18 brumaire de Louis Bonaparte*. Il ne mentionne jamais Marx dans ses ouvrages ; mais Marx le cite maintes fois dans les siens et avait pour lui une estime toute particulière. Kautzky a pu écrire d'après les souvenirs de la fille de Marx : « Marx était un grand admirateur de Heine. Il aimait autant l'homme que ses œuvres et il était indulgent pour ses faiblesses politiques. Il disait que les poètes sont des originaux, qu'il faut les laisser aller leur chemin à eux, et qu'on ne doit pas leur appliquer la même mesure qu'aux gens ordinaires. »

Lorsque Heine mourut, Marx eut l'intention d'écrire un article sur lui, et, dans une lettre à Engels du 16 juin 1860, parlant des grands

hommes de l'Allemagne, il unissait les noms de Gœthe, Schiller, Humboldt, Beethoven, Heine et Liebig.



Heine aurait souhaité une révolution en Allemagne plus qu'en France. Il avait collaboré au *Vorwärts*, aux *Annales franco-allemandes*, à la *Rheinische Zeitung*, revues d'avant-garde et d'attaque. Son ironie avait pris à partie les rois de Prusse et de Bavière. Mais il ne resta pas longtemps d'accord avec les agitateurs politiques et fut vite hostile au lyrisme radical et républicain, surtout lorsque ce lyrisme prit une allure de nationalisme ennemi de la France. « Ce sont les républicains allemands, disait-il à Alexandre Weill, qui, en qualité de teutonistes enragés, réclament l'Alsace comme partie intégrante de l'Allemagne. » Il rêvait d'une entente durable entre la France et l'Allemagne. Ce sentiment chez lui n'a jamais varié.

En Allemagne, c'était moins la monarchie qu'il combattait que l'aristocratie féodale qui, malgré le régime napoléonien introduit dans quelques régions, malgré des réformes apparentes en Prusse, malgré le pseudo-libéralisme du Sud-Ouest, gardait toute sa puissance. Heine était partisan, en Allemagne comme en France, de la monarchie constitutionnelle.

Mais il savait que le peuple allemand, pour établir cette monarchie constitutionnelle, était incapable de faire une révolution. L'impuissance du Parlement de Francfort le prouvait une fois de plus. L'émancipation de 1830 et de 1848 était en Allemagne purement intellectuelle. Sous ce rapport la gauche hégélienne était d'un radicalisme qui dépassait les conceptions les plus audacieuses. L'Allemagne, ainsi que l'écrivait Heine dès 1834, dans son ouvrage sur *la Religion et la philosophie allemandes*, accomplissait une révolution philosophique avant sa révolution politique, tandis que la France les avait unies. Mais Heine pressentait que cette révolution philosophique allemande serait grosse de conséquences. L'attention mêlée d'effroi qu'il apportait aux progrès du communisme et du socialisme français, à l'action de l'hégélianisme allemand, prouve la force de pensée de ce poète qui, sur son lit de douleur, avait véritablement la vision d'une Europe nouvelle en puissance dans la Révolution de 1848.

Paris.

J. DRESCH.

NOTES ET DISCUSSIONS

ALLEMAGNES ET ALLEMANDS

En présentant aux germanistes ce remarquable essai[1], je dirai tout d'abord que cette reconstruction d'un passé allemand révolu ne sert aucune fin politique. Il serait absurde d'invoquer cet ouvrage à l'appui d'un programme quelconque de morcellement. S'il y a eu simultanéité entre la publication du volume et certain discours prononcé à Compiègne, on ne saurait en tirer aucune conclusion valable. Qu'une lecture de ce genre puisse instruire, éclairer, voire inspirer les bâtisseurs de l'Allemagne future, c'est plus qu'évident. Mais ce n'est nullement le but que poursuit R. Minder. On le sait parfaitement désintéressé.

Ce livre, qui veut nous restituer les siècles écoulés, est toutefois résolument orienté vers l'avenir. R. Minder oppose à l'unité d'observance bismarckienne ou hitlérienne, non pas le morcellement territorial de jadis, mais la dislocation présente. Il voudrait espérer, pour le bien de l'Europe, que les Allemands donneront leur assentiment « à une distribution plus juste et moins dangereuse » de leur pays. C'est pourquoi R. Minder désire savoir comment l'Allemand imagine les régions, les petites patries dont l'ensemble constitue sa grande patrie.

I. Or, du moment où certains symboles régionaux s'imposent a la nation entière, c'est qu'il y a, sur le plan allemand, à la fois unité indivisible et multiplicité diffuse. Les diverses mentalités collectives que dégage la psychologie des groupes ethniques se cristallisent autour d'un certain nombre de thèmes nationaux. C'est là peut-être l'explication dernière de ce que j'appelerais volontiers, pour l'Allemagne classique et romantique, l'obsession « organiciste », le rêve d'une nation qui réaliserait, au centre de l'Europe, une miraculeuse synthèse entre unité et diversité, autorité et liberté, direction centralisée et autonomie relative des parties.

En fait le mythe de l'Etat dit « organique » a spontanément jailli, par rapport à l'individualisme ou à l'internationalisme chers à l'Occident, ou encore au collectivisme diffus de l'Est, des écrits dont Goethe et les principaux Romantiques ont doté l'Allemagne au début du XIXe siècle.

Or, R. Minder ne s'en tient pas là. Il veut savoir dans quelle mesure les mythes ainsi élaborés se sont trouvés en contradiction avec certain héritage spirituel du passé, faisant ainsi dévier la nation de sa voie normale. Il y a donc un « vrai chemin », une « norme historique » pour

1. Robert Minder : *Allemagnes et Allemands*, tome I. (Aux Editions du Seuil, Paris, 1948. 480p., 600 fr.).

l'Allemagne. R. Minder rejoint donc cette minorité d'historiens allemands qui, non sans clairvoyant courage, cherchent à déceler les causes de la déviation fatale, origine des malheurs européens. Alors pourra-t-on, dans un avenir plus ou moins proche, substituer de nouveaux thèmes de cristallisation à ces anciens complexes impérialistes qu'il faudrait dénouer ? Et, dans ce processus de renouvellement, quel sera le rôle des régions ?

A. Béguin note que R. Minder applique à l'histoire la méthode psychanalytique avec cette liberté et ce sens du concret qui caractérisent les travaux de G. Bachelard sur l'imagination poétique. R. Minder cherche, en effet, à voir les choses « de l'intérieur ». Il dénonce, avec une juste sévérité, ce qu'il y a de superficiel dans les conceptions qui ne s'attachent qu'au paysage vu du dehors. Il veut, au contraire, se porter au mystère profond des habitants eux-mêmes. Où réside ce mystère, sinon dans leur imagination sentimentale et dans l'idéologie qui en émane. Une région déterminée ne va pas sans données affectives communes qui provoquent, chez les individus supérieurs, des réactions subjectives, toutefois liées à ces représentations communes. R. Minder nous parle en Alsacien qui, de par son expérience personnelle la plus intime, possède l'intuition directe des mentalités collectives.

Cette vision restreinte de la petite patrie, elle ne se constitue pas après coup, une fois ses éléments réunis. C'est une mystérieuse totalité qui est là, secrètement présente, dès le début, une sorte de « rêve éveillé » qui se traduit quasi symboliquement par des œuvres décisives, ou par des institutions. Il s'agit bien d'un rêve actif. Les symboles sentimentaux suscitent et stimulent des forces qui contiennent en germe les virus les plus inattendus. L'exemple de la lande de Lunebourg, très bien choisi, est des plus probants. Peintres et poètes ont découvert, au XIXe siècle seulement, cette plaine aux horizons infinis que l'imagination populaire prolonge aisément jusqu'aux espaces polonais et russes, et qui est ainsi devenue le symbole du nordisme, du pur germanisme ainsi que de ses plans de conquête les plus grandioses.

Il s'agit, non pas *d'expliquer* les éléments de la culture allemande par les diverses racines régionales, mais de les *situer* dans un cadre qui leur est habituel. R. Minder préfère à la méthode démonstrative de Taine les tableaux incomparables qu'un Michelet déroule devant nos yeux. Non certes qu'il méprise ou rejette Taine quand il se montre excellent observateur. Quand il s'agit de l'Allemagne, on peut recourir à la méthode d'A. Siegfried avec un succès largement renouvelé. Mais on voudrait ici quelques précisions sur l'imagination telle que la définit G. Bachelard, car elle dépasse les données géographiques, les transmuant en réalités psychologiques susceptibles de provoquer des actes, et quels actes !

Une comparaison s'impose entre la méthode de Nadler et celle de R. Minder. Dans son « Histoire littéraire des peuples et des régions d'Allemagne », Nadler, partant du fait ethnique, le considère comme réalité dernière. Or, ce n'est pas suffisant. R. Minder invoque avec raison la notion du « Sacré » telle que la définit la Sociologie contemporaine. Si l'individu prête une valeur extrême à certains instants rares et violents, mais fugitifs, de son expérience la plus intime, si ses rêves ont quelque cohérence ou portée, les rêves éveillés des groupes sociaux doivent être d'autant plus attentivement étudiés. Ils déterminent, en effet, des phénomènes élémentaires d'attraction et de répulsion, des « ensembles » de haute signification symbolique qui déchaînent aspirations, forces et actes.

C'est ce qui permet à R. Minder de saisir, pour la Rhénanie, l'étroite corrélation entre la vision romantique du pays et son intégration rapide dans le Reich prussianisé.

Ainsi s'explique également l'interpénétration des arts. Quand il s'agit de l'Allemagne, comment ne pas penser immédiatement aux rapports entre littérature et musique ? Le point de départ que choisit R. Minder, c'est « l'histoire, le paysage, le caractère déjà élaborés par la littérature (que viennent épauler tous les autres arts), donc déjà dosés d'un coefficient affectif qu'on peut appeler aussi un coefficient mythique ». Fort bien. Mais n'y a-t-il pas, à côté de la littérature et des arts, les coutumes, les institutions politico-sociales, l'analyse des comportements divers des individus et de la collectivité ? Ce qui manque à l'ouvrage de R. Minder, c'est la psychologie des classes, de leurs activités professionnelles, de leurs mentalités respectives et des partis politiques par lesquels elles se représentent sur le plan de l'action extérieure, en particulier parlementaire.

Ce qui intéresse surtout R. Minder, c'est l'étude des déformations qui se sont produites, à la fois en Allemagne et en France, par rapport à des réalités communes aux deux peuples. Alors que les Allemands réveillent, en plein XIX[e] siècle, leur vieille mythologie, cultivent la primitivité et aboutissent, avec le Troisième Reich, au nordisme exaspéré que l'on sait, un Maurras installe, chez nous, le complexe de « latinisation », ramenant à la Méditerranée toute la culture française. Ainsi les peuples d'Europe vivent et meurent sur des images d'Epinal. Si on ne peut exorciser ces images par des moyens rationnels, ne peut-on y substituer une série nouvelle d'images correspondant, sur plan européen, à des réalités et à des fins que commande impérieusement la situation dramatique dans laquelle se débat le vieux continent.

On ne peut indéfiniment faire des « Nibelungen », œuvre d'évidente christianisation, le type même de l'épopée « nordique » et païenne, ou transformer Nicolas de Cuse, esprit éminemment universel, en héros faustien. Repenser l'Occident à une échelle intercontinentale, adopter un comportement d'adultes, non de visionnaires puérils, c'est la révolution à accomplir dans les esprits. Ce n'est pas nous qui reprocherons à R. Minder de la prêcher.

Le terme de « province » est-il celui qui convient ? Comme il est question de la « province rhénane » ou de régions à l'Est qui correspondent exactement à des provinces prussiennes d'autrefois, le terme ne prête-t-il pas à confusion ? R. Minder donne sans doute au terme de « province » le sens français. La Prusse se composait jadis d'une douzaine de provinces administratives. Il a été question, sous Weimar, d'assimiler ces provinces aux Etats-Pays du Sud, en réduisant la souveraineté et l'autonomie de ces derniers. Le terme de « province » ayant donc, en Allemagne, une signification nettement administrative, je préférerais « région ». Pas de vocable qui traduise plus adéquatement « Landschaft ». Que les régions ainsi comprises, différenciées des « Territoires » ou des « Länder », se soient maintenues dans la synchronisation hitlérienne, d'accord. Du mot « Landschaft » on passe aisément à celui de « Stamm », à peu près intraduisible. Disons « groupe ethnique », en admettant avec R. Minder, qui suit sur ce point les vues de W. Hellpach, que ces groupes ethniques se sont énergiquement maintenus jusqu'à aujourd'hui. Alors que la « Rassenkunde » ou la « Rassenlehre », au sens nazi, est absurde, la « Stammeskunde » est parfaitement légitime.

On lira avec le plus grand profit les pages que R. Minder consacre à la différence entre Vieille-Allemagne de l'Ouest et Allemagne colonisée de l'Est. On peut sans doute critiquer, pour les populations de l'Est, le terme « Neu-Stämme ». Mais on a bien le droit de l'élargir du côté sociologique, politique et moral. Si bien que l'opposition « Alt-stämme » et « Neu-stämme » présente la plus grande commodité. Fait moins connu : la surprenante hétérogénéité des populations de l'Est, telles qu'elles existaient au delà de l'Elbe avant la seconde guerre mondiale. D'où cette conclusion qu'en raison d'un incroyable brassage de peuples, les « Neu-Stämme » sont unis par une commune discipline à l'intérieur d'une entité politico-sociale déterminée beaucoup plus que par les liens du sang. C'est le fameux « ciment » prussien. Et l'on entrevoit ici pourquoi le centre de gravité de l'histoire allemande a fini par se déplacer du Sud-Ouest vers le Nord-Est.

L'analyse psychologique des régions et groupes ethniques complète, dans l'ouvrage de R. Minder, les indications sommaires que j'avais données à ce sujet dans un livre récent[1]. Ce qui est ici essentiel, c'est sa réflexion finale : « En examinant le rôle des diverses provinces dans l'évolution historique de l'Allemagne, en analysant les qualités et les défauts qu'elles y ont employés ou acquis, et les compromis éphémères ou durables sur lesquels se sont établies leurs ententes, nous verrons se nouer les conflits qui ont entraîné ce pays dans sa chute et l'Europe dans le chaos ».

II. La difficulté de l'entreprise risquée par R. Minder apparaît dans la description des vastes ensembles historiques où les éléments essentiels viennent tous se ranger à leur place normale, mais où chacun d'eux n'occupe nécessairement qu'un espace restreint. Ce qui exige de l'historien cette précision dans le laconisme qui est si difficile à atteindre.

En vertu de sa thèse maîtresse, R. Minder aborde cette série de phénomènes historiques moins en elle-même qu'au point de vue de l'idée que les Allemands s'en sont « mythiquement » faite. La vieille réalité germanique, qu'il s'agisse des Germains de l'Est ou de ceux de l'Ouest, les Allemands, empruntant à Rousseau son idéal du « bon sauvage », l'ont revalorisée à l'époque de la Révolution Française et de l'Empire, puis en pleine industrialisation quand, étouffant dans leurs villes mécanisées à outrance, ils se consolaient de leurs austères disciplines par la vision du Germain pur et fort, rédempteur prédestiné d'un monde décadent. La voici, la vision que Wagner leur représentera, en traits fulgurants, dans son drame musical, de la « Tétralogie » à « Parsifal ». Terrible manichéisme, qui dressera bientôt l'Aryen contre le Sémite ! Les Allemands se conçoivent dès lors, pour le proche avenir et en dehors du christianisme, comme Communauté fervente, unie par une appartenance d'ordre biologique, païen et mystique. Le mythe des invasions barbares va redevenir chose présente, actuelle et immédiate.

Ainsi commence la guerre des mythes réciproques. Le mythe des Francs considérés comme les créateurs uniques de la France, auquel s'ajoute le mythe carolingien, vaut-il mieux que le mythe français de la romanisation totale du Sud allemand ou du Rhin ? Quand, après la guerre des Investitures, les Hohenstaufen favorisent l'essor magnifique d'une culture qui fut avant tout souabe et thuringienne, cette renaissance sera

1. *L'Allemagne : Essai d'explication* (Gallimard, 1945). Voir la Conclusion.

encore « mythisée » par les Allemands qui, la coupant de ses origines et de ses liens avec les cultures ambiantes de l'Ouest ou de l'Orient, tentent de détruire, de concert avec certains Français aussi étroits que leurs voisins, ce qu'il y eut, dans cet essor, de splendidement européen. Et R. Minder sait dire à quel degré de démesure et de mégalomanie sont parvenus les Empereurs allemands du Moyen Age.

De toute la période qui va jusqu'aux abords de la Réforme, R. Minder retient, comme idées-forces de caractère mythique, les slogans que voici : 1° le Germain barbare, venu de l'Est, a régénéré et revigoré l'Europe décadente ; 2° ce Germain doit construire un Reich hégémonique de nature religieuse et sacrée au centre de l'Europe ; 3° la marche agressive et conquérante des Invasions barbares doit un jour recommencer ; 4° Charlemagne n'a pas doté l'Allemagne d'une Renaissance vraiment germanique ; 5° la Lotharingie donne à l'Allemagne des droits de conquête sur la France ; 6° seule la Basse-Saxe, et non les Maisons impériales orientées vers le Sud méditerranéen, a connu les vrais Chefs germaniques ; 7° la grande culture des Hohenstaufen doit tout à elle-même ; 8° les villes du Nord ont représenté, par rapport à celles du Sud décadentes, la vraie démocratie autoritaire, nordique et soldatique. Que l'histoire de ce passé séculaire doive être soumise à révision totale, c'est ce dont personne ne doute aujourd'hui !

On établira volontiers avec R. Minder, pour la Réforme, une distinction essentielle entre l'idée plus ou moins mythique que les Allemands se sont faite de Luther et les conséquences concrètes de ce grand événement historique.

La Réforme a-t-elle été un phénomène d'origine « coloniale », comme le pense R. Minder ? On peut sans doute le contester. Elle est née, en fait, dans le « Stamm » thuringien qui passe pour le plus fervent, le plus mystique et le plus musical de tous. Evidemment, les Allemands ont tendance à confondre « luthérien » et « nordique ». Mais la position du nationalisme pangermaniste est, à l'égard de Luther, la suivante : Luther fait ici, d'une part, figure de grand résistant à l'Idée romaine, de héros pénétré du sentiment de sa responsabilité, qui prend le salut au sérieux, qui symbolise surtout la conception germanique de la vie intérieure, fervente et vibrante, opposée au « légalisme » romain. Seulement, les mêmes pangermanistes lui reprochent amèrement sa fidélité à l'égard du christianisme paulinien. On sait que Nietzsche ménage peu Luther.

R. Minder met en exergue les trois faits qui dominent dans l'histoire de la Réforme : 1° la traduction de la Bible, comme ayant parachevé l'unification linguistique ; 2° le presbytère luthérien, origine d'une aristocratie *sui generis* et pépinière de grands hommes, où l'on cultive avant tout la vie intérieure ; 3° les hiérarchies politico-ecclésiastiques, entretenues par le conservatisme luthérien et tournées vers les disciplines extérieures, le Prince étant Chef suprême de l'Eglise.

Et nous voici au centre du problème allemand, de l'opposition entre spiritualité intense de la vie intérieure (Innerlichkeit) et les réalités extérieures, entre ce que les Allemands appellent « das Reich der Seele » et le monde des démarches rationnelles, « die Welt der Zwecke ». R. Minder utilisera ici une terminologie plus moderne : intraversion et extraversion. Mais je regrette qu'il n'insiste pas, comme l'a fait W. Röpke dans sa « Deutsche Frage », sur la scission qui s'est produite, au sein du monde luthérien, entre la morale individuelle et la morale publique, entre un christianisme qui ne se réalise que dans les âmes et par l'Eglise

invisible et un machiavélisme massif qui se manifestera ultérieurement par la politique de Frédéric II, la création de l'Empire bismarckien et l'hitlérisme.

Qu'on trouve dans l'humanisme allemand une opposition analogue entre une grande pensée universaliste ou cosmique et certaine tendance au pédantisme philologique et pédagogique, me paraît chose évidente. Au sortir de sa modeste chambre d'étude, dit R. Minder avec raison, « l'Allemand ne trouve pas d'espace social organisé comme ailleurs en Occident : il lui faut tout de suite sauter dans le cosmique ». Tout le drame est là.

Je crois que R. Minder définit adéquatement le XVIIIe siècle allemand quand il montre la conception luthérienne du royaume intérieur s'épanouissant ici en musique, philosophie et littérature, c'est-à-dire dans un domaine de pure esthétique pénétrée d'esprit religieux. D'où le terme de « Weltfrömmigkeit » qui dit fort bien ce qu'il veut dire. C'est ce que R. Minder appelle le « type esthétique intraverti ». C'est vis-à-vis de lui que le Français, qui se passionne volontiers pour la chose publique, fait figure d'extraverti. Les Révolutions seront d'ordre psychologique et philosophique en Allemagne, politique et social en France.

Inutile d'insister sur l'importance de l' « Aufklärung » et du piétisme, de la formule, courante au XVIIIe siècle : « Rationalismus und Schwärmerei ». Elle s'explique aisément par ce qui vient d'être dit. J'admets que, pour cette période d'insigne importance, la musique vienne en premier lieu. Elle assure, en effet, le plein triomphe de l'intériorité. Mais comment ne pas approuver R. Minder quand il proteste contre la critique allemande, coupable d'avoir « nordifié » le « Sturm und Drang » et de n'y avoir vu qu'irrationnalisme fougueux ou protestation contre l'Occident et la philosophie des lumières ? On ne saurait trop insister sur ce grave contresens. La démesure n'est certainement pas, comme le remarque R. Minder, une donnée absolue, inévitable, de l'esprit germanique. Et c'est justement au contact de la pensée occidentale qu'il s'est équilibré, avec Goethe surtout. Démonstration capitale, qu'il faut sans cesse reprendre.

Je m'étonne toutefois que, dans ces pages où passent les plus grands noms de la culture allemande, R. Minder ne mentionne Leibniz que d'un mot, en signalant le caractère prétendu « extraverti » de ce grand esprit, passionné de politique active. Leibniz, justement parce qu'il fut à la fois tourné vers la vie intérieure et vers la vie extérieure, cherche à concilier le sentiment et la raison. Il est, par là, à l'origine même du classicisme allemand, de toute son esthétique moralisante et de sa conception de la vie. Qui ne connaît l'effet foudroyant que fit, vers 1765, la publication posthume de ses « Nouveaux Essais sur l'entendement » ?

Déclarer, avec R. Minder, que le romantisme allemand diffère du romantisme français en ceci que coexistant avec le classicisme, il en procède directement, c'est poser le problème comme il doit l'être. On n'étudiera jamais trop la prodigieuse influence que Goethe a exercée sur les Romantiques, sans jamais se laisser d'ailleurs entraîner par eux hors de la sphère classique. C'est également le cas de Beethoven, qui ne fut en aucune manière un romantique. Il n'y a pas romantisme là où prédomine la préoccupation de la morale et de la conduite individuelles en vue du rendement social.

Fort de cette interprétation générale du passé allemand, R. Minder n'a pas de peine à montrer le triomphe progressif, dans l'Allemagne

industrialisée et militarisée des XIXe et XXe siècles, de l'extraversion sur l'introversion, pour recourir à ces termes quelque peu barbares. J'admets que le napoléonisme est à l'origine de ce changement capital, qui explique la rupture entre l'Allemagne bismarckienne et le passé classique ou sainement romantique, le succès rapide de la prussification et les fautes fatales commises par le règne de Guillaume II, enfin les grandes guerres du XXe siècle. R. Minder sait d'ailleurs atténuer la rigueur de la thèse en montrant qu'un courant d'idéalisme intraverti traverse toutefois, jusques et y compris l'expressionnisme, cette période de dure extériorité. On peut même soutenir qu'intraversion et extraversion se sont étroitement mêlées dans le nazisme. Le mouvement n'aurait pas eu cette violence, ce caractère révolutionnaire et destructeur qu'on lui connaît, s'il n'avait pas été une réponse aux aspirations d'âmes jeunes, puériles et ferventes, au fond dénuées de véritable esprit politique.

III. Je passerai plus rapidement sur l'Allemagne rhénane, telle que nous la décrit R. Minder. Il a l'art de présenter de vastes ensembles avec une clarté dans l'exposé, une aisance de style et un goût du détail vivant ou concret qui gagnent le lecteur et le portent sans difficulté au travers d'une masse considérable d'aperçus et de faits. Le schéma qui, tout à l'heure, s'appliquait à l'Allemagne totale, reparaît ici dans un cadre restreint, ce qui crée, inévitablement, un effet de monotonie, atténué toutefois par le caractère moins abstrait de cette étude, plus proche des réalités naturelles, de l'âme et de ses intimités sentimentales, des manifestations par lesquelles le génie rhénan s'est révélé à l'Europe.

R. Minder montre fort bien comment ce pays, que traverse en souverain le fleuve que Goethe semble avoir voulu magnifier dans son admirable « Chant de Mahomet », a été l'objet de trois tentatives de captation, sentimentale avec le romantisme quelque peu prussifié qui s'est incarné dans le dôme de Cologne et son gothique moderne, politique avec la pénétration prussienne elle-même, économique enfin avec l'édification des grandes villes tentaculaires de la Ruhr. Mais quand R. Minder note, à propos de l'esprit d'entreprise qui s'est si largement épanoui dans le pays rhénan, que le Rhénan saisit à merveille l'unité dans la multiplicité des phénomènes, peut-être oublie-t-il que cette tendance se manifeste, non seulement en politique, mais encore dans la conception que les Rhénans supérieurs se sont faite du monde et de la vie en général.

Là où les Allemands « germanisent » à outrance, les Français « romanisent » avec la même exagération, quand il est question de l'Allemagne rhénane. Ainsi sont nées, au lendemain de la première guerre mondiale, tant de naïves illusions dont un Maurice Barrès, trop poète à ses heures, nous fit part jadis à Strasbourg. C'est ce qui permet à R. Minder de procéder à une bienfaisante liquidation d'un passé et de slogans dont on ne voudrait plus entendre parler. Autant de vieilles ferrailles à jeter au rancart ! Il faut en finir, en particulier, avec la « germanisation » de Rembrandt et de Beethoven, dont on dira qu'ils n'en pouvaient mais !

J'aurais aimé, en ce qui concerne Goethe, des pages un peu moins extérieures, si je puis ainsi parler, sur ce qu'il y eut de rhénan en lui. Une reconstruction par le dedans, qui eût insisté sur les œuvres de la vieillesse, entre 1815 et 1832, nous eût montré l'ampleur de vision que fut celle de ce Rhénan d'origine. Je me permettrai une remarque analogue à propos de Joseph Görres, qui me paraît être la personnalité maîtresse du romantisme rhénan. L' « Athanasius » et le jugement de Görres sur le

conflit entre la Prusse et sa petite patrie, surtout la vision romantique et cosmique de l'unité allemande future, telle que la révèlent les deux ouvrages « Europa und die Revolution », « Deutschland und die Revolution », tout cela eût mérité, à titre d'exemple, une analyse plus poussée.

Les chapitres sur la Prusse en Rhénanie, sur Stefan George et son « parsifalisme » et sur certains aspects du nationalisme rhénan sont, en revanche, tout à fait excellents. Qu'il faille en finir avec le « bovarysme » français et avec le « germanocentrisme » allemand, c'est la conclusion à laquelle aboutit, en son mouvement naturel, cette étude si riche d'aperçus nouveaux. Pourquoi R. Minder, quand il nous parle de Paul Landsberg et de sa fin tragique, n'insiste-t-il pas cependant sur les idées de ce Rhénan si représentatif des vertus intrinsèques de son pays ?

Une bibliographie extrêmement riche, et surtout raisonnée, sera plus que précieuse pour les étudiants germanistes et pour les lecteurs désireux de s'instruire. L'indispensable index ne fait pas défaut à ce premier tome dont nous attendons la suite, sur l'Allemagne centrale et sur celle de l'Est, avec une légitime impatience. Pourquoi faut-il ajouter que ces trois volumes ne porteront, nécessairement, que sur l'Allemagne d'un passé révolu, sans que nous puissions encore préjuger de celle qui va sans doute naître, assagie et conciliante, prête à s'intégrer dans la communauté européenne, ou au contraire exaspérée et explosive, reprise par le goût de la grande aventure au lendemain de sa seconde défaite ? Mais c'est beaucoup que de sonder ce passé et d'en dégager un enseignement systématique et cohérent. Il convient de féliciter R. Minder d'avoir risqué cette synthèse et continué ainsi le travail de reconstruction que tentent, vis-à-vis de l'Allemagne, les germanistes français.

Edmond Vermeil.

LE CENTENAIRE DE STRINDBERG

La Suède vient de célébrer un anniversaire glorieux : il y a cent ans naissait Auguste Strindberg (22 janvier 1849). Du nord au sud du pays, les expositions et les représentations de gala se sont multipliées. Mais c'est naturellement Stockholm qui a pris la première place dans ces fêtes, puisque le poète a vu le jour dans une vieille maison, aujourd'hui détruite, qui se mirait dans les eaux du Ström, en plein cœur de la ville, dans la vieille cité, Gamla Stan.

La Bibliothèque Royale était fière de montrer les souvenirs du stage que fit dans ses murs le jeune bibliothécaire Strindberg, et aussi toute la riche gamme des éditions rares qu'elle possède, en particulier les traductions de ses drames dans presque toutes les langues du monde, y compris le russe, le bulgare, l'hébreu, celles de l'Orient et bien d'autres encore. Le Musée des Beaux-Arts nous révéla un côté encore mal connu de cet universel génie : la puissance et l'originalité du peintre Strindberg. Sans doute Strindberg n'est-il nulle part plus grand paysagiste que dans ses romans (dans la *Chambre Rouge* et dans tous les romans et les nouvelles qui se déroulent dans le skärgård). Néanmoins ces toiles aux ciels d'orage, ces marines tumultueuses éclairent d'un jour nouveau l'œuvre écrite. Et les tableaux « symbolistes » — qui se ressemblent un peu tous — nous présentent tantôt une grotte aux parois bitumeuses, tantôt un cadre de feuillage sombre, et, au centre, une échappée lumineuse, un puits de lumière. Ce contraste entre la lumière et l'ombre, entre les féli-

cités du ciel mystique et les horreurs de l'Inferno, nous l'avions déjà rencontré dans les derniers drames, avant de le découvrir dans l'œuvre du peintre. Chaque détail prend une signification ésotérique que Strindberg aime à dégager dans certaines de ses lettres : M. Torsten Eklund a réuni toutes les indications utiles pour l'interprétation de chaque tableau dans les notices du beau catalogue qui rend plus plaisante et profitable encore la visite de l'exposition.

Partout en ville on rencontrait des vitrines consacrées à Strindberg. Tel libraire avait choisi pour thème de sa petite exposition, Strindberg et la France ; tel autre, Strindberg et l'archipel. Le propriétaire de Berns Salongen a tenu à nous faire les honneurs de son vénérable et toujours sympathique établissement, il est fier de montrer quelques documents que conservent les archives de la maison. En présence de deux ou trois témoins d'un passé déjà lointain, nous avons bu quelques cocktails dans les chambres gothiques. Mais la fameuse chambre rouge a disparu, le plan de la maison ayant été plusieurs fois remanié, et on ne sait même plus très exactement où elle se trouvait, au temps où Strindberg y rencontrait toute la bohême stockholmienne.

Comment célèbrerait-on mieux la mémoire de Strindberg qu'en jouant ses pièces ? Le Théâtre Dramatique nous donna le 21 janvier un prestigieux spectacle à l'occasion du jubilé. Le Professeur Ragnar Josephson qui dirige la première scène suédoise avait choisi la *Grand Route (Stora landsvägen)*, testament de la sagesse strindbergienne. Cette pièce, riche de poésie, ne me semblait guère facile à jouer : quel paradoxe que de vouloir animer ce drame de la solitude ! Pourtant, magistralement ordonnancée par M. Molander, la répresentation dissipa les inquiétudes que l'on pouvait éprouver en relisant l'œuvre. Toutes les scènes portaient, celles qui se déroulent dans la pénombre de l'isolement mystique, celle qui nous transporte dans le jardin radieux de l'enfance, celles qui, agitant autour du Chasseur des fantoches horribles et cruels, nous plongent dans la même angoisse que la *Sonate des spectres*. Lars Hansson sut tenir avec une remarquable maîtrise et une constante discrétion le rôle écrasant du Chasseur, tandis que les figures les plus modestes étaient incarnées par les plus grands acteurs de Suède. Le surlendemain, *Mademoiselle Julie* triomphait sur la « petite scène » du Théâtre Dramatique. C'est en vain qu'on avait accusé le chef-d'œuvre naturaliste d'avoir vieilli. Le talent d'Inga Tidblad et d'Ulf Palme lui rendaient sa cruauté et sa solidité primitives et une mise en scène très réaliste de Sjöberg insistait sur la brutalité du drame plutôt que de mettre l'accent sur la poésie toute nordique qui baigne cette étrange nuit de la Saint-Jean.

Le jour anniversaire, le samedi 22 janvier 1949, à 11 heures, les parents, les amis et les admirateurs de Strindberg se sont réunis sur sa tombe. La neige tombait, la lueur des torches vacillait et crépitait dans le vent. Sur la croix du monument funèbre on pouvait lire : « O crux ave, spes unica ». L'hommage simple et sincère qui était rendu là à Strindberg ne pouvait offenser sa mémoire, si ombrageux qu'ait été le poète et si prompt à ridiculiser toutes les cérémonies officielles. Le soir du même jour, parents, amis et admirateurs se réunirent encore à l'Hôtel de Ville de Stockholm et parlèrent de lui, au cours du banquet, avec une réserve, une affection pudique, avec une discrétion qui lui eussent été au cœur. La vaste communauté strindbergienne s'était rassemblée ce soir-là pour célébrer le plus grand écrivain qu'ait vu naître la Suède, un des maîtres du théâtre moderne.

Maurice Gravier.

CHRONIQUE D'ALLEMAGNE

Au cours des dernières semaines de l'année 1948, la dislocation politique et administrative de Berlin s'est achevée, la coupure entre l'Allemagne de l'est et celle de l'ouest s'est élargie. L'effort principal des autorités anglo-saxonnes au cours des mois passés a tendu à une réorganisation rapide de l'Allemagne occidentale. Celle-ci a été retardée par les divergences entre alliés que les discussions ont fait apparaître et qui ne sont pas toutes aplanies.

LA CRISE BERLINOISE

Les incidents relatés dans notre dernière *Chronique* devaient aboutir logiquement à une scission administrative totale.

Le 30 novembre 1948, une assemblée extraordinaire réunissant les conseillers municipaux et les administrateurs de district S.E.D. ainsi que de nombreux représentants du Bloc démocratique et des entreprises du secteur soviétique, décréta la destitution de l'ancien *Magistrat*. Un nouveau *Magistrat* fut nommé et Friedrich Ebert, ex-président du gouvernement du Brandebourg, proclamé Maire. Ce nouveau *Magistrat* fut reconnu le 1er décembre par le gouvernement militaire soviétique comme « unique organisme légal ». Il est chargé d'élaborer une nouvelle constitution municipale, un nouveau règlement électoral et de procéder ensuite à des élections. Le 20 janvier, un Conseil municipal provisoire a été constitué dans le secteur oriental de Berlin.

Les élections municipales n'ont donc eu lieu le 5 décembre que dans les secteurs occidentaux. Bien que fortement combattues par le S.E.D. qui conseillait l'abstention à ses partisans, elles ont suscité une forte participation des électeurs (86,2 % de votants). 64,5 % des voix se sont portées sur les candidats socialistes (60 sièges), 19,4 % sur la C.D.U. (21 sièges), 16,1 % sur le L.D.P. (17 sièges). En vertu d'une décision du Conseil, les membres élus en octobre 1946 dans le secteur soviétique devaient garder leurs sièges : 16 S.P.D., 5 C.D.U., 11 S.E.D. Comme ce dernier parti ne reconnaît pas la légalité du nouveau Conseil, celui-ci se compose donc en définitive de 76 S.P.D., 26 C.D.U., 17 L.D.P. Réuni en janvier à l'hôtel de ville de Schöneburg (secteur américain), il a élu comme *Oberbürgermeister* le professeur Reuter, dont la désignation n'avait pas été acceptée en 1946 par les autorités soviétiques et qui avait déjà été réélu en décembre par l'ancien Conseil. Ont été désignés comme premier bourgmestre Mme Luise Schröder (S.P.D.), comme deuxième

bourgmestre M. Friedensburg (C.D.U.). Sur les 12 *Stadträte* qui dirigent les départements administratifs, 6 appartiennent au S.P.D., 2 à la C.D.U., 3 au L.D.P.; un autre reste à nommer. C'est le Dr Otto Suhr qui a été réélu président de l'Assemblée.

Le *Magistrat* fonctionnait sous le contrôle de la *Kommandatura* jusqu'au moment où les représentants russes ont quitté celle-ci. Les autorités militaires de l'ouest ont décidé d'assumer les pouvoirs de celle-ci tant que le gouvernement militaire soviétique s'abstiendrait. Une *Kommandatura* tripartite a été installée le 21 décembre au siège du Conseil de Contrôle. Elle prendra des décisions valables pour les secteurs occidentaux.

Au cours des derniers mois, les mesures de blocus ont été renforcées encore des deux côtés. A l'est, nouvelle immatriculation des voitures, nouvelles cartes d'identité, interruption du trafic postal avec les secteurs de l'ouest de Berlin, établissement de 5 centres et de plus de 70 points de contrôle pour la vérification des bons de déblocage et de sortie des marchandises, autorisations qui sont uniquement du ressort des autorités soviétiques depuis le 12 janvier. A l'ouest, interdiction d'exporter certaines marchandises en secteur occidental, autorisation de sortie imposée pour les autres. Depuis le 6 février, les transports routiers à travers la bizone à destination ou en provenance de la zone soviétique et des pays de l'Est sont suspendus.

Le pont aérien a été renforcé par la mise en service de l'aérodrome de Tegel (secteur français), inauguré le 5 novembre. Le 16 décembre, le général Ganeval a fait sauter les deux pylônes d'émission du poste de Radio-Berlin (sous contrôle russe) qui étaient situés à proximité de l'aérodrome. Le village de Stolpe, cédé au G.M. français par protocole du 29 octobre 1945 en vue de la construction d'un aérodrome, a été rendu au G.M. soviétique.

Le 15 novembre, la *Freie Universität* de Berlin-Ouest a ouvert ses portes. Les Facultés de philosophie, de droit, des sciences, de médecine, qui occupent divers bâtiments de fortune, comprennent 2.100 étudiants. L'historien Fr. Meinecke, âgé de 86 ans, a été élu Recteur. La Faculté de philosophie a fait appel à H. Leisegang, ancien professeur à Jena, révoqué le 29 octobre 1948. Une *Hochschule für Politik*, dirigée par le Dr Suhr, a été inaugurée au milieu de janvier.

Le 4 février, le Dr Strucksberg a transféré du secteur soviétique dans le secteur britannique le *Kammergericht* (Cour d'Appel supérieure). Il a été confirmé dans ses fonctions par les gouverneurs militaires occidentaux. Il y aura donc une administration judiciaire particulière pour chaque secteur.

Ainsi la scission de Berlin s'inscrit de plus en plus dans les faits. Elle n'est pas totale toutefois dans le domaine monétaire. La situation dans l'ouest est assez confuse.

D'une part, les salaires ne sont obligatoirement payés en DM que dans la proportion de 25 % et les pratiques patronales sont très variables. D'autre part, les marchandises rares ne se vendent pratiquement que contre des DM, ce qui provoque des spéculations sur la monnaie, défa-

vorables aux travailleurs en raison des taux du mark oriental. A cela s'ajoute la question des habitants de l'ouest qui travaillent en secteur soviétique, et inversement.

Les partis des secteurs occidentaux demandent avec insistance que seul le DM occidental ait cours dans ces secteurs. Les alliés de l'ouest ont évité de se prononcer jusqu'ici.

La question de Berlin, en effet, est toujours pendante devant le Conseil de Sécurité de l'O.N.U. Après l'échec de sa première médiation, M. Bramuglia a poursuivi ses négociations avec ténacité pendant le mois de novembre. Les neutres du Conseil de Sécurité, après avoir reçu les réponses des Quatre à un questionnaire technique, ont désigné une commission d'experts financiers chargée d'élaborer un projet monétaire. Dans le rapport remis par cette commission au Président du Conseil de Sécurité le 11 février, elle conclut à l'impossibilité de trouver dans l'état de choses actuel une solution satisfaisante.

Répondant, le 30 janvier, aux questions posées par M. Smith, directeur pour l'Europe de l'International News Service, le maréchal Staline n'a envisagé la question de Berlin que sous l'angle de la politique générale. La troisième question, en effet, demandait si l'U.R.S.S. serait disposée à lever le blocus « si les gouvernements des Etats-Unis d'Amérique, du Royaume-Uni et de France acceptaient d'ajourner la création d'un Etat Allemand Occidental séparé en attendant une réunion du Conseil des Ministres des Affaires Etrangères qui examinerait le problème dans son ensemble ». Il est dit dans la réponse à la question ainsi formulée que, pourvu que les trois alliés « observent les conditions définies par cette troisième question, le gouvernement soviétique ne voit aucun empêchement à lever les restrictions de transport » sous réserve de réciprocité.

On sait que le gouvernement américain juge prématurée une réunion à quatre, sa politique tendant à une organisation préalable de l'Europe dans le cadre du plan Marshall, du Conseil de l'Union Européenne et du pacte atlantique.

LA REORGANISATION DE L'ALLEMAGNE DE L'OUEST

C'est en fonction de cette politique que le G.M. américain s'est efforcé d'obtenir une rapide réorganisation de l'Allemagne de l'ouest. Cependant les négociations entre alliés se sont avérées difficiles. Le gouvernement français a opposé aux projets américains ses conceptions de la sécurité et ses thèses fédéralistes. Un accord sur la Ruhr est intervenu. Les négociations sur le statut d'occupation se poursuivent à Londres depuis janvier.

La Ruhr

L'ordonnance 75 des gouverneurs militaires de la bizone, en date du 10 novembre 1948, prévoyant le transfert de la gestion des mines et des industries de la Ruhr à des administrateurs-séquestres allemands, des trustees sous contrôle allié, et laissant au futur gouvernement allemand la décision finale au sujet de leur propriété, avait causé une profonde émotion dans les milieux politiques français. Dès le 10 novembre, dans une note adressée aux gouvernements des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne, le gouvernement français déclarait considérer comme nulle et non avenue toute décision des gouverneurs militaires concernant la pro-

priété des mines. La Commission des Affaires Etrangères, puis l'Assemblée Nationale, au cours de ses débats du 30 novembre au 2 décembre, protestèrent contre l'ordonnance 75, demandèrent au gouvernement de s'efforcer d'obtenir un contrôle de la gestion des mines et des industries de base, et de s'opposer à toute attribution ouverte ou déguisée des charbonnages à leurs anciens propriétaires ou à une collectivité publique ou privée.

Du 11 novembre au 28 décembre 1948, une nouvelle *Conférence des Six*, réunie à Londres, se consacra surtout au problème de la Ruhr.

Le 25 novembre, la France fut admise à siéger sur pied d'égalité dans les organismes de contrôle du charbon et de l'acier de la Ruhr, dits « groupes d'Essen », auxquels elle ne devait être associée qu'après la fusion des zones occidentales ou la formation d'un gouvernement allemand.

D'autre part, faisant une concession aux thèses françaises, la Conférence se rallia à un contrôle de la gestion des mines et industries de la Ruhr, alors que les *Recommandations de Londres* n'envisageaient qu'un contrôle de la distribution de la production.

Elle aboutit à un projet d'accord instituant l'*Autorité internationale de la Ruhr* prévue dans les Recommandations.

La souveraineté ne sera pas rendue au gouvernement allemand avant plusieurs années.

Pendant une première période, les organismes militaires alliés, c. à d. les groupes d'Essen, dont le contrôle porte sur la production, l'équipement et les investissements de l'industrie charbonnière et sidérurgique, continueront à fonctionner.

Une Autorité Internationale de contrôle sera créée. Son activité sera coordonnée avec celle de l'O.E.C.E. Son premier rôle consistera à protéger les intérêts étrangers, à interdire toutes mesures commerciales discriminatoires, à contrôler la répartition du charbon, du coke, de l'acier. (Les échelles mobiles de Moscou et de Berlin restent en vigueur.)

Ultérieurement, quand la souveraineté aura été rendue au gouvernement allemand, les pouvoirs des groupes d'Essen seront transférés à l'Autorité Internationale qui devra empêcher la participation nazie à la propriété et à la direction des mines, prévenir les concentrations industrielles excessives, contrôler les quota, prix, tarifs de transport, etc... Les Allemands y participeront selon les Accords de Londres.

L'Autorité Internationale survivra à l'occupation grâce à des dispositions qui seront introduites dans le futur règlement de paix. Elle agira en coopération avec l'*Office Militaire de Sécurité.*

Seules les grandes lignes de cette organisation ont été prévues. Elle s'adaptera aux leçons de l'expérience et s'ajustera de façon progressive à une réalité qui est mouvante.

Bien des questions ne sont pas tranchées. Les Américains réclament un droit de contrôle sur les décisions de l'Autorité pendant la période d'occupation. Elle ne serait donc qu'un organisme consultatif. Les modalités de son fonctionnement après l'occupation ne sont pas fixées. La question de la propriété finale des industries minières et sidérurgiques a été réservée et fera l'objet de négociations ultérieures. La limite de la production d'acier est maintenue à 10,7 millions de tonnes annuelles.

Mais ce chiffre-limite est déjà mis en cause. M. Hoffmann, administrateur du plan Marshall, recommande de porter le niveau de la production d'acier à 13 millions de tonnes.

Les réactions allemandes

Dans l'ensemble, les réactions provoquées par les décisions de Londres ont été très vives. Le S.P.D. a pris officiellement position contre ces accords. Il exige une socialisation des mines et aciéries et n'admet une internationalisation de l'industrie de la Ruhr que dans le cadre d'une internationalisation de la grande industrie européenne.

Le président du Conseil du *Land Rhéno-westphalien,* Karl Arnold, a demandé, avec l'accord de tous les ministres-présidents, que son gouvernement soit désigné comme représentant fiduciaire des intérêts allemands auprès des organismes alliés jusqu'à la constitution d'un gouvernement allemand. Un comité technique permanent de la Ruhr, composé de huit membres, a été créé sous sa présidence.

Le 2 janvier, le chef du parti communiste de l'Allemagne occidentale, Max Reimann, s'élevait violemment, dans une réunion tenue à Düsseldorf, contre la politique des alliés de l'ouest et déclarait « qu'il ne faudrait nullement s'étonner que le peuple allemand considérât et traitât comme des Quislings les hommes politiques qui collaboreraient avec les Alliés à la création d'un Etat allemand occidental et à la mise en application du Statut de la Ruhr ».

Accusé en vertu de l'ordonnance 8 du G.M. britannique « d'avoir incité à la discrimination, avec l'intention de leur porter préjudice, vis-à-vis des personnes qui ont prêté ou prêteront aide et assistance au G.M. et aux forces alliées », et cité devant le tribunal militaire anglais de première instance, Reimann a été condamné, le 1er février, à trois mois de prison et son arrestation immédiate a été ordonnée.

Il convient de signaler que les députés de Bonn avaient demandé que Reimann fût considéré comme jouissant de l'immunité parlementaire, et aussi que ce jugement a paru inopportun à beaucoup d'hommes politiques qui en critiquent les « attendus » et trouvent dangereuse pareille interprétation et application de l'ordonnance 8.

Finalement, la mise en liberté provisoire de Max Reimann a été ordonnée le 12 février par le G.M. britannique.

Les démontages

Le comité Humphrey, chargé de réviser la liste des démontages, a siégé à Londres et a arrêté, le 18 janvier, une liste qui recommande de laisser en place 167 des usines prévues pour le démantèlement. La Grande-Bretagne et la France ont notifié au Département d'Etat leur accord en ce qui concerne 117 de ces usines. Mais elles réclament le démontage des autres, car elles évaluent à 15,9 millions de tonnes annuelles le potentiel de l'industrie sidérurgique dans le cas contraire. La France demande en particulier le démontage des aciéries de Hamborn.

L'Office militaire de Sécurité

Le 17 janvier, un Office de Sécurité a été constitué sur la base des décisions de Londres. Il se substitue dans ce domaine au Conseil de

Contrôle, dont les lois serviront de point de départ. L'Office est directement subordonné aux Commandants en chef. Il est dirigé par un bureau tripartite à présidence mensuelle qui comprend les généraux Hodges (E.-U.), Westropp (G.-B.) et Paskiewicz (Fr.). Il est composé de trois divisions tripartites d'enquête chargées des questions militaires, industrielles et scientifiques. Des services d'inspection régionaux exécuteront les contrôles sur place ; ils pourront inspecter les établissements industriels sans préavis. Les modalités du contrôle après la période d'occupation ne sont pas encore fixées.

L'Office doit veiller à la démilitarisation effective, empêcher la renaissance de l'esprit militariste, toute reconstitution d'organisations militaires et paramilitaires, toute fabrication d'armes ou importation de matériel de guerre ; il est chargé de faire respecter les limitations imposées à l'industrie et de surveiller le développement de l'activité économique générale pour éviter la reconstitution d'un potentiel de guerre ; il contrôlera la recherche scientifique pour qu'elle ne serve pas à des buts de guerre.

Le siège de l'Office sera transféré plus tard de Berlin en zone française.

Le statut d'occupation

A leur réunion du 16 décembre, les gouverneurs militaires des zones occidentales ont enregistré leur désaccord persistant. Les négociations ont été poursuivies entre les gouvernements qui ont chargé une commission d'experts siégeant à Londres de résoudre les problèmes litigieux.

Les divergences essentielles portent sur la composition et la compétence de la Cour d'arbitrage chargée de statuer sur les différends et sur le paiement des frais d'occupation. En ce qui concerne la Cour, la France s'oppose à la participation de membres allemands. La question des frais d'occupation n'a pris cette importance qu'en raison de ses incidences politiques. Le gouvernement français demande qu'ils soient payés par chacun des Etats, parce qu'en raison de ses thèses fédéralistes il est hostile à la souveraineté financière du gouvernement central. Les Anglo-Saxons sont partisans de les mettre à la charge du *Bund*.

Le Conseil parlementaire

Les travaux du *Conseil parlementaire* réuni à Bonn ont évolué avec une certaine lenteur. Cela tient d'une part aux oppositions doctrinales des deux grands partis, C.D.U. et S.P.D., qui disposent d'un nombre égal de voix[1], d'autre part à des conflits plus ou moins ouverts avec les G.M. La constitution dépend en partie du Statut d'occupation qui fixera les droits respectifs des Alliés et des Allemands. A son petit congrès d'Iserlohn (21-23 janvier), le S.P.D. a déclaré que la loi fondamentale ne pourra être votée définitivement que lorsqu'on disposera du texte complet du Statut.

A la commission générale désignée par le Conseil, la première discussion du projet constitutionnel s'est prolongée jusqu'en décembre, une deuxième lecture a eu lieu du 5 au 20 janvier, une troisième lecture a commencé fin janvier et s'est achevée le 11 février.

1. Voir *Etudes Germaniques*, III (1948), p. 412. Ajouter aux délégués des partis deux représentants du Centre.

Le mois de novembre a été caractérisé par une prise de position des G.M. alliés à l'égard des travaux du Conseil. A la réunion des gouverneurs tenue le 4 novembre à Francfort, le général Koenig a demandé qu'un avertissement soit adressé au Conseil pour avoir dépassé ses compétences, notamment dans la question du rattachement des secteurs occidentaux de Berlin à l'Etat de l'ouest et dans la question de la souveraineté financière du Bund.

Le 24, les G.M. ont précisé leur position dans un mémoire en 7 points. Les principes défendus par les alliés se résument ainsi : établissement d'un bicamérisme, la Chambre représentant les *pays* devant être dotée de pouvoirs suffisants; limitation de l'exécutif fédéral à des fonctions expressément définies; limitation nettement précisée des pouvoirs du gouvernement fédéral, qui ne doivent pas s'étendre aux problèmes d'éducation, aux affaires culturelles et religieuses, à l'administration communale; limitation des pouvoirs fédéraux dans le domaine financier à la fixation du niveau des impôts et à la promulgation des lois concernant les principes généraux sur l'assiette des impôts; institution d'une Cour d'arbitrage indépendante; statut des fonctionnaires.

Du côté des constituants, les revendications allemandes ont été formulées par Carlo Schmid, président de la commission générale. Le 10 décembre, celui-ci a lu devant la commission une déclaration, approuvée par tous les partis, sauf le K.P.D., qui énumérait les principes dont devrait tenir compte le statut d'occupation « pour amorcer une évolution souhaitable dans l'intérêt commun de l'Allemagne et des puissances occidentales ». En voici l'essentiel : Prise en charge des pouvoirs publics par les organismes allemands créés par la loi fondamentale; définition juridique des rapports des puissances occupantes avec l'Allemagne; législation, juridiction et administration exercées uniquement par les instances alliées dont la compétence sera inscrite dans le statut; droit de contrôle exercé en commun par les alliés au niveau du gouvernement fédéral et uniquement en vue de la réalisation des buts d'occupation et sous l'angle de la légalité des décisions de ce gouvernement; préparation des ordonnances d'exécution par des commissions mixtes; droit d'opposition commune des puissances d'occupation contre les lois allemandes dans un délai donné et dans la mesure où celles-ci sont incompatibles avec les buts de l'occupation; compétence des tribunaux allemands étendue aux ressortissants des puissances occupantes; compétence des tribunaux militaires restreinte aux infractions contre le droit d'occupation et la sécurité; installation de consulats allemands à l'étranger; relations économiques sans entraves avec l'étranger; délimitation des prestations selon le règlement de La Haye et fixation annuelle du total; clause prévoyant l'aménagement périodique du statut en vue de favoriser l'évolution de l'Allemagne vers une indépendance complète.

Le 16 décembre, une délégation du Conseil parlementaire, présidée par Adenauer, a été reçue à Francfort par les gouverneurs militaires. Elle était chargée de demander des éclaircissements sur le statut. Les questions posées ont eu trait en particulier à la composition de la deuxième Chambre, à la souveraineté du gouvernement en matière financière, à la ratification de la constitution. A la suite de cette entrevue, Adenauer a été accusé avec vivacité par le S.P.D. d'avoir donné à ses questions une tournure qui tendait à solliciter la décision arbitrale des alliés au sujet des divergences qui s'étaient élevées à la commission. Cette querelle s'est cependant apaisée à la rentrée de janvier.

Le projet de la loi fondamentale devant être discuté et adopté en séance plénière du Conseil parlementaire, nous nous bornerons à en indiquer les tendances générales.

Les discussions essentielles ont porté sur la question scolaire, sur le *Bundesrat* et sur la souveraineté financière.

En matière d'éducation, il est stipulé que l'enseignement religieux figurera obligatoirement parmi les matières enseignées dans les écoles primaires, professionnelles, moyennes et secondaires. Les parents ont le droit de décider de la participation de l'enfant à l'enseignement religieux.

Dans les grandes questions politiques, une légère majorité centraliste s'est dégagée à la commission principale. Si les fédéralistes n'ont pas obtenu pour le *Bundesrat*, qui reste une émanation des *pays*, des droits égaux à ceux de la Chambre élue, les socialistes ont renoncé à l'institution d'un Sénat élu et consenti d'assez larges pouvoirs à la seconde Chambre.

Par contre, ils ont obtenu pour le *Bund* la souveraineté financière. Non seulement il fixera les impôts généraux, dont certains seront attribués en totalité ou en partie aux *pays*, mais il aura dans chaque *pays* son administration financière propre, par laquelle les *pays* qui le désirent pourront faire gérer également leurs finances locales. Cet article a été combattu tenacement par la C.D.U. qui veut limiter les droits financiers du *Bund* et faire administrer les finances uniquement par les *pays*. Il est attaqué avec véhémence par les fédéralistes qui proclament que sans autonomie financière il n'y a pas d'autonomie des *pays*.

On sait que le projet, avant d'être soumis à référendum ou au vote des diètes (Londres doit en décider), devra être approuvé par chacun des G.M. qui pourront s'opposer à tel ou tel article. Si les experts gouvernementaux de Londres ne fixent pas une ligne de conduite commune, on peut prévoir que l'article financier sera repoussé par le G.M. français qui épaule fortement la C.D.U. et les fédéralistes. Un porte-parole du G.M. américain a également formulé des réserves à cet égard

Le 8 février, la commission générale du Conseil Parlementaire a décidé à l'unanimité, moins la voix du communiste Renner, d'inclure dans la République Fédérale le Grand-Berlin qui en constituerait le 12[e] *pays*. Le gouvernement français a fait connaître aussitôt son opposition. Le Maire Reuter, en visite à Londres à la même époque, n'a pas obtenu l'adhésion de M. Bevin à ce projet que le gouvernement britannique juge prématuré.

L'EVOLUTION DES ZONES OCCIDENTALES

Les partis libéraux et démocrates, organisés jusqu'ici sur la base des *pays*, mais coiffés par un comité de coordination nationale, ont décidé le 11 décembre, au congrès de Hoppenheim, de fusionner et de constituer la *Freie Demokratische Partei* (F.D.P.). Theodor Heuss a été désigné comme président du parti ; parmi les membres du comité directeur figurent Schwennicke, chef de la fraction berlinoise de l'ouest, et Dehler (Munich) qui a joué un rôle notable à Bonn.

Le 30 janvier, le Centre a discuté et rejeté la proposition de fusion qui lui avait été faite par la C.D.U. rhénane. A la suite de ce vote, le D[r] Spiecker, favorable à la fusion, a été remplacé à la présidence par le D[r] Stricker.

Des élections municipales et cantonales ont eu lieu en octobre et novembre dans les zones britannique et française. Dans les *pays* de Basse-Saxe et de Rhénanie du Nord-Westphalie, on n'a enregistré que de légères fluctuations politiques; dans ce dernier *pays, le S.P.D.* est en progression (4 % des voix sur 1947) aux dépens du K.P.D. Dans le *pays* de Bade, l'avance du S.P.D. et des libéraux et le recul de la C.D.U. (qui perd la majorité absolue tout en restant le parti le plus fort avec 49,3 % des voix) ont été sensibles. En Rhénanie-Palatinat on note des fluctuations analogues, mais moins fortes. Dans le Wurtemberg enfin, où n'ont eu lieu que des élections municipales, le scrutin a fait entrer dans les assemblées 59,8 % d'indépendants et d'isolés; sur 805 bourgmestres on compte 683 sans-parti.

En décembre 1948, le général Koenig a autorisé le *pays* de Rhénanie-Palatinat à mettre en vigueur l'article 36 de la constitution qui prévoit la formation des maîtres dans des établissements confessionnels. Le 21 janvier, un projet de loi socialiste tendant à subordonner son application au vote d'une loi d'exécution a été rejeté au *Landtag* par 48 voix contre 44.

Le 12 décembre, les communes du Wurtemberg ont voté sur le type d'école qu'elles désiraient adopter. 55 % des voix se sont portées sur l'école confessionnelle catholique; 23,5 % sur l'école confessionnelle évangélique; 21,5 % sur l'école simultanée. D'après la loi, une école particulière doit être ouverte pour tout groupe minoritaire de 50 enfants au moins. Dans les communes réunissant moins de 100 enfants d'âge scolaire, l'école chrétienne simultanée sera de droit, si la minorité est de plus d'un tiers.

Les délégués des syndicats, réunis à Ludwigshafen le 18 novembre, ont voté une résolution recommandant la fusion de toutes les fédérations d'industrie sur la base trizonale. La fusion n'est en voie de réalisation que dans la bizone. Si le G.M. de la zone française admet maintenant la collaboration, longtemps refusée, des syndicats sur la base trizonale, il s'oppose à l'unification par crainte de renforcer les tendances centralistes et juge inopportune la participation de délégués de la zone française aux négociations relatives à la fusion.

L'activité industrielle de la bizone a fortement augmenté depuis la réforme monétaire. En prenant pour base les chiffres de 1936, l'indice général de la production a été en octobre 1948 de 73 %, celui du charbon, du gaz et de l'électricité de 92 %, celui des biens de consommation de 67 %, des matières premières et produits demi-finis de 63 %. Le rythme de la production pourra cependant se ralentir, faute de matières premières. L'exportation pour décembre correspond à une valeur annuelle de 800 millions de dollars. Le plan établi pour 1949 prévoit des exportations d'une valeur de 900 millions. En raison du prix de revient plus bas, la concurrence allemande inquiète certains milieux industriels anglais et français qui s'efforcent d'obtenir des mesures de protection. Par contre, dans certains milieux de l'économie allemande on réclame une dévaluation du DM à 27 cents au lieu de 30.

Dans la bizone, et en particulier au Conseil Economique de Francfort, la lutte entre le S.P.D., partisan du dirigisme, et la C.D.U. qui pratique le libéralisme économique, est toujours aussi vive. La montée des prix, la baisse du pouvoir d'achat des salariés, la diminution des livraisons de

denrées rationnées, blé et viande surtout, l'accaparement spéculatif qui ont succédé à la réforme monétaire ont amené les syndicats à manifester leur opposition à la politique du directeur de l'Administration économique Erhard par une grève de 24 heures, le 11 novembre. Une proposition de loi du Conseil des Pays tendant à mettre fin à la politique des prix actuellement pratiquée a été rejetée au Conseil économique par 56 voix sur 104 Pour obvier à la hausse des prix, le Dr Erhard a étendu son *Jedermann-Programm,* qui favorise par des attributions particulières et des allègements financiers la production en série et à bon marché d'articles utilitaires (chaussures et vêtements surtout). Les importations américaines de cuirs et de textiles concourent également à un renversement de la tendance du marché qui a connu en janvier une baisse sensible dans ces secteurs. Il faut noter que le problème se complique du fait que les salaires et beaucoup de prix intérieurs, celui du blé et du charbon en particulier, ne sont pas au niveau des prix mondiaux et que la rentrée de l'Allemagne dans le circuit général entraînera des adaptations et des hausses.

L'EVOLUTION DE LA ZONE SOVIETIQUE

La conférence tenue par le S.E.D. du 25 au 28 janvier a étudié en particulier la transformation du parti et la réalisation du plan économique de deux ans (1949-50). Le parti a désormais à sa tête un bureau politique qui dispose de larges pouvoirs. Il tend à une organisation de cadres fortement disciplinée. Chaque membre nouveau devra faire un stage de deux ans avant d'être admis définitivement. Le plan économique prévoit une fabrication intensive de textiles, d'aciers spéciaux, de machines-outils, d'instruments de précision. Le mouvement stakhanoviste est appuyé et développé.

Dans l'attitude soviétique, la tendance rigoureuse du colonel Toulpanov passe à l'arrière-plan ; le diplomate Sémionov, attaché de presse du Commandant militaire, qui préconise un relèvement plus prononcé de la zone orientale, prend une importance grandissante.

Il a été beaucoup parlé dans les journaux de l'ouest de la police de la zone est, dont le chef d'E.M. est le général Vinzenz Müller. Des informations sérieuses indiquent un effectif prévu de 40 détachements *(Bereitschaften)* de 250 hommes chacune.

La transformation de la *Commission Economique allemande* présente le plus grand intérêt. On sait qu'après la fin des hostilités, le pouvoir politique était exercé par les diètes de *pays*. Des Administrations centrales étaient chargées de la coordination des mesures prises. Le 14 juillet 1947, la *Deutsche Wirtschaftskommission* était superposée aux Administrations centrales en vue d'une planification industrielle et agricole. Le 12 février 1948, la D.W.K. était érigée en organe exécutif suprême dont les décisions avaient force de loi. Elle comprenait une direction de 36 membres ; les *pays* n'y étaient plus représentés que par leur ministre de la planification. L'ordonnance 183 du G.M. soviétique en date du 26 novembre 1948 a encore accentué le caractère d'organe exécutif central de la D.W.K. Le nombre des membres est porté de 36 à 101, parmi les-

quels figurent désormais 48 représentants de la population élus par les diètes à raison d'un délégué pour 360.000 habitants (Saxe : 15; Saxe-Anhalt : 12; Thuringe : 8; Brandebourg : 7; Mecklembourg : 6); 15 représentants des partis démocratiques (3 pour chacun de ces partis : S.E.D.; C.D.U.; L.D.P.; parti démocrate paysan; parti national-démocrate); 10 représentants des organisations de masse démocratiques (3 pour les syndicats, 2 pour l'entraide paysanne, 2 pour les associations coopératives, 1 pour la jeunesse allemande libre, 1 pour l'union des femmes, 1 pour le *Kulturbund*).

La D.W.K. a étendu la socialisation des entreprises. Une ordonnance du 24 novembre a trait au groupement des exploitations communales (artisanales, agricoles et forestières) en entreprises économiques communales *(Kommunalwirtschaftsunternehmen)* soumises au régime du droit public. Plusieurs communes peuvent se grouper en vue de la constitution d'une telle entreprise.

Une ordonnance du 28 décembre crée une *Staatliche Deutsche Handelsgesellschaft* dépendant de l'Administration centrale du Ravitaillement auprès de la D.K.W. Cette société commerciale publique assurera la répartition des marchandises. (Le nombre des grossistes de la zone était en augmentation de 31 % par rapport à 1933.) L'attribution des marchandises sera surveillée par les syndicats qui délivreront des certificats de sortie dans les usines de fabrication.

En ce qui concerne les entreprises, une discrimination est faite pour le déblocage des comptes et en matière d'impôt entre les entreprises du peuple (avoirs débloqués à 40 %) et les entreprises privées (avoirs débloqués à 10 %). Les exploitations appartenant au peuple, dans lesquelles la Fédération libre des syndicats joue un rôle prépondérant, prennent de plus en plus d'importance.

Dans le secteur oriental de Berlin, les entreprises ex-nazies sous séquestre ont été déclarées propriété du peuple le 7 février et leur gestion a été remise au *Magistrat* de ce secteur.

La structure économique et sociale de la zone soviétique continue donc à se transformer profondément. Dans ce domaine, l'évolution divergente de l'est et de l'ouest est particulièrement sensible.

P. ISLER.

Paris, Lycée Henri-IV.

BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

Das Nibelungenlied, in Auswahl herausgegeben von Fr. Ranke (coll. *Altdeutsche Uebungstexte*, Bd. 9). (Bern, Verlag A. Francke A. G., 1948).

La collection des *Altdeutsche Uebungstexte*, vient de s'enrichir d'un nouveau volume qui présente des extraits de la *Chanson des Nibelungen*. Comme le *Tristan*, celui-ci est dû au professeur Ranke, le réputé germaniste de l'Université de Bâle ; il groupe en 80 pages 478 strophes de la célèbre épopée (soit environ 1/5[e] de l'œuvre), empruntées aux Aventures I, X, XIV, XVI, XVII, XXXI, XXXIII, XXXVI, XXXVII et XXXIX. Le texte adopté par M. Ranke est celui de la grande édition de Karl Bartsch (1870-76), compte tenu des éditions d'Eduard Sievers (1930) et de Helmut de Boor (1940).

Il suffit de feuilleter ce petit volume pour s'apercevoir que la première partie (p. 3 à 46) est abondamment pourvue de notes qui reproduisent les principales variantes des divers manuscrits, tandis que la seconde (p. 47 à 80) est au contraire dépourvue de tout appareil critique. L'auteur souligne lui-même cette différence dans sa préface, en déclarant qu'il a « renoncé aux variantes pour la deuxième partie, étant donné — c'est un fait d'expérience — qu'un texte de 46 pages offre des matériaux suffisants pour des exercices de critique de texte pendant un semestre ».

Ainsi se trouvent précisés l'intention du recueil et l'esprit de la collection : il s'agit là de textes mis à la disposition des étudiants, mais qui ne se proposent nullement de faciliter à ceux-ci l'accès ou l'interprétation de l'œuvre. En l'absence de tout renseignement élucidant les passages difficiles ou expliquant les obscurités, le lecteur ne doit compter que sur les lumières et le commentaire du professeur. En bref, la collection des *Altdeutsche Uebungstexte* semble conçue pour la gloire du « Professor » allemand, sans l'aide duquel l'étudiant ne saurait se tirer d'affaire. Aucune introduction littéraire, aucune étude du caractère des personnages, aucun commentaire philologique ou historique ne viennent au secours du lecteur. L'ouvrage reste grandement utile et mérite certes considération en un temps où nous font défaut tant de textes m. h. a. Mais on souhaiterait que les volumes de cette collection fussent d'un abord moins austère et tinssent compte davantage des besoins des étudiants. — M. COLLEVILLE.

Waldemar Oskar DOERING. — *Das Lebenswerk Immanuel Kants*. Neue Ausgabe (Hamburger Kulturverlag, 1947, 205 pages).

Dans l'introduction et la conclusion de cet ouvrage, il y a quelque

superfétation de l'importance de Kant. Un seul homme, quelle que soit sa grandeur, ne doit pas être considéré comme « le centre de l'unité spirituelle » d'un peuple (p. 201). C'est là la voie du totalitarisme. Cette réserve faite, il faut saluer dans ce livre un exposé remarquablement précis et juste de la philosophie kantienne, ramassée dans ses structures essentielles à partir des trois questions fondamentales posées par le philosophe : *Was kann ich wissen ? Was soll ich tun ? Was darf ich hoffen ?* (p. 121). L'auteur souligne à juste titre la position synthétique adoptée par Kant entre l'empirisme et le rationalisme, entre la science et la foi. La pensée religieuse qui s'exprime dans *Religion innerhalb der Grenzen der blossen Vernunft*, est reconnue dans sa signification et dans sa portée toujours actuelles. Pourquoi l'idée centrale du kantisme n'est-elle pas dégagée avec la même clarté ? A la lumière du personnalisme contemporain, le maître de Königsberg nous apparaît comme l'ancêtre par excellence de la philosophie centrée sur la réalité primordiale de la personne humaine. C'est à Kant que revient l'honneur d'avoir formulé le premier la grande loi du respect qui est dû à l'homme. — Louis LEIBRICH.

Henri BRUNSCHWIG. — *La Crise de l'Etat prussien à la fin du* XVIIIe *siècle et la genèse de la mentalité romantique.* (Paris, Presses Universitaires, 1947, 344 p.).

Le romantisme allemand, par son caractère intrinsèque et par son action extérieure, ne cesse de préoccuper les esprits : la discussion n'est pas près de s'éteindre. Depuis que Petersen (*Die Wesensbestimmung der deutschen Romantik*, 1926) en a dressé le bilan, les publications n'ont guère tari.

Entrant dans le débat, M. Brunschwig veut surtout expliquer ce fait frappant que vers la fin du XVIIIe siècle, considéré comme le siècle des Lumières, l'irrationalisme fait irruption et s'installe dans les esprits au point de les obscurcir et d'y éteindre le fanal de la raison. A première vue, on peut s'étonner de trouver, au cours de semblable discussion, des tableaux sur la production prussienne en draps, cuirs, porcelaines, etc., sur la nomination des fonctionnaires. En fait, M. Brunschwig rompt avec la tradition. Donner une définition du romantisme, il le veut ; mais, en historien, il s'élève contre les méthodes « littéraires » et les vues habituelles de ceux qui ont jusqu'ici étudié le romantisme « sous les aspects philosophiques et artistiques », ces derniers ne pouvant résulter, selon lui, que d'une nouvelle façon de vivre.

En effet. pour expliquer comment et pourquoi s'est fait le passage de l'Aufklärung au romantisme, l'auteur recherche, à la base des réalités historiques, le « phénomène social ». Aussi, dans une première partie de son livre, décrit-il le caractère et le fonctionnement de l'Aufklärung et de l'Etat prussien sous Frédéric II, où le système politique et économique, la vie sociale, intellectuelle et religieuse, sont corollaires d'une pensée rationnelle. Puis, dans une deuxième partie, l'auteur étudie, statistiques en main, la crise qui met fin à cet édifice harmonieux et qui se manifeste par l'augmentation de la population, le vagabondage dans les campagnes, le paupérisme dans les villes, une crise économique et sociale. Enfin, dans une dernière partie, la plus importante, il nous fait assister à la naissance d'une mentalité nouvelle, véritable crise morale consécutive à la crise matérielle, au chômage, aux déceptions qu'elle comporte. Il faut, c'est l'historien qui parle, voir dans les faits sociaux la cause profonde, la vraie, la seule capable de faire comprendre le passage d'une façon de

penser et de sentir à une autre, constatée non seulement dans la littérature, mais aussi, simultanément, dans la vie quotidienne vers 1790. En réussissant ainsi « à réduire au commun dénominateur psychologique » les hommes et les choses de cette époque, M. Brunschwig aboutit à une définition du romantisme : « la mentalité romantique est celle du miracle » (p. 300). Et « tout, dit-il, devient clair et intelligible quand on connaît les données de la crise économique et sociale analysée précédemment. Le triomphe de la mentalité du miracle est dû au chômage qui, dans tous les milieux, menace la jeunesse ; au chômage qui fait du journalier un vagabond, de l'artisan un mendiant, et du diplômé un écrivain » (p. 220).

Cette idée, soutenue avec beaucoup de brio et d'esprit de suite, est en elle-même attrayante par la nouveauté qu'elle apporte à l'histoire du romantisme naissant. Elle pourrait avoir pour elle tous les avantages d'une explication simple et originale : elle fascine par sa méthode rigoureusement mathématique et sa logique apparemment infaillible. Toutefois, présentée d'une façon aussi absolue, elle ne saurait convaincre le spécialiste de la littérature et semble demander une mise au point.

Statuer le primat du fait social, c'est dire que les œuvres et les idées en sont le résultat ; c'est faire naître d'un phénomène de crise, sans plus, toute la philosophie romantique, toute la littérature, les romans, les contes, la poésie, la peinture, la musique, tout cela ? et sans faire intervenir efficacement, dans la formation de l'esprit romantique, les courants moraux, intellectuels et sentimentaux qui l'ont précédé. La question est de savoir si vraiment on peut faire bon marché de toute une série de tendances importantes qui, dans le courant du XVIII[e] siècle, s'affirment, accusant à côté de l'Aufklärung une montée lente d'une mentalité non-rationaliste : le piétisme dès la fin du XVII[e] siècle, l'Empfindsamkeit dans la première moitié du XVIII[e], le Sturm und Drang vers les années 1770 (dont M. Brunschwig tend à minimiser l'importance et qui, par ses racines, plonge profondément dans le passé) ; toute cette ascension de l'esprit allemand qui reprend conscience dans le domaine culturel avant de s'affirmer politiquement. Les sociétés de lecture, elles aussi, ont leur tradition dans les *deutsche Gesellschaften* qui remontent à Gottsched, avec leurs efforts puristes. On voudrait à leur sujet être mieux renseigné. M. Brunschwig les dénombre, et on lui en saura gré. Mais n'y lisait-on vraiment que des livres dictés par l'esprit rationaliste et pédagogique ? L'enquête mériterait d'être poussée. Les romans traduits de l'anglais et du français, ou inspirés de Richardson et de Rousseau, eux aussi contemporains de l'Aufklärung, précèdent la crise sociale en question, sans parler des ouvrages relatant des histoires de sorcellerie et de fantômes afin de les combattre et souvent afin de pouvoir, par ce prétexte, mieux les raconter ! Sociologiquement, un Frédéric Schlegel qu'est-il ? Il est l'individu en qui se cristallise, de façon certaine, bien qu'avec hésitation et confusément d'abord, à la fois l'instinct des masses et la somme d'idées accumulées au cours des décades qui l'ont précédé. Il en est de même des amis groupés autour de lui et attachés à lui par le fait de la même tendance. Ils sont, par rapport au XVIII[e] siècle, les aboutissants d'un courant souterrain qui chemine, mentalité qui ne se cache pas, mais qui ne fait pas grand bruit. Or, ces faits, M. Brunschwig ne les ignore pas ; il dit avec beaucoup de raison (p. 106) : « En combattant les tendances mystiques, irrationnelles et sentimentales qui dominaient avant son avènement, l'Aufklärung les a reléguées au second plan, mais ne les a pas

supprimées ». Pourquoi alors ne pas franchir le dernier pas en admettant, d'accord avec le « littéraire », qu'elles sont entrées dans la composition de la mentalité romantique ? En affirmant que le social est « aux œuvres de l'esprit ce qu'est le terrain aux plantes qu'il nourrit » (p. VIII), M. Brunschwig n'entend pas parler de la semence qui lève dans ce sol et qui, de génération en génération, se transmet sous forme d'idées. Que la crise économique et sociale ait accéléré une éclosion, c'est, nous semble-t-il, la véritable idée féconde que l'on doive retenir de son livre.

Le fait de n'avoir pas tenu compte de l'évolution des idées, M. Brunschwig nous l'explique. « L'historien, dit-il, n'a pas les mêmes perspectives que le littéraire » (p. 271). J'ajouterai qu'il n'a pas la même préoccupation des textes littéraires, qu'il ne peut l'avoir et que l'acquis des germanistes n'est pas de son domaine. Je passe sur les regrettables inexactitudes certainement dues aux conditions particulièrement difficiles dans lesquelles le livre a été écrit et corrigé. Elles ne tirent à conséquence que quand elles servent à étayer le développement d'une idée. Ainsi *Nervenfieber* (p. 241 et suiv.) ne signifie pas toujours « maladie nerveuse » ; le Dictionnaire de Grimm renseigne sur ce terme qui est souvent synonyme de « fièvre typhoïde ». D'autres exemples font toucher du doigt la rédaction quelque peu hâtive. Nous lisons (p. 256) : « Dès le début du siècle *(sic)*, les jeunes gens *(sic)* des milieux éclairés se lient d'une affection qui ne se dément pas toute leur vie durant. Ainsi Lessing et Mendelssohn *(en 1753 !)*, Goethe et Schiller *(en 1794 !)*... ». — A la page 234 : le *Gross-Kophta* et *der Geisterseher* prouveraient que les deux poètes ont été des défenseurs de l'Aufklärung. Mais M. Brunschwig ne pense pas à la virulence de leurs *Xenies* dirigées contre ce même rationalisme ! — A la page 205, Schiller est « heureux » d'être nommé citoyen français, et l'argument doit servir à démontrer que les Allemands ont des sympathies pour la Révolution française, ce que d'ailleurs personne ne conteste. Pourtant, en réalité, Schiller n'est avisé qu'en 1798 et se montre alors assez indifférent à l'honneur qui lui est fait (voir : Lettres de Schiller à Goethe du 2 et du 9 mars, à Koerner du 16 mars 1798 ; cf. Ch Schmidt, *Le sieur Giller, citoyen français*, dans : *Rev. Germ.* 1905, p. 515). — Dans le même ordre d'idées, la correspondance de Tieck et de Wackenroder, citée p. 210 et suiv., ne milite guère en faveur d'une action politique. Tieck ne dit pas : « si j'étais actuellement en France... », il dit : « si j'étais Français..., je combattrais sous Dumouriez... Qu'est-ce que la vie sans liberté ? » et il ajoute aussitôt : « Je salue avec ravissement le génie de la Grèce que je vois planer sur la France » (v. d. Leyen, 11,161). Wackenroder répond : « Si j'étais Français, moi, je serais fier de ma patrie, mais certainement je ne serais pas soldat... Peut-on exiger de l'héroïsme et de la bravoure d'un homme qui en est dépourvu... ? Je ne changerai rien au fait d'avoir des penchants tels que la beauté artistique idéale demeure la préoccupation favorite de mon esprit » (v. d. Leyen, 11,169 s.). Frédéric Schlegel, lui aussi, a une vocation littéraire, de par son tempérament et par sa formation. Je trouve heureuse la trouvaille de M. Brunschwig montrant la filiation entre les événements de Mayence et son républicanisme, par l'intermédiaire de Caroline. Il n'en est pas moins vrai que lorsqu'il groupe ses amis autour de l'*Athenaeum* il veut agir sur le public expressément par la force des idées. Pendant les mois politiquement décisifs de 1792, il est, à Leipzig, plongé dans des études littéraires et esthétiques qui l'attirent plus que la jurisprudence, et ne songe pas, lui non plus, à la possibilité « de se lancer dans l'action »

(p. 213). Et dans son *Essai sur le Républicanisme* (1796), inspiré de la *Paix perpétuelle* de Kant, l'Etat républicain n'a pour lui de valeur réelle que parce qu'il donne une éducation morale au peuple, dont le droit à l'insurrection est subordonné à l'établissement de cette morale. En définitive, l'idée de renverser l'ordre social par une action politique, les Allemands la discutent, mais ils s'en tiennent là. Pourquoi ? C'est pour nous Français un des aspects de l'énigme allemande. L'Allemand, de son côté, ne comprend pas notre étonnement. Toutes les fois qu'il s'est vu devant l'alternative, il a incliné vers la négative. Tel Schiller dans ses *Lettres sur l'Education esthétique*, tel Hölderlin racontant le naufrage d'Hypérion qui s'était laissé gagner par l'enthousiasme révolutionnaire de son ami.

Je ne discuterai pas le terme de « trahison des clercs » qui relève de l'appréciation plutôt que de l'historiographie. Les romantiques de la première époque ont passé par l'Aufklärung, c'est un fait ; elle les a déçus, mais pas seulement matériellement. Ils ont contribué à la ruine de l'esprit du XVIIIe siècle et au revirement de la mentalité qui a si profondément marqué l'Allemagne du XIXe et du XXe siècle et l'a entraînée vers où nous savons.

Mais venons-en à la définition du romantisme proposée par M. Brunschwig. Que le romantisme soit un état d'esprit *(Lebensstimmung)*, d'autres l'avaient dit. Mais M. Brunschwig précise : le désarroi moral, consécutif à la crise matérielle, engendra la mentalité du miracle. Est-ce là la définition tant attendue ? L'auteur fait de l'attente du miracle, souvent inconsciente, l'agent secret de la pensée et des aspirations de toute la génération. Mais qu'y gagnons-nous ? En fait, on n'a pas dit grand'chose en ramenant à un dénominateur commun toutes les idées romantiques (p. 271-298). On néglige forcément le détail, leur variété, leurs conflits, qui font toute leur valeur historique. En deuxième lieu, n'est-il pas vrai que, les mêmes causes produisant les mêmes effets, la psychologie du miracle doit nécessairement se retrouver en toute période de crise ? On est frappé, en suivant l'analyse que M. Brunschwig nous donne de la fin du XVIIIe siècle, combien elle a d'analogie avec notre temps actuel. Il suffit de rappeler les symptômes dont tout le monde parle : depuis le « miracle de la Marne » attendu en 1939, jusqu'à l'occultisme qui foisonne, en passant par l'appel à la chance de la loterie et le recours au « gangstérisme ». Appellera-t-on donc notre époque une époque romantique ? Si non, il faudrait dire pourquoi. Si oui, comment en précisera-t-on le caractère pour la distinguer de celle des Schlegel ? La définition que donne Frédéric se trouverait singulièrement dépaysée parmi nous. Elle s'applique essentiellement à la poésie. On ne saurait donc assez répéter combien l'abus de « romantique » a déjà obscurci la question. Or, ce terme, vague en lui-même, perdrait toute sa valeur historique et littéraire si l'on s'accordait à lui superposer, en manière d'explication, celui de « psychologie de miracle ».

Les réserves faites au sujet de la thèse de M. Brunschwig aboutissent à un problème d'ordre général. Pour arriver à une histoire de la civilisation, comment les historiens et les spécialistes de la littérature réaliseront-ils la synthèse de leurs travaux respectifs ? Les faits sociaux, inaccessibles à la recherche des littéraires, sont certainement appelés à un rôle dépassant celui de simple décor ou de toile de fond ; ils prendront rang parmi les influences au même titre que les origines, l'éducation, l'instruction. D'autre part, les idées, dont le détail échappe forcément

aux investigations de l'historien, constituent le milieu spirituel dans lequel naît l'individu, et qui se transforme. A quelle cadence ? c'est ce qui dépend d'influences multiples, spirituelles et matérielles. Tous les apports semblent nécessaires pour aboutir à une vue d'ensemble répondant à un idéal de vérité historique.

Cette question de la coordination des efforts de l'historien et du « littéraire », peut-on la poser ? Est-il possible de la résoudre ? — A. SCHLAGDENHAUFFEN.

Jean F.-A. RICCI. — *E. T. A. Hoffmann, l'homme et l'œuvre* (Paris, Editions José Corti, 1947, 586 p. in-8°, 700 fr.).

On attendait depuis longtemps le livre de M. Ricci. La thèse que vient de publier la librairie José Corti nous apporte, en près de 600 pages, le résultat d'un labeur considérable, dont on ne saurait être trop reconnaissant à son auteur. Grâce à M. Ricci, nous pouvons maintenant suivre dans le moindre détail et sans la moindre peine la vie et l'œuvre de Hoffmann, alors que le chercheur était trop souvent obligé de remuer ciel et terre pour obtenir telle ou telle indication précise et sûre. Voici enfin un ouvrage d'ensemble et un ouvrage complet, bien présenté, facile à consulter, indispensable au lecteur désireux soit de s'orienter rapidement, soit de contrôler et d'approfondir ses connaissances déjà acquises et son jugement personnel. Les étudiants en particulier trouveront ici un auxiliaire infiniment précieux, une mine inépuisable de faits, ainsi qu'un guide très sûr dans le dédale des conceptions esthétiques et philosophiques de Hoffmann.

La thèse de M. Ricci est divisée en deux parties : la biographie, — l'œuvre. Cette bipartition présentait ses avantages et ses dangers. M. Ricci a pesé les uns et les autres avant de l'adopter. Elle permet un exposé plus clair et plus cohérant des faits biographiques —, et dans la seconde partie une concentration plus rigoureuse autour des problèmes littéraires, esthétiques et philosophiques. Cinq chapitres de « conclusion » donnent une vue d'ensemble sur la personnalité de Hoffmann, en examinant le bagage littéraire avec lequel il aborda son métier d'écrivain, et les thèmes essentiels de son œuvre. On sait gré à M. Ricci d'avoir tenté cette difficile synthèse en un raccourci significatif et pittoresque. Les idées générales ici présentées en une suite de chapitres aussi attrayants que révélateurs, terminent brillamment une étude de caractère scientifique, où l'investigation du détail avait nécessairement une place importante. Le succès de M. Ricci dans les deux genres d'exposition lui assure la confiance et l'estime du lecteur. Ajoutons que les quarante pages de notes, bibliographie et différents index à la fin du volume représentent à elles seules un labeur considérable et constituent un précieux instrument de travail pour toute recherche particulière : les étudiants en seront spécialement reconnaissants à M. Ricci.

On peut ne pas être toujours entièrement d'accord avec M. Ricci ; l'influence des lectures, que Hoffmann prétend avoir faites, sur sa production est contestable, et surtout l'étendue et la profondeur de son savoir livresque. Si l'ironie romantique a été chez lui « inspirée en partie de mystiques orientales », c'est de bien loin, et par tant de personnes interposées ! Si son attitude est « conforme au Bagavadgita », c'est vraisemblablement pur hasard. M. Ricci serre de plus près la réalité hoffmannienne quand il parle dans sa conclusion de « noms propres empruntés à Schubert, et qui sonnent bien ». Il n'est pas même vrai-

semblable que Hoffmann ait lu Frédéric Schlegel et l'*Ame du Monde*. On est assez étonné d'apprendre qu'il « a toujours affirmé que la raison doit avoir chez l'artiste créateur, la primauté sur l'imagination » (p. 379), ou encore qu'il fut toujours « hanté par le goût des choses religieuses » (p. 352). Non que ces deux affirmations soient entièrement fausses, mais elles sont tellement paradoxales qu'elles mériteraient d'être plus solidement étayées, et précisées — c'est-à-dire restreintes — formulées trop absolument, et en passant, elles sont difficilement acceptables. Quand M. Ricci, par contre, termine par cette phrase lapidaire, que chez Hoffmann « le culte de l'art était sa façon d'être pieux », on ne peut que se rallier sans réserve et à l'idée, et à l'expression.

Que M. Ricci veuille bien nous pardonner ces quelques réserves; elles témoignent en tout cas de l'intérêt que suscite sa thèse. Et que de fois il lui arrive d'emporter entièrement l'assentiment du lecteur ! Les passages excellents abondent, et les citer tous reviendrait à citer tout le livre. Qu'il nous soit permis de signaler entre autres l'analyse de la peur du surnaturel (p. 99 sq.), les remarquables exposés sur « Berganza », sur le merveilleux dans Gozzi — tout le chapitre sur le « Vase d'Or », enrichi de pénétrantes et spirituelles remarques (Lindhorst : « tempérament de chef de bureau » !) — l'opposition de l'idéal de Hoffmann à celui de Goethe... Enfin M. Ricci fait plaisir par la liberté de son jugement; quand il qualifie la « Guerre des Chanteurs » d' « œuvre débile », il ne choquera sans doute personne; lorsqu'il ose préférer dans le « Chat Murr » les passages du matou au roman biographique de Kreisler, il scandalisera maint critique d'Outre-Rhin, mais il comblera de joie plus d'un lecteur français qui, dans le fond de son cœur avait trouvé le roman « insipide, rhapsodique, décousu, fastidieux, artificiel et agaçant » (p. 415), mais n'avait pas eu comme M. Ricci le courage de le dire, ni surtout la perspicacité nécessaire pour le prouver.

Cette franchise, cette fermeté de jugement, jointes à tant d'érudition, assurent un accueil favorable à la thèse de M. Ricci. Elle se termine par cette conclusion que Hoffmann avait « beaucoup travaillé ». La remarque est juste, appliquée à Hoffmann; appliquée à son biographe, elle l'est encore davantage. — P. SUCHER.

Friedrich HOELDERLIN. — *Correspondance complète*. Traduction de Denise Naville (Paris, Gallimard, les Classiques allemands, 1948, 388 pages).

Le présent volume a été bien accueilli par la critique. C'est que Hölderlin n'est plus un inconnu en France. S'il intéresse particulièrement les milieux littéraires (toute la poésie contemporaine lui doit beaucoup), son cas n'a pas échappé non plus aux philosophes. C'est ainsi que l'ouvrage de Michel Carrouges par exemple, *La mystique du surhomme*, fait une large place à la personnalité de ce poète allemand. La remarquable traduction de sa correspondance, que nous présente aujourd'hui Denise Naville, répond donc à un besoin : après les œuvres d'Hölderlin déjà amplement répandues, on était avide de connaître ces documents directs sur une des plus émouvantes expériences humaines.

L'on est frappé d'abord de voir dans quel cercle étroit évolue cette existence exceptionnelle. A part les six mois passés à Jena, de novembre 1794 à juin 1795, Hölderlin n'a jamais joui d'un milieu spirituel, ni surtout d'une situation matérielle dignes de ses fortes et hautes aspirations. Il est navrant de lire le grand nombre de lettres où apparaissent les soucis pécuniaires résultant d'un budget constamment étriqué. Les

affections profondes, mais quelque peu tyranniques de son milieu familial, son grand amour, partagé mais sans issue, pour Suzette Gontard, ne devaient pas lui apporter la satisfaction essentielle qui aurait pu compenser la médiocrité de sa vie extérieure. Certes, quelques-unes des premières personnalités de son époque ont encouragé et appuyé le jeune poète. C'est Schiller, principalement, qui s'est intéressé à ses projets et l'a conseillé sur les moyens de les réaliser. Goethe, également, lui a parlé avec une simplicité réconfortante (Lettre du 26 janvier 1795). Mais ni l'un ni l'autre n'ont pu lui assurer la liberté économique dont il avait besoin. Ses compagnons d'études Schelling et Hegel, surtout ce dernier, jouent un grand rôle dans cette correspondance : toutefois, ils ne lui étaient d'aucun secours puisqu'ils cherchèrent eux-mêmes leur voie. Ils la trouvèrent du côté de la philosophie, alors que Hölderlin, séduit un instant par Kant et Fichte, se détournera de la pensée pure. Le domaine de son engagement sera une réalité encore plus subtile peut être, mais plus concrète.

Avant de se consacrer définitivement à la poésie, Hölderlin, comme tous ses contemporains, fut le témoin, d'abord enthousiaste et ensuite angoissé, de la Révolution française. Ce fut pour lui l'histoire d'une amère déception, histoire commune à tant de penseurs allemands que Goethe, de son côté, a racontée, en 1797, dans *Hermann und Dorothea.* Pour ces humanistes du classicisme allemand, la Révolution de 1789 signifie l'échec de l'homme dans sa tentative de construire un ordre politique et social conforme aux principes qu'il avait su si vigoureusement formuler dans la déclaration de ses droits, mais qu'il s'était montré absolument incapable d'appliquer. Hölderlin ressentira douloureusement l'écart entre la réalité et l'idéal : « ... ce que je ne comprends pas, c'est que certaines formes pures et grandes soient en général et en particulier un aussi médiocre secours et un si piètre remède. C'est surtout cela qui me rend si souvent silencieux et humble devant la Nécessité dominatrice et toute-puissante. Le jour où celle-ci l'emportera définitivement sur l'activité des hommes indépendants et purs, nombreux sont ceux qui périront tragiquement » (au Dr Ebel, fin 1799). Bilan impressionnant des réalisations d'un siècle, mesurées à l'échelle de ses propres exigences.

Hölderlin était donc réduit à rechercher sur le plan spirituel la satisfaction du besoin d'absolu dont il se sentait travaillé. Avec une ténacité héroïque qui fait songer à Beethoven, il défend sa vocation poétique contrecarrée par les événements et les circonstances. Son objectif ultime, inlassablement poursuivi au milieu des difficultés sans nombre, c'est, comme en témoigne l'admirable poésie intitulée *An die Parzen*, d'incarner dans le langage l'idée de la perfection. Qu'on ne dévalorise pas une telle ambition en la taxant d'esthétisme. Hölderlin, au moyen de l'art, obéit à des impératifs d'ordre éthique. Sa vie, centrée sur la recherche de la beauté, mais aussi sur la conquête de la vérité et de la justice, pourrait être considérée comme le drame par excellence de l'idéalisme : l'esprit avide de s'engager se heurte aux résistances de la nature, à ce que Goethe, dans l'*Epilogue à la Cloche de Schiller,* appelle « den Widerstand der stumpfen Welt ». Drame qui, pour Hölderlin, devient tragédie. Car ce qui triomphe, ce n'est pas le noble courage de cet esprit d'élite, mais les forces de pesanteur et de dégradation qui mènent l'histoire.

La *Correspondance* du poète constitue le dossier de cette défaite. — Louis Leibrich.

Erik LUNDING. — *Adalbert Stifter.* Mit einem Anhang über Kierkegaard und die existentielle Literaturwissenschaft. Studien zur Kunst und Existenz (B. I., Copenhague, 1946, 163 p.).

A. BLACKALL. — *Adalbert Stifter.* A Critical Study (Cambridge, University Press. 1948, 432 p.).

Est-il nécessaire de fonder une science littéraire à tendance existentialiste ? La lecture du livre de M. Lunding ne nous en a pas convaincu. Sans doute, M. Lunding a raison dans les critiques qu'il adresse à ce qu'il appelle le positivisme en science littéraire, c'est-à-dire à une science qui s'en tient à la biographie, parfois même à d'inutiles détails. Il a raison aussi de mettre en garde contre les déviations d'une science littéraire qui, s'appliquant à étudier de grands courants, s'attache aux idées au détriment des individus et va parfois jusqu'à prêter à ceux-ci des pensées qui ne sont pas les leurs. Mais tout système est un danger, une méthode existentialiste aussi, car elle ne peut rendre compte que d'un côté des choses. M. Lunding et la tendance qu'il représente se défient de tout ce qui est clair et nettement articulé; l'existence, pour lui, est bouillonnement intérieur et souterrain ; il s'attache a ce qui est voilé, dissimulé, déguisé. Sa méthode est apparentée à celle de la psychanalyse dont il rejette toutefois les systématisations et les exagérations. Il est convaincu qu'elle doit modifier plus d'un jugement consacré, que seule elle peut rendre compte d'un style, notamment dans celui-ci, de ce que l'auteur tient de son époque et de ce qui lui est personnel, parce que le style découle toujours de « l'existence ».

L'étude de la personnalité de Stifter et de son œuvre où M. Lunding s'efforce de retrouver tout ce qui tient à l'existence, c'est-à-dire à l'angoisse et au délaissement, est une illustration de cette méthode et des résultats auxquels elle peut conduire: elle ne fournit qu'un exemple et à la fin, l'auteur brosse un rapide tableau de ce que pourrait être une étude littéraire existentialiste de certains créateurs depuis Lessing jusqu'à Raabe. En ce qui concerne plus particulièrement Stifter — l'étude de l'homme et de l'œuvre tient la plus grande partie du livre — l'ouvrage est riche en remarques fort pénétrantes. Le travail de M. Lunding est de ceux en présence duquel il est impossible de rester indifférent; c'est dire son exceptionnel mérite. Et peut-être ne faut-il pas lui faire un procès de tendance, au nom de ceux qui continuent à penser que la vraie nature humaine est dans le rayonnement d'une vie pleinement consciente, ni lui reprocher d'avoir laissé dans l'ombre une partie de la question qu'il n'a sans doute pas voulu étudier. En ce qui concerne la tâche qu'il s'est plus particulièrement assignée, peu de chose lui échappe. Ses remarques sont pertinentes et justes et il montre fort bien ce qu'est l'arrière-plan « existentiel » de plus d'une œuvre — nous employons ici un terme qui, peut-être, ne s'imposait pas —. Il n'y a pas tellement longtemps que les germanistes un peu versés dans la question savent que la sérénité de Stifter est le fruit d'une conquête que l'homme a dû faire et refaire. M. Lunding le démontre amplement, de façon plus systématique qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, de façon un peu trop systématique peut-être comme nous l'avons déjà dit. Que Stifter ait été plus d'une fois tourmenté de doutes, que sa foi ait été une conquête et un acte de volonté, de nombreux passages de ses œuvres et de sa correspondance le démontrent; que, d'autre part, sa pensée ne soit pas simple, qu'il ne se soit pas contenté des solutions consacrées du problème reli-

gieux et métaphysique, nous croyons qu'on peut le démontrer également comme aussi que les sentiments d'angoisse et la conscience de son isolement sont allés en croissant sous l'effet des déceptions et surtout du cancer qui le minait. Mais quel est l'homme qui, réfléchissant sérieusement à sa destinée, n'a pas ressenti les mêmes inquiétudes ? Il y a toujours un certain risque à trop déplacer l'accent ; ce qui est pensée mûrie, décision volontairement arrêtée, en pleine conscience sans doute des objections possibles, apparaîtrait à beaucoup comme une simple évasion, illusion un peu mollement caressée, duperie plus ou moins consciente à l'égard de soi-même. C'est contre ce danger que veut sans doute réagir M. Blackall, dans son livre sur Stifter. Ses analyses, toutefois, n'ont pas la pénétration de celles de M. Lunding ; il n'a pas non plus le même souci de pensée personnelle.

La thèse que soutient M. Lunding l'empêche de donner toute sa valeur aux préoccupations morales de l'auteur, l'oblige à négliger, aux dépens de l'évasion personnelle, la volonté de celui-ci d'instruire et d'éduquer. Notamment dans les pages qu'il consacre aux trois grandes œuvres de Stifter, M. Lunding utilise savamment la correspondance et les *Vermischte Schriften* ; il a dû être frappé par la parenté entre le *Nachsommer* et certains écrits des *Mélanges*. Or, l'art apparaît ici moins comme une évasion que comme une école.

La tendance optimiste de Witiko ne peut pas non plus être contestée. M. Lunding s'efforce de démontrer que l'auteur, incapable de trouver la sérénité dans l'interprétation des faits historiques, angoissé par le caractère amoral de l'histoire, s'efforce de parvenir « à l'apaisement existentiel » par la magie de la forme et explique ainsi le style très particulier de cette œuvre. Ces pages, nous semble-t-il, n'entraînent pas la conviction. Sans doute, comme le dit M. Lunding, Stifter ne peut pas se dissimuler que les destinées humaines ne s'accomplissent pas sans trahisons, sans sang versé, sans retour d'un mal qui semblait terrassé, mais à ce titre, quel serait l'historien qui pourrait avoir une vue optimiste des choses. Enfin, M. Lunding a une tendance à diminuer l'importance de la dernière œuvre de Stifter, interrompue par la mort et dont plus d'un fervent de cet écrivain regrette si vivement l'inachèvement. N'est-ce pas là aussi une conséquence de sa thèse ? Faire ces réserves, ce n'est pas diminuer la valeur de cet ouvrage si recommandable à tant d'égards. — P. Doll.

Ein Dichterleben aus dem alten Oesterreich. Ausgewählte Briefe Adalbert Stifters. Herausgegeben und eingeleitet von Moriz Enzinger. (Innsbruck, Wagner'sche Univ. Buchdruckerei, 1947, 328 p.).

Ce recueil de lettres publié à l'occasion du 80[e] anniversaire de la mort de Stifter répond à un besoin, car la grande édition des œuvres complètes est rare et les remarques qui précèdent font comprendre l'importance exceptionnelle qu'il faut attacher à la correspondance de Stifter, si l'on veut se faire une image exacte de l'auteur. Au reste, il s'agit aussi là d'une œuvre, car Stifter était pleinement conscient de la valeur de ses lettres qu'il destinait à la publication. La présente édition donne l'essentiel ; elle est bien présentée, abondamment illustrée et précédée d'une bonne introduction. On ne peut que la recommander. — Pierre Doll.

NIETZSCHE. — *Au delà du bien et du mal.* Traduction nouvelle de André Meyer et René Gouast. Préface de Daniel Halévy (Paris, Bordas, Les Grands Maîtres, 1948, 248 pages, 360 fr.).

Thomas Mann, un des grands connaisseurs de la vie et de la pensée de Nietzsche, considère ce livre comme le chef-d'œuvre de Nietzsche. Les Editions Bordas furent donc bien avisées de le comprendre dans leur collection « Les Grands Maîtres ». Edition de luxe à un prix abordable, ce volume est doté d'un appareil scientifique sobre et précis (notes, biographie, bibliographie, appendice documentaire et index des noms propres) qui en fait un excellent instrument de travail. La traduction se signale par une rigueur et une fermeté tout à fait rares. La seule question qu'il y aurait à poser à MM. Meyer et Gouast serait la suivante : de quel droit, dans les aphorismes d'une certaine longueur, débitent-ils en paragraphes une matière venue d'un seul bloc, que Nietzsche lui-même n'a pas voulu décomposer en tranches ? Un choix de bonnes reproductions, dont quelques-unes sont empruntées au magnifique ouvrage iconographique de Geneviève Bianquis (Nietzsche, Rieder, Maîtres des Littératures, 1933), complète ce beau volume.

La Préface de Daniel Halévy, le plus ancien et le plus constant de nos Nietzschéens français, constitue un des plus parfaits essais de critique littéraire qu'il nous ait été donné de lire depuis longtemps. On y discerne cette affectueuse fraternité humaine pour l'homme et l'interprétation clairvoyante de sa pensée qui ont fait de ses deux livres sur Nietzsche (1909 et 1944) des modèles de biographie spirituelle. — Louis LEIBRICH.

Joseph HOFMILLER. — *Friedrich Nietzsche* (Hamburg-Bergedorf, Stromverlag, 1948, 72 pages).

Un essai sur Nietzsche, plutôt qu'une présentation systématique de sa vie et de son œuvre. Une certaine confusion dans le plan de cette étude, mais qui tient surtout à la complexité de la pensée nietzschéenne. Nous sommes prévenus que ce travail a été écrit en 1932. Il ignore par conséquent les livres pénétrants publiés depuis cette date par Karl Jaspers et Thomas Mann. Du moins, aurait-on pu les citer dans l'intéressante bibliographie qui termine le volume.

Josef Hofmiller juge Nietzsche sévèrement, quelquefois même avec dureté. Alors que certaines de ses vues (p. ex. page 25 sur l'absence d'évolution chez Nietzsche) se distinguent par leur parfaite justesse, les deux idées majeures de l'essai : l'influence déterminante que la maladie aurait exercée sur le penseur, et la secrète rivalité qui aurait opposé l'homme à Wagner, simplifient outre mesure une réalité psychologique et spirituelle infiniment plus nuancée. De même, l'importance des apports de Paul Rée et de Peter Gast semble fortement exagérée. D'une façon générale, on pourrait reprocher à l'auteur de nous présenter un Nietzsche qui pense et réagit surtout en fonction des autres, et non pas en premier lieu selon des impulsions reçues du fond de sa propre personnalité. Mais tout cela est affaire d'interprétation, et les opinions peuvent varier en raison de la difficulté du cas et des nombreux points de vue où il est possible de se placer. Ce qui fait la valeur de cette plaquette mince mais substantielle, c'est la solidité de sa documentation (voir notamment pp. 44-45 des citations frappantes d'Hugo Wolf, atteint de la même maladie que Nietzsche) en même temps que la richesse et la vivacité de ses aperçus. — Louis LEIBRICH.

Karl SCHLECHTA. — *Der junge Nietzsche und das klassische Altertum* (Mainz, Florian Kupferberg, 1948, Universitas Moguntina, Reden und Aufsätze, Heft I).

Chapitre initial d'un travail d'ensemble sur Nietzsche et l'antiquité, cette étude traite principalement des circonstances qui ont masqué d'abord au futur philosophe sa vocation véritable. Analyse très documentée de cette crise de conscience permanente qui semble avoir été l'état d'âme caractéristique du jeune Nietzsche, tiraillé entre sa passion pour la musique et son besoin d'action révolutionnaire. — Louis LEIBRICH.

Maurice BOUCHER. — *Les idées politiques de Richard Wagner* (Paris, Editions Montaigne, 1947, 270 p.).

Dans l'étude qu'on a pu faire de Richard Wagner, M. Boucher a découvert une lacune qu'il importait de combler : faire la lumière sur toute une série de pensées mouvantes, exprimées dans de nombreux petits écrits théoriques et qui, malgré des divergences et des contradictions, sont cependant restées assez fidèles à elles-mêmes tout au long de la vie de Wagner pour qu'on puisse en dégager des constantes. Après avoir étudié l'éveil du sentiment national chez le grand musicien, puis l'évolution de ses idées, M. Boucher va s'efforcer, à partir de la page 74, de reconstruire la pensée de Wagner après 1875. L'idée maîtresse du livre, c'est que Wagner en arrivera, contradictoirement, à une sorte d'anarchisme révolutionnaire individualiste et communautaire en même temps ; car tout en rejetant l'état qui mécanisa les formes vitales, il rêve d'une communauté, qui serait naturellement le peuple allemand : c'est que, soumis à des influences diverses comme celle de Darwin. Proudhon et, à la fin de sa vie, de Gobineau, il s'efforce de les concilier avec ce qu'il est au plus profond de lui-même : un artiste. Il est donc vrai de dire que ce livre est « l'analyse d'une personnalité, plus que d'une philosophie », l'étude d'un musicien qu'était Wagner, qui s'essayait à être penseur. — Jeanne NAUJAC.

Carl SPITTELER. — *Gesammelte Werke*, 6. Band : *Autobiographische Schriften*, édité par Gottfried Bohnenblust (Zurich, Artemisverlag, 1947, 518 pages, avec 17 illustrations hors-texte et deux fac-similés de l'écriture de l'auteur).

De même, que dans son existence si remplie, Carl Spitteler n'était pas parvenu à réaliser son projet de publier lui-même ses œuvres complètes, de même son intention de raconter sa vie « de la sixième à la quatre-vingtième année » n'a pas abouti. Du moins a-t-il écrit deux fragments de sa biographie : *Meine frühesten Erlebnisse* (1845-1849), parus en 1914 chez Eugen Diederichs à Iéna, et *das entscheidende Jahr* (1862), œuvre jusqu'ici inédite, à part certains chapitres publiés en 1925 par le Dr Louis Glatt dans le Sonntagsblatt des *Basler Nachrichten*. Cette « année décisive » est celle de la crise sentimentale et morale où mûrit la volonté de l'artiste et où se décida sa mission poétique. Les chapitres en sont groupés sous quatre titres, qui évoquent les chants d'une composition épique : « es keimt », « es schmerzt », « es gärt », « Ich will ».

Dans le sixième volume des œuvres complètes de C. Spitteler, M. Bohnenblust a pieusement recueilli, outre les deux importants fragments ci-dessus mentionnés, toutes les pages éparses dans ses papiers, où l'auteur relate ses souvenirs : sur les années de Berne et de Bâle

(1849-1863), sur son ami Widmann et sur la maison du pasteur, le « paradis sur terre », sur ses années d'étudiant (1863-1871). On trouvera entre autres dans ce dernier chapitre un hommage à Jakob Burckhardt et le « curriculum vitæ » que Spitteler rédigea en 1871 pour la commission d'examen théologique de l'Université de Bâle. Le recueil se termine par une longue déclaration qui règle définitivement une question maintes fois soulevée par la critique littéraire : « Meine Beziehungen zu Nietzsche ».

Pour ce volume, comme pour tous les autres de la collection, les notices explicatives figureront dans le tome XI et dernier. — H. AUDOIN.

Rudolf DEGKWITZ. — *Das alte und das neue Deutschland* (Hamburg, Claassen und Goverts, 289 p.).

L'auteur, quel qu'il soit, de ce livre courageux, enseignait dans une université d'Allemagne, et se distinguait par son hostilité au régime hitlérien. Il fut arrêté en 1943 par la Gestapo et libéré lors de l'effondrement du troisième Reich. Dès 1940, il avait prévu la catastrophe future, et commencé à écrire son ouvrage, son appel à la jeunesse allemande. Des amis sauvèrent son manuscrit lors de l'arrestation. A son retour de prison il le remit à l'éditeur, sans l'avoir retouché. En raison des circonstances l'impression ne put être entreprise et achevée qu'en 1946. Une seconde édition a paru en 1947.

On ne pourrait dire que, sauf quelques détails impressionnants, le livre de 289 pages, nous apprenne de grandes nouveautés. Mais ce qui frappe c'est le fait, rare autant qu'on sache, que cet Allemand adresse aux Nazis et aux Allemands, avec vigueur et au nom de ses sentiments religieux, les reproches de brutalité, d'avidité et de barbarie que leurs victimes durent leur faire partout. Il établit leurs responsabilités, non pas récentes seulement, mais fort anciennes, en remontant jusqu'à Frédéric II, en citant les doctrines funestes de leurs philosophes et philologues, historiens et poètes, industriels et dirigeants politiques, en insistant sur leur incompréhension et leur dédain de la civilisation occidentale, et en leur demandant de faire expressément leur *mea culpa*. On eut souhaité peut-être un tableau plus complet, moins idéaliste et journalistique, de même que plus d'ampleur et de précision dans la seconde partie (la nouvelle Allemagne) qui ne compte que 39 pages, et demeure plus généreuse que positive. Peut-être y a-t-il aussi quelque nationalisme dans cette assertion que les belles vertus germaniques d'autrefois, auxquelles il faut revenir, leur sont propres « et les mettent au-dessus des autres peuples » (p. 288). N'empêche qu'on salue avec plaisir ce livre tel qu'il est. Si seulement il avait une large diffusion, une réelle influence, et suscitait beaucoup d'autres confessions analogues ! — G. RAPHAEL.

Kurt STECHERT. — *Wie war das möglich ?* (Stockholm, Bermann-Fischer Verlag, 1945, 383 p., 562 fr.).

Ce livre examine comment fut possible l'avènement d'Hitler. Son point de vue est essentiellement celui de l'histoire politique. Dans ces limites, il montre avec évidence que les idées nationales-socialistes ne représentent nullement un résultat de l'humiliation subie en 1918, mais sont bien antérieures au traité de Versailles (p. 260). L'alliance, aucune-

ment fortuite, de Papen et de Hitler, marqua l'apogée d'une politique d'alliance anti-libérale et anti-capitaliste entre aristocrates conservateurs et réactionnaires petits bourgeois (p. 29) qu'avait déjà pratiquée Lassalle ! Dès 1848, contre le Parlement de Francfort, partisan de la liberté du travail et de la libre concurrence, s'était réuni dans cette même ville un parlement d'artisans, fidèles aux corporations par méfiance envers la grande industrie et le prolétariat ouvrier. C'est dans cette classe moyenne conservatrice des petites villes et des campagnes, ennemie de la bourgeoisie libérale (et par là alliée toute désignée des nobles du parti conservateur) que l'antisémitisme de nuance raciste se propagea après 1870 (non par suite d'une défaite, comme de nos jours, mais après une guerre victorieuse !), par réaction contre le libéralisme économique qui menaçait de la prolétariser. Le mouvement chrétien social du pasteur Adolf Stöcker préfigure dès l'époque de Guillaume I[er] le national-socialisme : il était déjà anti-sémite et dirigé contre la social-démocratie. C'est en 1892 que les conservateurs adoptent officiellement dans leur programme l'antisémitisme, afin de gagner le suffrage des réactionnaires plébéiens de la petite bourgeoisie. Ils introduisent ainsi chez eux un point de vue raciste qui s'attaquera vite au christianisme lui-même et prétendra, avant 1914, soit aryaniser, soit répudier celui-ci ; alors que le parti conservateur avait été traditionnellement chrétien. Pour ralentir l'industrialisation de l'Allemagne, qui amène avec elle le triomphe du capitalisme et la menace du prolétariat, Karl Jentsch, dès 1893, a préconisé, dans un livre au titre déjà national-socialiste, *Weder Kommunismus noch Kapitalismus*, la politique anti-russe reprise par *Mein Kampf*. D'ailleurs, observe l'auteur (pp. 151 et 296), toute politique d'autarcie allemande implique la conquête de terres russes et l'expulsion de leur population. Conclusion : « Le Troisième Reich, comme nous l'avons vu, n'est pas tombé du ciel, mais on peut espérer avoir montré aussi clairement qu'il n'était pas non plus inscrit dans les étoiles » (p. 374). Le lecteur emportera de ce livre aride, bien informé et instructif, qui retrace suivant l'ordre chronologique les luttes politiques intérieures de l'Allemagne depuis 1848, la conviction que le national-socialisme se préparait depuis trois quarts de siècles dans les masses moyennes réactionnaires, composées de petits commerçants, de paysans et d'artisans, en lutte tout à la fois contre les capitalistes et le prolétariat. — Max ROUCHÉ.

Eugen KOGON. — *Der SS-Staat*. Das System der deutschen Konzentrationslager (München, Verlag Karl Alber, 1946, 339 p.).

Les divers aspects de la vie dans les camps de concentration sont retracés ici de façon méthodique et impartiale ; statistiques et circulaires officielles sont rendues sinistrement vivantes par des exemples vécus, fournis par l'expérience personnelle de l'auteur ainsi que d'autres vétérans rescapés de ces camps. Ce ne sont pas de simples Mémoires, mais une étude systématique, scientifique ; les noms propres sont en italique, le lieu et la date exactement cités, le ton toujours objectif, les jugements impartiaux (p. ex. pp. 254-255 sur l'activité généralement bienfaisante des détenus communistes, mais leur répugnance à éliminer ceux de leurs membres manifestement indignes). C'est l'ouvrage de base, qu'il faut avoir lu pour bien apprécier tous ceux qui traitent de ce sujet ; car on y trouve précisé : les fonctions — officielles et clandestines — et l'importance éventuelle d'un *Kapo*, d'un *Kalfaktor* ou d'un *Rapporteur ;* — la vie quotidienne dans les camps et ses fluctuations au cours de la guerre ;

— la psychologie des détenus et le comportement de chaque nationalité ; — et surtout, ce qu'ignoraient beaucoup de détenus eux-mêmes : la lutte constante entre prisonniers politiques et criminels de droit commun pour s'assurer les leviers de commande, l'organisation de la direction clandestine du camp par les détenus politiques, le rôle capital joué par les communistes allemands dans cette résistance larvée. D'autres études peuvent apporter plus de détails sur tel ou tel aspect ; elles apparaissent comme des illustrations partielles complétant ce manuel classique que tout germaniste, tout historien doit avoir lu et annoté[1]. — Max ROUCHÉ.

Theodor PLIVIER. — *Stalingrad* (Berlin, Aufbau-Verlag, 1946, 384 p., 9 mk 60).

Ce roman à succès n'est pas un témoignage personnel, puisque l'auteur, depuis 1933, propagandiste au service de l'U.R.S.S.. n'a porté les armes ni du côté russe, ni du côté allemand (peut-être est-il permis d'en discerner deux indices, dans le fait qu'il donne toujours le nom tout théorique de *geballte Ladung,* « charge creuse », à ce que l'armée allemande nommait couramment et officiellement *Panzerfaust* et *Panzerschreck,* et que le maréchal mis en scène n'est jamais appelé von Paulus, sans doute parce que les propos qui lui sont attribués sont fictifs ? Mais il utilise fort habilement les récits de combattants, selon une technique qui s'apparente souvent à celle du cinéma ; la décomposition de l'armée encerclée est tantôt racontée d'en haut et de façon impersonnelle, tantôt ressentie par divers personnages de tous grades, à travers leur langage et leur horizon particulier : autant d'échappées s'ouvrant derrière une tête caractéristique en gros plan ; la scène où les derniers défenseurs, épuisés de maladie, de froid et de faim, mais encore vivants, entendent leur propre oraison funèbre prononcée — avec un peu d'avance — par Goering à la radio, déjà saisissante à la lecture, serait d'un effet énorme à l'écran. Pas de tirades communistes ; simplement, l'inutilité de ce « gescheiterter Raubzug » (p. 367) (« das Vaterland hat an der Volga keine Grenze zu verteidigen », p. 301), l'absurdité de l'ordre, donné par le Führer, de tenir sur place au lieu de tenter une sortie qui aurait pu réussir, la faiblesse des généraux qui ont obéi à ses ordres reconnus néfastes, la responsabilité des militaires et des industriels qui ont favorisé l'avènement d'Hitler (pp. 292-293), l'opposition entre troupes du front et Hauts Etats-majors qui ignoraient leurs conditions de vie et donnaient des ordres inspirés par la pure théorie (p. 298 à 301), toutes ces vérités qui ne sont pas spécifiquement communistes sont vigoureusement mises en lumière, souvent par le truchement d'un général de chars téméraire qui finit par devenir anti-hitlérien, Vilshofen (vraisemblablement conçu sur le modèle de Rommel) ; tandis qu'un simple soldat mourant évoque à la fin les massacres en masse de civils et de prisonniers russes auxquels il a pris part, par ordre. Œuvre de bonne foi et non de partisan, bien que publiée par une édition sous contrôle soviétique, ce roman ne peut qu'exercer une influence salutaire sur la conscience allemande ; et il est encourageant de savoir que son succès est énorme. Il faut espérer qu'on en tirera un film. Une comparaison avec *A l'Ouest rien de nouveau* (et peut-être, en outre, avec *La débâcle*

1. Signalons qu'une traduction en a paru aux Editions de la Jeune Parque sous le titre : *L'enfer organisé.*

de Zola) constituerait un beau sujet de diplôme d'Etudes supérieures, où seraient analysées l'évolution de la technique littéraire, et les constantes des grands effondrements militaires[1]. — Max ROUCHÉ.

Thomas MANN. — *Neue Studien* (Stockholm, Bermann-Fischer Verlag, 1948, 185 pages). Dépôt pour la France : M. Flinker, 68, quai des Orfèvres, Paris (1er).

Le présent livre fait suite à *Adel des Geistes* (1945, même éditeur). Thomas Mann, à l'encontre de ce qui se passe d'habitude, est arrivé à la critique littéraire en partant de l'activité créatrice. Aussi ces nouveaux essais procèdent-ils, comme les anciens, non seulement de la connaissance des écrivains étudiés, mais d'une véritable parenté avec eux. Les études sur Dostojewski et Nietzsche ayant d'abord paru dans *Die Neue Rundschau* (juillet 1946 et automne 1947), nous renvoyons, en ce qui les concerne, aux compte-rendus publiés par les *Etudes Germaniques* (octobre-décembre 1946, p. 456 et janvier-mars 1948, p. 91 et suiv.). *Phantasie über Goethe* constitue une nouveauté pour le lecteur européen. Ce titre volontairement dégagé recouvre une dissertation extrêmement sérieuse, une sorte de raccourci biographique, qui nous introduit dans les profondeurs de l'évolution psychique et spirituelle de Goethe. Dans son effort pour décrire et comprendre le génie goethéen, Thomas Mann ne rejette aucune des grandes techniques modernes qui permettent d'approcher de la réalité humaine : l'ethnographie, dans ses considérations sur les origines familiales du poète (pp. 18-19), la psychanalyse, en le rattachant à un type psychique plus féminin que masculin (pp. 46 et 56), la sociologie enfin, lorsqu'il présente le grand écrivain comme une incarnation caractéristique de l'humanisme bourgeois. On peut trouver qu'à certaines de ces catégories, surtout à celles d'ordre sociologique, Thomas Mann fait la part trop belle. La vie de Goethe, et à plus forte raison sa spiritualité, échappent largement à ces déterminations mineures, et sa grandeur, si nettement mise en lumière par le critique (pp. 67-68), consiste précisément à les transcender. Il semble en être de même du caractère national de Goethe, que Thomas Mann, non sans quelque ironie, se plaît à accentuer alors qu'il lui reconnaît par ailleurs (p. 68) une exceptionnelle ampleur de l'espace spirituel (innereWeiträumigkeit), qui ne conçoit de fonction littéraire valable qu'aux dimensions de la terre elle-même (Weltliteratur). Ce qu'il y a d'allemand en Goethe, de même que ce qui relève de sa classe sociale, apparaît ainsi comme inessentiel à sa réalité profonde et ses vraies limites coïncident avec celles de la condition humaine. Voilà l'image de Goethe qui se dégage des études et œuvres que Thomas Mann a consacrées à une des plus authentiques manifestations de la grandeur humaine en terre allemande. — La conférence sur *Joseph und seine Brüder,* qui termine le volume, rentre dans la catégorie de l'auto-biographie et de l'auto-critique, qui sont le fait des esprits d'envergure. Cette confession est indispensable à l'intelligence de l'œuvre difficile que constitue la tétralogie biblique de l'auteur. Elle se termine par des pages lumineuses sur la théorie du progrès humain qui, chez Thomas Mann, apparaît désormais comme la clef de voûte d'une pensée éminemment constructive. — Louis LEIBRICH.

1. Une traduction (par Paul Stéphane) vient de paraître aux Editions Robert Marin.

Thomas MANN. — *Appels aux Allemands.* Traduit par Pierre Jundt, introduction critique d'Edmond Vermeil (Paris, Editions Martin Flinker, 1948, 223 pages, 390 francs).

La jeune maison d'édition Flinker nous offre, pour ses débuts, un volume présenté avec une sobre élégance. Les *Appels aux Allemands,* de Thomas Mann, allocutions radiophoniques adressées à ses concitoyens au cours de la dernière guerre, méritaient ce revêtement d'un goût parfait. Le beau portrait de l'auteur, dont s'orne la couverture, rendra familière au lecteur français une des figures les plus éminentes de la spiritualité contemporaine. Aussi ces pages, remarquablement traduites, ne relèvent-elles d'aucune façon de la propagande : ce sont des méditations politiques et philosophiques où Thomas Mann respecte scrupuleusement et sa conviction personnelle et la vérité objective, mais par quoi il s'engage sans réserve dans la lutte contre Hitler dont il veut provoquer la chute.

Thomas Mann, grâce à l'admirable vigueur de son verbe, déploie des qualités de polémiste de premier ordre. Plus d'une fois, en le lisant, on songe à la verve satirique des *Châtiments.* Un lyrisme tout biblique, qui culmine dans l'impressionnante émission du 25 avril 1943, intitulée *Les dix commandements,* traverse l'ensemble du recueil, et l'auteur de la tétralogie *Joseph und seine Brüder* atteint dans ses discours une véhémence de l'invective et une solennité de l'adjuration qui ne se retrouvent au même degré que chez les prophètes d'Israël, ses maîtres. Il est à remarquer que cette violence verbale n'a jamais pour conséquence de déformer la vérité. C'est que la réalité invectivée par l'écrivain totalisait tant de laideur et d'infamie qu'aucune exagération, à ce sujet, n'était possible. Hitler apparaît dans ces diatribes comme l'incarnation du mal, c'est-à-dire comme le point de cristallisation historique des forces de dégradation qui restent dangereusement sous-jacentes à l'effort des hommes pour instaurer une civilisation humaine.

C'est la deuxième fois que Thomas Mann prend parti dans le combat pour la civilisation. M. Edmond Vermeil, dans son importante introduction, rappelle le premier de ces engagements, en 1914, qui nous avait valu *Friedrich und die grosse Koalition* et le gros volume des *Betrachtungen eines Unpolitischen.* C'est l'honneur de la critique française de ne pas esquiver et de poser correctement le problème délicat des antécédents nationalistes de ce grand adversaire du nationalisme allemand. Sans vouloir expliquer aujourd'hui l'attitude prise par Thomas Mann pendant la Grande Guerre, disons en gros qu'il s'agissait, de sa part, d'un engagement à faux et d'une erreur temporaire, presque accidentelle. Rien, dans ses premières œuvres, ne semblait orienter le romancier des *Buddenbrooks* vers les propositions discutables dont il devait, un instant, se faire le défenseur. Par contre, dès 1922, dans son discours *Von deutscher Republik,* se marque avec force l'option fondamentale qui devait se traduire, en octobre 1930, par l'*Appel à la raison* et qui amènera l'écrivain, dix ans plus tard, à prononcer ces nouveaux appels.

Si la phobie des concepts de *civilisation* et de *démocratie* avait jadis inspiré des spéculations hostiles à l'humanisme occidental, le présent livre procède d'une mentalité entièrement favorable à cette forme du progrès humain. L'écrivain a renoncé à la distinction séduisante mais spécieuse, héritée de Nietzsche, qui oppose les termes de *Kultur* et de *Zivilisation,* et il les emploie indifféremment l'un de l'autre pour désigner

une même réalité. Pour ce qui est du mot *démocratie,* il note que ce terme a été trop longtemps, et sottement, méprisé par les Allemands (p. 190). Mais Thomas Mann ne se rallie pas à une démocratie purement formelle et historiquement dépassée ; ce qu'il préconise, et depuis longtemps déjà, c'est une démocratie révolutionnaire, un humanisme social, et même socialiste (p. 185-87). L'humanité lui apparaît comme prise dans un processus de transformation profonde, et le crime national-socialiste consiste précisément à avoir détourné, en Allemagne, les forces de progrès au profit d'une entreprise de réaction et d'avoir déchaîné, sur le monde, une guerre meurtrière et destructrice qui aura retardé et compliqué la libération économique et sociale des peuples. Thomas Mann, tout comme Jaspers dans *La culpabilité allemande,* n'impute d'ailleurs pas aux seuls Allemands la responsabilité de ce qu'il considère comme un sinistre intermède de l'histoire : « ... si culpabilité *il y a,* elle est étroitement solidaire de la multiplicité des actes coupables commis par le monde » (p. 200). Mais cette responsabilité partagée, en ce qui concerne l'accession au pouvoir d'Hitler et de ses acolytes, n'empêche pas que l'Allemagne doive supporter, pour sa part, les conséquences des méfaits historiquement perpétrés par son dictateur avec le concours fidèle et tenace de toute la nation (p. 201).

C'est donc au nom de la révolution encore à faire, tout autant que du point de vue des réalisations humaines déjà acquises, que Thomas Mann condamne l'odieuse aventure hitlérienne. Une de ses préoccupations les plus constantes, c'est de dénoncer la réaction camouflée sous les couleurs du progrès. Elle remonte sans doute à la découverte d'un aphorisme de Nietzsche, *La réaction en tant que progrès* (Humain, trop humain I, n° 26), et utilisé pour la première fois dans *Betrachtungen eines Unpolitischen* (pp. 519-520), où est décelé l'enchevêtrement, dans l'histoire, des facteurs progressifs et des forces de régression. Depuis lors, Thomas Mann s'est attaché à élucider davantage cette coexistence troublante des contraires, apparentée au problème de l'interdépendance mystérieuse du bien et du mal dans la vie. Se retrouver dans le dédale des forces antagonistes, constitue pour l'homme sa tâche spécifique. Le roman biblique *Joseph und seine Brüder,* encore insuffisamment connu en Europe, peut être considéré comme une contribution majeure à cette discrimination nécessaire. Voici en quels termes l'auteur lui-même fait le bilan de son expérience : « ... S'il me fallait préciser ce que j'entends personnellement par sentiment religieux, je dirais qu'il se compose d'*attention* et d'*obéissance ;* attention aux changements internes qui s'opèrent dans le monde et aux variations qui apparaissent dans l'idée que nous nous faisons de ce qui est vrai et juste ; obéissance qui n'hésite pas à adapter la vie et la réalité à ces changements et à ces variations et à satisfaire ainsi aux exigences de l'esprit » (*Neue Studien,* p. 183).

Avec de telles considérations, nous n'avons pas quitté le domaine de la politique dont nous étions partis, mais nous nous trouvons sur un plan où l'on se soucie d'accorder l'action historique aux impératifs spirituels. Rarement l'esprit eut à s'engager, en gardant intacte sa pureté, dans la dialectique des faits, comme ce fut le cas dans ces allocutions radiodiffusées de Thomas Mann. Il faut remonter aux *Discours à la nation allemande* pour en retrouver l'équivalent historique. Mais alors que les conférences de Fichte marquaient, pour la philosophie allemande, le début d'une sécession idéologique par rapport à l'esprit humain, les *Appels* de Thomas Mann pourraient bien inaugurer le retour de la

pensée germanique à l'idéal et à l'effort communs des hommes. — Louis LEIBRICH.

Hans PETERS. — *Zwischen Gestern und Morgen : Betrachtungen zur heutigen Lage* (Berlin, Springer Verlag, 1946, 226 pages).

Mis en face de la situation terrible résultant de douze années de national-socialisme, le professeur Hans Peters s'efforce de faire le point et de dégager des raisons d'espérer, car l'homme a besoin d'un minimum d'optimisme. Son livre se subdivise donc de lui-même en deux parties : la première est négative : c'est le bilan des destructions matérielles et morales opérées par le régime et la guerre ; la seconde est constructive : quels remèdes apporter à toutes ces destructions ? Le seul moyen vraiment efficace ne viendra pas de l'extérieur, mais de l'homme lui-même ; il faut une rééducation complète, l'instauration d'une culture centrée sur l'idéal occidental, car, ce mélange de traditions antiques, de christianisme, d'humanisme, de rationalisme, de romantisme et de technique est le seul possible pour les Allemands, à condition qu'ils ne se ferment pas à l'Est. De ce point de départ découle toute une série de mesures qu'il est impossible d'énumérer ici en détail. Il suffira de noter qu'il se préoccupe surtout de la réforme des écoles et des universités, mais aussi de la formation d'universités populaires et du perfectionnement des employés ou fonctionnaires. Livre intéressant malgré son apparence peu attrayante, parce que l'auteur est lucide, ne s'attarde pas au désespoir, mais veut construire solidement pour l'avenir. — Jeanne NAUJAC.

Hans CAROSSA. — *Aufzeichnungen aus Italien* (Leipzig, Insel-Verlag, 1947, 203 p.).

Ces pages de journal écrites à des dates diverses, de 1925 à 1942, n'ont pas la prétention de donner une image complète de l'Italie. Elles nous montrent simplement quelques aspects de Carossa découvrant peu à peu le pays de ses ancêtres. Son chemin est en partie celui de Goethe, et si, l'expérience italienne n'est pas pour lui une « renaissance », il en jouit cependant comme d'un profond repos, comme d'une bienfaisante pause au milieu de la complication de la vie. Parce qu'en lui se heurtent deux atavismes, la tradition latine et la tradition allemande, nous voyons Carossa suivre les traces des empereurs germaniques que la nostalgie poussa vers le Sud : à Ravenne, Dietrich de Berne ; à Naples, Conradin de Hohenstauffen. En opposition avec ce monde de l'art et de la nature d'Italie, dont Carossa donne des descriptions colorées, précises, assez impressionnistes parfois de ton, monde qui, malgré la guerre, semble encore reposer dans l'éternel, les dernières pages du journal évoquent la capitale de la Bavière après un bombardement et c'est l'occasion pour Carossa d'évoquer le souvenir du Munich littéraire et artistique d'avant 1914. Le livre se termine sur un long poème dédié à l'Occident, où s'exprime timidement l'espoir d'une possibilité de survie. — J. NAUJAC.

Johannes PFEIFFER. — *Anfechtung und Trost im deutschen Gedicht.* (Hamburg, Marion von Schröder Verlag, 1946, 250 p.).

Ce recueil de poèmes est la deuxième édition d'un ouvrage paru en 1938 et 1941 ; il embrasse huit siècles de lyrisme puisqu'on y rencontre Spervogel à côté d'auteurs encore vivants. Le titre indique suffisamment que la figure centrale en est l'homme, avec ses détresses et ses consola-

tions; c'est dire que l'atmosphère en est nettement religieuse, que les thèmes sont les thèmes essentiels d'une grande partie du lyrisme éternel : mort, fuite du temps, pélerinage de l'homme sur terre... Ceci explique la place relativement importante donnée à des poètes comme Claudius, Gryphius, Angelus Silesius, Rückert ou Schröder, alors que de grands lyriques comme George en sont absents; il semble cependant que l'auteur aurait pu exploiter plus largement d'autres poètes contemporains et notamment Rilke. Malheureusement le recueil appelle une autre réserve plus grave. Dans sa post-face, l'auteur explique qu'il lui a semblé nécessaire de procéder à certaines transformations sur les poèmes choisis : il a coupé abondamment dans de vieux auteurs ayant tendance à la prolixité, ceci afin de renforcer l'effet poétique, mais il est intervenu parfois bien arbitrairement dans certains textes; citons quelques exemples :

Ainsi, dans un hymne de Luther, il fait tomber toute une partie de l'appel à Dieu, qui rompait la ligne mélodique, il « reconstitue » un poème de Schiller en sélectionnant quelques strophes ou un chant de Hölty en amalgamant les huit premiers vers et les quatre derniers, ou ne cite qu'une strophe d'un des *Sonnets à Orphée*... C'est mutiler beaucoup trop et c'est, en tout cas, donner une idée fausse des poètes cités, ce qui est grave. — Jeanne NAUJAC.

Friedrich MEINECKE. — *Die Entstehung des Historismus* (Munich, Leibniz-Verlag, 1946, 637 pages).

La guerre et les bombardements avaient amené une raréfaction du livre, qui rendait urgente la réédition d'ouvrages fondamentaux, épuisés depuis longtemps; elle imposait aux éditeurs la nécessité de choisir les meilleurs. Parmi eux figurait, sans aucun doute, celui de Meinecke, dont il faut souhaiter la réintroduction prochaine en France. C'est, en effet, un remarquable travail de synthèse sur l'avènement de l' « historisme » (en France, en Angleterre et en Allemagne), dans lequel l'auteur voit une des plus grandes révolutions de la pensée occidentale. — J.-F. ANGELLOZ.

Alfred LANG. — *Je ne suis qu'un Boche* (Paris, Corrêa, 1948, 240 pages).

Deux Allemands quittent leur pays pour s'installer à Lyon comme imprimeurs et ils réussiraient si l'un d'eux n'était pas séduit par la femme de l'autre; cela ne manque pas d'attrait, mais l'intérêt du roman n'est pas là; il réside dans les réactions des deux Allemands en face de la France, puis dans l'histoire du narrateur, renvoyé par le mari malheureux, car il finit par servir la résistance et combattre ses compatriotes; il a gagné l'amour de Solange et le droit de se sentir Français. Le livre est, au moins pour une bonne part, autobiographique : il a été vécu par l'auteur, correspondant de presse à Paris, et par ses amis; il est simplement écrit, en phrases courtes et alertes; il se lit avec agrément et profit. — J.-F. ANGELLOZ.

REVUE DES REVUES

(Mlle Naujac, MM. Angelloz, Leibrich, Malosse, Mossé)

REVUES FRANÇAISES

CAHIERS DU SUD : N° 290, 113-115. Anna Seghers : *Les trois arbres.*

ETUDES NIETZSCHEENNES : I, mars 1948 ; II-III, septembre 1948 : La Société des Etudes Nietzschéennes se contentait jusqu'à présent de publier un bulletin ronéotypé adressé à ses adhérents et qui les tenait au courant de tous les travaux consacrés à Nietzsche. Elle a voulu mieux faire cette année en publiant des *Etudes nietzschéennes.* Le premier cahier (mars 1948) consacre une bonne partie de ses pages à quelques études sur les rapports existant entre Nietzsche et Dostoïewski, sous les signatures de Hans Hartmann et d'un des animateurs de la revue, M. Quinot. Notons aussi dans le même numéro un article sur *Nietzsche interprété par Jung,* une abondante Bibliographie hollandaise, un article de notre collaborateur L. Leibrich sur *Thomas Mann et la critique nietzschéenne.* — Le Cahier de septembre 1948 est pour une bonne part voué à l'évocation de l' « Affaire Nietzsche contre Wagner », si j'ose dire. A côte des signatures d'E. Vermeil, Egidi, Charles du Bos, Jean Matter et Hans Hartmann, j'aurais aimé trouver quelques pages d'Arthur Drews, peut-être un peu suspect de partialité wagnérienne dans son étude.

MERCURE DE FRANCE : Février 1948, 344-350. Lucien Maury : *Scandinavie,* premier article d'une série consacrée aux différentes littératures scandinaves depuis la guerre (Danemark).

Mars 1948, 533-535. J.-F. Angelloz : *Les enfants Jéromin,* analyse aussi détaillée qu'il est possible de le faire en trois pages des divers éléments qui font du dernier roman de E. Wiechert une œuvre représentative du grand romancier allemand. — 550-556 : L. Maury : *Scandinavie* (suite). Etude sur l'état de la littérature norvégienne depuis la guerre ; les divers écrivains norvégiens sont succintement caractérisés.

Avril 1948, 705-710. J.-F. Angelloz : *L'éveil du sentiment national en Allemagne.* Analyse du livre que M. Boucher a fait paraître sur la question aux Editions du Vieux-Colombier, en 1947.

Mai 1948, 144-147. J.-F. Angelloz : *La Régénération par l'Université et la Culture.* Un des plus importants problèmes d'aujourd'hui a amené J.-F. Angelloz à grouper dans cette chronique l'analyse de plusieurs livres ou essais allemands sur la question, tels que : Hans Peters : *Zwischen Gestern und Morgen* (Springer. Berlin 1947), Jaspers : *Vom lebendigen Geist der Universität* (Lambert Schneider, Heidelberg), *Die Idee der Universität* (Springer. Berlin 1946) et *Vom europäischen Geist*

(Piper, Munich 1947), de même que F. Blattner : *Ein Wort an die akademische Jugend* (Hoffmann et Campe, Hambourg). Ces livres, d'ailleurs, débordent le cadre allemand et s'adressent à tous ceux qui voudraient bâtir l'Europe de demain. — 155-161 : L. Maury : *Scandinavie,* suite aux articles parus dans les numéros de février et mars et étudiant, cette fois. la littérature suédoise de la guerre et de l'après-guerre.

Juin 1948, 330-334. J.-F. Angelloz : *Contacts culturels.* Impressions de Francfort et Munich. Nécessité d'une action culturelle plus intense.

Juillet 1948, 481-502. Ernst Wiechert : *La fuite dans l'éternel,* nouvelle traduite par J. et L. Ruby. L'histoire du soldat qui, un soir, fuit l'horreur du champ de bataille et déserte parce qu'il voulait labourer et semer, « faire quelque chose de vivant... quelque chose pour l'éternité ». C'est dire qu'on y retrouve les thèmes caractéristiques de Wiechert et surtout cette hantise de la vie dans l'essentiel et l'éternel. 517-520 : J.-F. Angelloz : *Résurrection de Heine.* Les neuf conférences de Andler sur la poésie de Heine, que la « Société des Etudes Germaniques » a éditées sous le titre de *La poésie de Heine* viennent à point, car, d'une part, la thèse de Legras et le livre de Lichtenberger sur Heine sont depuis longtemps épuisés, d'autre part, Andler s'occupe beaucoup des œuvres poétiques de la période médiane, d'ordinaire négligées.

Août 1948, 742-743. J.-F. Angelloz : *Jacob Burckhardt et l'humanisme bâlois.* L'historien Werner Kaegi consacre une biographie monumentale à Burckhardt, qui fut l'ami de Nietzsche (le premier volume seul a paru jusqu'ici, en 1947, chez Benno Schwabe, à Bâle) et en qui il voit un des plus brillants représentants de la tradition de l'humanisme bâlois.

Septembre 1948, 171-172 : J.-F. Angelloz : *Le centenaire de la Révolution de 1848,* tel qu'il a été fêté par la municipalité de Francfort.

Novembre 1948, 485-493. J.-F. Angelloz : *Hermann Hesse.*

Décembre 1948, 725-727. J.-F Angelloz : *Deux poètes autrichiens.* Il s'agit de Stifter dont Moritz Enzinger a publié, en 1947, aux éditions Wagner, à Innsbruck, un choix de lettres précédé d'une substantielle biographie, et d'Anton Wildgans, dont la veuve vient de publier, chez Wilhelm Frick, à Vienne, trois volumes de lettres et poésies.

Janvier 1949, 74-83. J.-F. Angelloz : *Le Dr Faustus de Thomas Mann.* Etude sur l'œuvre, l'importance de la musique, le rôle du diable, la place de l'Allemagne ; indications bibliographiques. — 154-157. Chronique du même auteur sur *André Gide et l'Allemagne,* essentiellement fondée sur trois préfaces à Th. Mann, Goethe, Hesse.

REVUE DE PSYCHOLOGIE DES PEUPLES (Directeur : A. Miroglio, Le Havre) · *Novembre* 1948. Max Rouché : *Herder et la psychologie des peuples.*

REVUE DE DEFENSE NATIONALE : *Avril* 1948. J. Dresch : *Les responsabilités des intellectuels allemands.*

LA TABLE RONDE : *Avril* 1948, 562-580. C. Du Bos : *Nietzsche,* extraits d'une série de conférences de Charles du Bos. La subtile analyse de quelques traits du caractère de Nietzsche et de ses rapports avec Schopenhauer et Wagner fait regretter que ces conférences ne soient pas éditées Il est pourtant probable que ce fragment, ajouté aux pages du *Journal* qui se rapportent à Nietzsche, nous offre l'essentiel de la pensée de Du Bos sur le grand philosophe allemand.

LES TEMPS MODERNES : *Janvier* 1948, 1.275-1.286. Elie GABEY : *Y a-t-il une vie politique en Allemagne ?* — 1.287-1.291. C. CHONEZ : *Souvenir de Berlin.* — 1.292-1.300. Lee JONES : *Vienne 1947.*

Mai 1948, 2.065-2071. Elie GABEY : *Manœuvre et opinion en Allemagne.*

Août 1948, 234-238. P. KLOSSOWSKY : *Hegel et le Mage du Nord.* — 239-264. HEGEL : *Hamann.* P. Klossowsky fait paraître une traduction d'une grande partie de l'ouvrage que Hegel écrivit dès la parution des œuvres du « Mage du Nord ». Il la fait précéder d'une étude sur la position de Hegel vis-à-vis de Hamann. Hegel se trouve obligé de prendre parti contre Hamann et de faire le procès de cette subjectivité qui ne peut jamais arriver à une vérité positive acceptable pour d'autres que lui-même. Dans l'étude de Hegel sur Hamann, à travers les déformations partiales de la pensée hamannienne, apparaît cependant le vrai visage du « Mage du Nord » : celui du chrétien reposant tout entier en Dieu et pour qui la condition de chrétien est la justification de sa condition d'homme.

Septembre 1948, 492-519 TRAN-DUC-THAO : *La phénoménologie de Hegel et son contenu réel;* part du livre de Kojève : *Introduction à la lecture de Hegel* pour en arriver à une pénétrante et claire analyse de la phénoménologie de Hegel. Tout en louant Kojève d'avoir donné à la phénoménologie un « sens concret en le rapportant à des faits réels », Tran-Duc-Thao lui reproche pourtant d'avoir forcé Hegel en appliquant arbitrairement le concept du rapport maître-esclave et en faisant de l'athéisme le sens de l'œuvre hégélienne. Or il semble qu'il faille plutôt accepter l'interprétation du R. P. Niel (*Interprétation de Hegel,* dans *Critique,* novembre 1947) : Hegel, tout en étant générateur d'athéisme a cependant malgré tout sauvegardé la religion.

Octobre 1948, 684-695. Franz KAFKA : *Méditations,* traduit et précédé d'une courte introduction de M. Robert. « Méditations » est un recueil de brefs récits, paru en 1913, qui montre donc encore la parenté avec l'expressionnisme, mais où déjà apparaît le Kafka futur : dans le déroulement illogique de certaines des nouvelles, les brusques failles qui rompent la ligne ou l'atmosphère brumeuse qui estompe parfois les choses.

REVUES ALLEMANDES

AUFBAU : *4. Jahrgang 1948.* — *Heft* 3 : K. OBERMANN : *Das Vorparlament 1848.* — F. G. LORCA : *Mein Bruder Frederico.* — A. ABUSCH : *Götterdämmerang.* — S. SIEBER : *1848 im Spiegel des politischen Liedes.* — F. KABER : *Die soziale Frage in der Revolution von 1848.* — A. SCHOLZ : *Begegnung mit Maxim Gorki.* — E. HOSTOVSKY : *Wenn sie Hunger hätte oder ihr kalt wäre.* — M. KESSEL : *Franz Wedekind.* — W. KLUGE : *Für die Einheitsschule vor 100 Jahren.* — K. H. SALZMANN : *In memoriam Th. Heine.*

Heft 4 : A. ABUSCH : *Geistige Folgen der unvollendeten Revolution.* — H. EULENBERG : *Erasmus Roderadamus.* — T. BALK : *Egon Erwin Kirsch und sein Werk.* — H. LANGE : *Gespräche mit dem Herrn in Grau.* — H. HOFFMANN : *Der Raum als Aufgabe.* — H. REINHOLD : *Waldarbeiter : Gestalten und Schicksale.* — F. HAMMER : *Die Kunst der Novelle.* — F. VOGLER : *Karl Valentin zum Gedächtnis.* — A. STEIN : *Alexander Ostrowski.* — H. W. SABAIS : *Eindrücke von neuer Lyrik.* — K. von OERTHEL : *Albert Schweitzer und die Jugend.*

Heft 7 : Hanns EISLER : *Gesellschaftliche Grundfragen der modernen Musik.* Recherche d'un parallélisme entre le développement de la musique et l'évolution économico-sociale. — Heinz GATERMANN : *Rehabilitierung der Urgeschichte.* — Karl TRINKS : *Das Recht auf Kitsch.* Essai sur les critères de valeur en littérature et sur l'éducation du goût. — W. JAHO : *Erhabenheit und Resignation.* Sur Stefan George, le pur artiste réfractaire à l'engagement.

Heft 8 : Gerhart POHL : *Magischer Realismus.* Réflexions sur la pauvreté de l'actuelle littérature allemande. — N. SABARA : *Dostojewski und unsere Zeit.* L'actualité toujours vivante du grand écrivain russe. — Heinz-Winfried SABAIS : *Goethe in dieser Zeit.* Des considérations sur notre époque, mais peu de chose sur Goethe. Une remarque intéressante, cependant, sur Thomas Mann à qui l'auteur attribue, à juste titre, « die berufene Statthalterschaft goetheschen Geistes in unserer Zeit ». — Wolfgang GROZINGER : *Neue Wege in der Sozialpsychologie.* De la nécessité d'une culture scientifique et mathématique. — Gustav LEUTERITZ : *Richard Wagner und die deutsche Einigung.* — Erich KLAUSNITZER : *Klabund.* — Herbert BURGMUELLER : *Thomas Mann.* Aufstieg, Grösse und Repräsentanz. Une sorte de liquidation de Thomas Mann, élevé en termes très élogieux à la dignité de « figure historique » comme représentant d'un âge passé, l'époque bourgeoise. — Henri JOHANSEN : *Zwischen Ratio und Metaphysik.* Zum 70. Geburtstag Alfred Döblins. Essai de définition de la situation spirituelle de l'écrivain, précédé d'une bibliographie sommaire de ses œuvres. — Friedrich SCHULTZE : *Theodor Lessing.* Notes sur la vie, la pensée et la mort d'un des représentants de la récente philosophie allemande. L'engagement de ce jeune philosophe fut scellé de son sang.

UNIVERSITAS 1948. — *Heft* 4 : Emile CALLOT : *Der Rhythmus der französischen Philosophie.* — Eduard SPRANGER : *Zur Frage der Erneuerung des Naturrechts.* Etude de premier ordre, fondée sur une connaissance vécue des principaux courants de la spiritualité contemporaine. — Anni CARLSSON : *Neue Aufgaben der Literaturwissenschaft.* — Dietrich GURLITT : *Grundbegriffe der Geographie.* Curieuse décomposition de la réalité géographique en éléments abstraits.

Heft 5 : Hubert ROHRACHER : *Gegenwart und Zukunft der Psychologie.* — André MAUROIS : *Literaturerlebnis und Literaturerkenntnis.* — Wilibald GURLITT : *Die Epochengliederung in der Musikgeschichte.*

Heft 6 : Aurelio FUENTES Y ROJO : *Der Existentialismus als Philosophie unserer Zeit.* L'existentialisme et son ancêtre Nietzsche sont placés dans une perspective surprenante : « Trois millénaires de l'histoire de la spiritualité occidentale finissent avec lui ». La philosophie ignore des innovations aussi absolues. — Franz ALTHEIM : *Literatur und Gesellschaft im ausgehenden Altertum.*

Heft 7 : Donald BRINKMANN : *Existentialismus und Tiefenpsychologie.* Brève vue d'ensemble sur la formation historique de l'existentialisme, qui ne fait qu'effleurer le sujet annoncé. — Rudolf BRUN : *Die Angst als Problem in der Medizin.* — Adolf PORTMANN : *Das Menschenbild in der gegenwärtigen Biologie.* Etude remarquable sur la spécificité humaine dans le règne des êtres vivants.

REVUES SUISSES

SCHWEIZER MONATSHEFTE : April 1948. Fritz WEHRLI : *Der Wert humanistischer Bildung.* Etude sur le contenu de la culture humaniste à travers les âges.

Mai. Edgar BONJOUR : *Die Gründung des schweizerischen Bundesstaates.* Documentaire historique sur l'élaboration et les caractéristiques de la constitution fédérale de 1848. — Robert INGRIM : *Berlin-Moskau 1939-1941.* Considérations, à propos des documents publiés à Moscou et à Washington, sur les tractations germano-russes au début de la guerre. L'intérêt de ces pages réside dans ce qu'elles empruntent aux documents en question. — Bruno E. WERNER : *Hoffnungslose deutsche Jugend ? Eine Diskussion mit Carl Zuckmayer.* A propos du drame *Des Teufels General,* débat révélateur, à Munich, de l'état d'âme de la jeunesse allemande, désillusionnée mais non désespérée.

Juni. Hanspeter LANDOLT : *Problem um Rodin.* Actualité de Rodin, vérifiée par une importante exposition à Bâle.

Juli. Jakob JOB : *Röntgen und die Schweiz.* Un raccourci intéressant de la biographie du grand savant.

Oktober 1948. Fritz NEUMARK : *Deutschland heute.* Un intéressant tableau de la situation actuelle de l'Allemagne. — Rudolf KASSNER : *Pilatus.* Ein Gespräch vom Gottmenschen. Des variations sur le thème : Qu'est-ce que la vérité ? La question se pose dans un monde qui participe à la fois de l'irrationnel de la vie et de la structure mathématique de la raison.

TRIVIUM : Dans les derniers numéros les articles de Käte HAMBURGER : *Beobachtungen über den urepischen Stil* et d'Irène MORRISS : *Georg Trakls Weltanschauung* (Jg VI, Heft 2) ; de Bert BRECHT : *Ueber reimlose Lyrik mit unregelmassigen Rhythmen.* — GUNDOLF : Frank WEDEKIND et Werner VORDTRIEDE : *Zu Goethes Morphologie* (Jg VI, Heft 3). — Richard ALEWYN : *Hofmannsthals Anfang : « Gestern »* et Emil STAIGER : *Zum Problem der Poetik* (Jg VI, Heft 4).

REVUES ANGLAISES ET AMERICAINES

GERMAN LIFE AND LETTERS : July 1948. E. STERN-RUBARTH : *The German Press of Yesterday Today and Tomorrow.* — E. STAIGER : *Lessings « Minna von Barnhelm ».* — B. J. MASON : *Contemporary English Poets and Rilke.* — E. C. MASON : *Five of Rilke's Sonnets to Orpheus.* — Hans EICHNER : *The Place of « Doktor Faustus » in the Work of Thomas Mann.* — Barnet LITVINOFF : *Rahel Levin : The Apex of a Triangle.* — Lutz WELTMANN : *K. Edschmid.* — R. PICK : *John Russell of Edinburgh and Goethe.* — C. P. MAGILL : *Notes on New Books.*

October 1948. Felix BRAUN : *Encounters with Hofmannsthal.* — R. HINTON THOMAS : *German Intellectuals on the Eve of 1948.* — Richard FRIEDENTHAL : *Ricarda Huch.* — Jehthro BITHELL : *Hans Carossa.* — E. L. STAHL : *Hölderlin's Poetic Mission.* — G. GUDER : *Ernst Jünger.* — C. P. MAGILL : *Notes on New Books.*

THE GERMAN QUARTERLY : November 1948. A signaler, parmi plusieurs articles pédagogiques, celui de John G. FRANK sur *Goethe und Carossa.*

P.M.L.A. : June 1948. Stuart Atkins : *J. C. Lavater and Goethe :* Problems of Psychology and Theology in *Die Leiden des jungen Werther* (520-576). — Helmut Rehder : *Novalis and Shakespeare* (604-624).

September 1948. Frederick Hiebel : *Goethe's « Märchen » in the Light of Novalis* (918-934). — Walter Silz : *The Poetical Character of Annette von Droste-Hülshoff* (973-983).

December 1948. Heinrich Schneider : *Die Entstehungsgeschichte von Lessings beiden letzten Prosaschriften* (1.205-1.244). — Hilde D. Cohn : *Die frühen Essays des jungen Hofmannsthal* (1.294-1.313).

Signalons aux chercheurs le supplément bibliographique publié par *P.M.L.A.*, car il peut leur rendre de grands services. Il ne compte pas moins de 405 pages d'une extrême densité où figurent, pour l'année 1948 (et il ne peut s'agir que de quelques mois), 5.122 titres de travaux en cours. Un tiers du volume est consacré à des études publiées, en 1947, en Amérique. Il faut que les chercheurs se fassent connaître pour qu'une collaboration féconde puisse s'établir de pays à pays et de continent à continent. C'est d'ailleurs répondre au vœu exprimé par la *P.M.L.A.* dans une circulaire récente ; nous l'aiderons de toutes nos forces.

THE JOURNAL OF ENGLISH AND GERMANIC PHILOLOGY : Vol. XLVII (April 1948), N° 2. Clarence K. Pott : *Holland-German Literary Relations in the Seventeenth Century : Vondel and Gryphius.* — Karl S. Weimar : *A Forgotten Fragment of Hermann Stehr.* — J. Alan Pfeffer : *The Proverbs in the Letters of Frau Rath Goethe.* — A. F. Thyagaraju : *Germanic AB- and Its Verbal Derivatives.*

REVUES BELGES

LEUVENSE BIJDRAGEN : Tijdschrift voor Moderne Philologie, XXXVII[e] année (1947), N[os] 3-4. — K. Fokkema : *De « Fries-Hollandse » woorden bij Kiliaan.* — Chr. Stapelkamp : *« 't Soel van den Spigel » vs. 143 (« Voor hem nemen »).* — J. Wils : *De flectietypen in de verschillende talen der wereld.* — J. Gessler : *Over oude woorden en uitdrukkingen. Tiende Reeks.* — *BIJBLAD :* J. Gessler : *Onomastische puzzles.*

REVUES SUEDOISES

NIEDERDEUTSCHE MITTEILUNGEN : III (1947). Theodor Frings : *Das märkische* det *« das, dass ».* — Ludwig Wolff : *Die zwei Studenten. Eine geistliche Parabel.* — Olav Brattegard : *Ueber die deutschen Lehnwörter des Tischlerhandwerks in Norwegen.* — Ernst Loefstedt : *Nordfriesische Beiträge 2. Die Präteritivokale der starken Verba im Amringisch-Föhringischen.* — Hans Friedrich Rosenfeld : *Zu den pommerschen Haustierbezeichnungen. Aus der Werkstatt des Pommerschen Wörterbuches.* — Sten Gagnér : *Sachsenspiegel und Speculum ecclesiae.* — H. Almstrom, T. Baath, Lydia Hedberg, Gudrun Lindkvist, H. T. Nilsson, Iris Nordstrandh und E. Rooth : *Studien und Materialen zur Geschichte des Elbostfälischen im Mittelalter.* — Gustav Korlén : *Kleine Urkunden-Beiträge.*

SOMMAIRE
(*suite*)

ARTICLES A PARAITRE
DANS LES « ÉTUDES GERMANIQUES » EN 1949

Nos 14-15. *NUMERO SPECIAL CONSACRE A GOETHE* (juin 1949).

J.-J. ANSTETT. — La religion dans *Werther*.
G. BIANQUIS. — *Faust*, poème de la lumière.
A. CLOSS. — Kierkegaard et Goethe.
M. COLLEVILLE. — La conception goethéenne de la tragédie.
Cl. DAVID. — Stefan George et Goethe.
A. GROSSER. — Goethe et le piétisme.
GUINAUDEAU. — Les rapports de Goethe et Lavater.
HIRSCH. — *Werther*, le roman de l'échec social.
HUEGLI. — Goethe et la Suisse.
L. LEIBRICH. — L'*Iphigenie en Tauride* à la lumière de la philosophie contemporaine.
R. LEROUX. — Les idées politiques de Goethe.
R. MICHÉA. — Goethe, savant méconnu.
G. VARENNE. — Les rapports de Goethe et de Claude d'Angers.
Ed. VERMEIL. — La mission de la poésie d'après le *Divan*.

N° 16.

J. DRESCH. — Boerne, historien de la Révolution française.
A. GROSSER. — Rilke, traducteur du *Cimetière marin*.
A. LEBOIS. — Milosz et Hoelderlin.
LELIÈVRE. — Le théâtre allemand en France au milieu du XIXe siècle.
etc...

CONGRES INTERNATIONAUX CONSACRES A GOETHE

Deux Congrès internationaux se réuniront cette année pour commémorer le deuxième centenaire de la naissance de Goethe, l'un à Londres du 8 au 10 août, l'autre à Francfort du 24 au 28 août.

Nous espérons pouvoir renseigner, dans notre numéro Goethe, les membres de la S.E.G. qui désireraient participer à ces Congrès.

Imp. Artist. Couleurs, Lyon - Dép. lég. : 1949-1 - Imp. : 351 - Edit. : 149. *Le Gérant*, Louis SIBERT.